

**Flagrant délit à
la Romanée-
Conti**

**Alaux, Jean-Pierre
Balén, Noël**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Jean-Pierre Alaux

Noël Balen

Flagrant délit à la Romanée-Conti



Le sang de la vigne

fayard

Jean-Pierre Alaux

Noël Balen

Flagrant délit à la Romanée-Conti

roman

Fayard

© Librairie Arthème Fayard, 2006.
978-2-213-66988-5

DANS LA SÉRIE « LE SANG DE LA VIGNE » DES MÊMES AUTEURS

Mission à Haut-Brion

Noces d'or à Yquem

Pour qui sonne l'angélus ?

Cauchemar dans les Côtes de Nuits

Question d'eau-de-vie... ou de mort

Sous la robe de Margaux

Le Dernier Coup de Jarnac

Les Veuves soyeuses

Saint Pétrus et le saigneur

Ne tirez pas sur le caviste !

Vengeances tardives en Alsace

Le vin nouveau n'arrivera pas

À PARAÎTRE

Boire et déboires en Val de Loire

Coup de tonnerre dans les Corbières

Buveurs en série

Nuits d'ivresse en Castille

Une bouteille entre deux mers

roman

*Écoute le cri des vendanges
qui monte du pressoir voisin.
Voici les sentiers rocheux des granges
rougis par le sang des raisins.*
Alphonse de LAMARTINE

Traître et violent, l'orage avait déchiré le ciel de Londres dans un fracas de grêlons. Parcs et avenues s'étaient soudainement vidés. Les drugstores et les pubs subissaient les assauts d'une foule jetée à la dérive sous des paquets d'eau tiède. Sur Westbourne Grove, le couple Cooker s'était engouffré à la hâte au 175 où, derrière une porte à tambour, régnait une atmosphère oisive et feutrée, loin du déluge qui plongeait Notting Hill dans une semi-obscurité.

Élisabeth Cooker exigea la carte des thés un peu à la manière de son mari, quand son « bon vieux Benjamin », la lippe sèche et le sourcil belliqueux, interpellait le sommelier d'un grand restaurant afin de jauger sa cave. Les mentions ordinaires ne lui suffisaient pas, il lui fallait des appellations précises, des crus, des noms de propriétaires, des millésimes, le tout clairement énoncé. Mme Cooker n'était pas loin de ressembler à son époux, sans toutefois avoir autant de conviction dans la voix.

– Pourquoi, Benjamin, ne m'avais-tu jamais emmenée dans ce salon de thé ?

– Parce que, jusqu'à présent, tu avais toujours préféré le *Ritz* !

– Dieu, que tu peux être de mauvaise foi !

– Jusqu'à hier, je ne connaissais même pas son existence. C'est Daddy qui m'a chaudement recommandé le *Tea Palace*. C'est à deux pas de son appartement et il prétend qu'il y a ici toujours de jolies filles à l'heure de l'*afternoon tea*.

– Tu m'en diras tant ! Ton père est comme ces vieux académiciens : ils n'ont de vert que leur tenue d'apparat, avec juste ce soupçon de lubricité dans le regard qui plaît tant aux jeunes femmes.

– Daddy ne mérite pas que tu le traites de la sorte. Tu sais bien que tu es sa belle-fille préférée.

– Et pour cause ! Ta sœur, à cinquante-deux ans, n'est toujours pas mariée, et ton frère en est à son troisième attelage. À ses yeux, j'incarne au moins la constance !

En assez bon diplomate, Benjamin tenta de faire diversion :

– Hier à la même heure, il paraît qu'à ta place, dans ce même fauteuil, il y avait Kate Moss et, la semaine dernière, Stella McCartney.

– Stella, c'est la fille ou la femme de... ?

– À vrai dire, je n'en sais fichtre rien ! répliqua Cooker, tenté d'allumer un cigare avant d'essuyer le regard réprobateur de sa femme.

L'expert en vins rengaina aussitôt son étui en galuchat et chaussa ses demi-lunes pour entamer ses « travaux de lecture ». Le matin même, il était passé au *Rococo News*, sur Elgin Crescent, pour se procurer la presse internationale et surtout les journaux français. Même à Londres il ne sacrifierait en rien au décryptage du *Figaro*, des *Échos* et de *La Croix*.

Quand une ravissante blonde perchée sur des talons aiguilles s'interposa entre Élisabeth et son mari, Mme Cooker reprit la carte des thés, balaya la liste impressionnante des provenances, et commanda un Margaret's Hope. C'est à peine si Benjamin crut bon de s'extraire de son journal pour exiger un Greenwood bien infusé.

– Mais tu n'en prends jamais à la maison ! lui fit remarquer Élisabeth.

– Justement, j'ai l'intention de bousculer mes vieilles habitudes. C'est un thé assez riche, mais sans aucune âcreté, qui aurait bien convenu à ce *Flor de Selva* dont tu me privés. Mais, je sais, ce que femme veut...

– ... Dieu le veut ! repartit Mme Cooker, l'air mutin et le teint impeccablement hâlé après un été au Cap-Ferret.

– Précisément : Dieu est un fumeur de havanes, si l'on en croit Gainsbourg...

– Oui, mais pas de cigare hondurien ! répliqua tout à trac l'épouse de Benjamin qui crut reconnaître, parmi les Londoniennes fraîchement attablées, l'actrice Andie MacDowell qu'un pull en cachemire écossais de chez Ballantyne rendait encore plus éblouissante et longiligne.

– Décidément, tu entends avoir le dernier mot sur tout !

– Mais, mon pauvre Benjamin, si je ne prenais pas quelques initiatives, dans trois heures tu serais en train de lire les pages nécrologiques du *Figaro* et moi, j'en serais à ma cinquième tasse de thé !

Les époux Cooker se chamaillèrent ainsi pendant une heure avant

de se mettre d'accord sur la séance de cinéma qu'ils entendaient s'offrir. Comme toujours, le choix du film et plus encore celui de la salle de cinéma furent sujets à débat. Après maintes tergiversations, Benjamin opta pour l'*Electric*, sur Portobello Road. Une vieille salle comme il n'en existe plus guère à Londres, essentiellement fréquentée par des cinéphiles aussi verbeux qu'avertis.

Le film, le plus souvent une vieille copie, défilait sur un écran perlé et l'on se prélassait à souhait dans de larges fauteuils clubs en cuir avec accoudoirs et repose-pieds. On y trouvait même des sofas à deux places pour les amoureux. Dommage que, là aussi, le cigare fût proscrit. Cooker et sa femme s'accordèrent pour voir – et revoir, dans le cas de Benjamin – *Monsieur Verdoux* qu'il considérait comme le meilleur film de Charlie Chaplin. L'un des rares longs-métrages où il avait renoncé au personnage qui avait fait son succès pour endosser les habits d'un habile *serial killer* ressemblant étrangement à l'indélicat Landru.

Après la séance, l'œnologue embarqua sa femme dans un de ces vieux *cabs* comme Londres n'en compte plus beaucoup : direction Piccadilly où il avait pris soin de réserver deux couverts au *Wolseley*. Son épouse s'enthousiasma autant pour le contenu de l'assiette que pour le décor grandiose et « totalement imprévisible », selon ses propres termes. Benjamin répéta ce qu'il tenait de son père : à savoir que l'établissement avait conservé le nom du constructeur automobile qui avait fait ériger le bâtiment au début du XX^e siècle. Tout était ici d'inspiration Art déco, avec pour uniques couleurs le noir et le blanc. Élisabeth leva son regard clair vers les voûtes rehaussées de stucs et de laques japonaises.

Benjamin, quant à lui, se fit violence en venant à bout sans hoqueter d'un La Tâche de 1990. Le hoquet n'apparut qu'à l'heure de l'addition. C'est alors qu'Élisabeth eut cette phrase qui réconcilia l'œnologue avec l'existence :

– Tu veux que je te dise, Benjamin, cette escapade à Londres a des airs de lune de miel... Et ça n'est pas pour me déplaire.

Cooker déposa dans l'égoïste en faïence le Magnum 50 qu'il avait entrepris de fumer une demi-heure plus tôt. Ce cubain divinement roulé, dernière création de la noble maison Upmann, lui procurait une plénitude aisément décelable aux frémissements réguliers de ses narines. Quelques volutes grises auréolèrent le visage de sa femme. Puis la main droite de Benjamin glissa sur la nappe empesée et ses doigts se nouèrent à ceux d'Élisabeth dans un geste complice et tendre.

Quand le couple regagna l'appartement de Paul William Cooker à Notting Hill, Daddy ne dormait toujours pas et dévorait *Le Testament de Sherlock Holmes*, un thriller français qui venait d'être traduit en anglais et dont l'intrigue croquignollette l'incitait à jouer les disciples du docteur Watson. L'ancien antiquaire insomniaque proposa à son fils une partie de jacquet, mais celui-ci déclina aimablement l'invitation. Ce La Tâche 90, à moins que ce ne fût le Magnum 50, l'avait passablement grisé au point d'alourdir ses paupières. Décidément, ce séjour à Londres avait quelque chose d'exotique.

Avant de regagner sa chambre, Benjamin embrassa son père sur le front, comme il le faisait tous les soirs quand il était enfant. Il lui sembla que la peau de Daddy avait cette couleur terreuse dont s'habillent les êtres qui aspirent à passer sur l'autre rive. Il chassa cette mauvaise pensée et tisonna le feu moribond avant de déposer une nouvelle bûche sur les chenets du foyer. La volée d'escarbilles qui s'ensuivit ne parvint pas à distraire Paul William de sa lecture. En dépit de son âge, l'antiquaire lisait sans lunettes, mais avec une fine loupe cerclée d'or fin que Benjamin lui avait toujours vue dans le revers de son veston en tweed.

Le lendemain, on fêta dignement l'événement qui avait motivé le voyage à Londres de l'expert en vins. Les soixante-quinze ans de Daddy furent prétexte à un repas de famille où la famille Cooker brilla précisément par son absence. Edward, le frère aîné de Benjamin, avait prétexté « une plaidoirie de la plus grande importance » auprès d'un tribunal d'Écosse pour se défausser. Kathelin, sa troisième femme, avait invoqué une *horrible megrim* qui la privait de toute envie de sortir de son *home*.

– Je la sais sujette aux migraines comme aux mesquineries dont elle habille son faciès de taupe bêcheuse ! s'était contenté d'assener le vieil homme en se délectant du saint-honoré confectionné le matin même par Élisabeth. Quant à Edward, je ne suis pas sûr que le jour de mon enterrement il ne se trompera pas de cimetière !

Comme chaque année, France, la sœur cadette de Benjamin, s'était fendue d'un bouquet de fleurs. Des lis blancs, comme toujours. Jamais il ne lui serait venu à l'esprit que son père pût aimer autre chose que des liliacées. Son métier de cartomancienne à la petite semaine lui laissait certes du temps libre, mais pas assez

d'argent pour emprunter l'Eurostar. « Sais-tu, Daddy, qu'avec Singapour Londres est devenue la ville la plus chère au monde ? » répétait-elle sans cesse lors des rares coups de fil qu'elle concédait à son vieux papa pour la Noël ou à l'occasion du nouvel an.

Paul William s'était fait une religion sur l'ingratitude de ses enfants. Aussi entendait-il réduire son testament à bien peu de lignes. Les valeurs mobilières seraient distribuées de son vivant et sans esprit d'équité, l'appartement de Notting Hill reviendrait à une œuvre caritative dont le nom était tenu secret auprès de son ami notaire, maître Hopkins. Quant aux liquidités, le vieux Cooker comptait bien les entamer sérieusement à la faveur de son prochain voyage de noces.

– Quoi ? Tu veux te remarier ? demanda Benjamin, interloqué.

Élisabeth faillit recracher la crème Chantilly dont elle se délectait jusqu'alors. Face à elle, son mari restait figé, incapable de tremper ses lèvres dans ce champagne qui portait fort opportunément le nom de « Cuvée Amour » de Deutz.

– Oui, à toi, mon Benjy, je peux bien l'avouer. Je crois qu'il est temps pour moi de refaire ma vie, persista le septuagénaire en tentant de porter un toast.

Sa main ne tremblait pas et ses yeux pétillaient de jubilation.

– À la bonne heure ! fit mine de s'enthousiasmer le célèbre œnologue. Et peut-on savoir le nom de l'heureuse élue ?

– Lucy... Lucy Heaven. C'est la jeune fille qui, chaque soir, avec sa seringue, vient me piquer les fesses. Elle les trouve du reste très fermes. Si je te disais que je peux encore faire l'amour deux fois de suite !

– Tiens, tiens ! ironisa à peine Benjamin.

– Oui, une fois l'hiver... une fois l'été !

– Mais, Daddy, tu nous fais marcher ?

– Pas le moins du monde, Benjy. Tu me crois incapable de lui procurer quelques doux plaisirs ?

– Je n'ai pas dit ça, minimisa le fils, cherchant à dissimuler son trouble.

– Oui, je sais... À mon âge, cela peut paraître déraisonnable...

– C'est-à-dire que..., hasarda Élisabeth en s'essuyant élégamment les lèvres, tout en réprimant à grand-peine une envie d'éclater de rire.

– Encore une fois, chère Élisabeth, vous allez me traiter d'imprévisible, d'incorrigible ou que sais-je encore ? Eh bien oui, je le suis et j'entends le demeurer jusqu'à mon dernier souffle.

– Si vous me permettez, Daddy, vous n'en manquez pas ! poursuit la belle-fille de Sir Paul William en vidant d'un trait sa flûte de champagne. Portons donc un nouveau toast à vos amours, n'est-ce pas, Benjamin ?

– Cela me paraît tout indiqué ! répondit l'œnologue, encore tout abasourdi par la nouvelle.

La bouteille de champagne ne résista pas à l'heureux événement. Il ne manquait plus que la présence de cette jeune femme sur laquelle Daddy avait jeté son dévolu. Ce soir, c'était sûr, elle serait là. Du reste, le futur marié entendait bien inviter à dîner sa promise, ainsi que le seul fils dont il n'eût pas à rougir. Déjà, la table était réservée.

– Personne ne voit d'objection à ce que nous fêtions cela dans un restaurant japonais ? demanda Paul William à la cantonade.

– *Good idea !* répondit Benjamin en quêteant l'acquiescement de son épouse un peu grisée par le champagne.

– En ce cas, vous êtes mes invités à l'*Inaho* !

– Daddy, je ne connais que l'INAO qui régit tous les grands vignobles de France : l'Institut national des appellations d'origine, si tu préfères..., insista Cooker devant la perplexité de son père.

– Non, tu n'y es pas, mon fils. Mon *Inaho* est un restaurant japonais où l'on fait les meilleurs sushis et sashimis de Londres ! Il n'y a que six tables. Et elles sont toutes réservées deux mois à l'avance...

– Sacré Daddy, tu avais donc prémédité ton coup ?

– Pas le moins du monde, mais le frère d'Ukimi est aux cuisines de l'*Inaho* !

– Le frère de qui ?

– D'Ukimi... enfin, de Lucy... Oui, j'avais oublié de te dire que ma *girl friend* est... japonaise.

– Heaven, ce n'est pourtant pas très asiatique ?

Avant d'ouvrir sa cave à cigares en loupe d'orme, Paul William prit son fils par la manche pendant qu'Élisabeth s'était affalée dans l'un des fauteuils clubs du salon, posant un regard un peu effaré sur son beau-père. Ses lèvres esquissaient un léger sourire entre

compassion et dérision. Benjamin avait raison : cette escapade londonienne était résolument exotique. Avec Daddy, ils étaient sûrs de n'être jamais au bout de leurs surprises.

– En fait, elle est japonaise de par sa mère ; son père, je te rassure, est bien un sujet de Sa Gracieuse Majesté.

– Diplomate, je présume ? demanda Cooker en tâtant la cape *maduro* des havanes qui s'offraient à lui.

– Pas exactement..., répondit Paul William, un peu gêné. Il est dans le commerce. Oui, c'est cela, dans l'import-export ! balbutia-t-il en réajustant le foulard de soie beige qui dissimulait sa pomme d'Adam.

– Rien de bien original, conclut Cooker.

– Tu ne crois pas si bien dire, Benjy !

– C'est-à-dire ?

– Sa spécialité... c'est la lingerie féminine ! confessa Daddy en gloussant un peu comme le font parfois les vieilles Anglaises en ingurgitant leur Earl Grey.

– Non, je ne le crois pas ! fit semblant de s'offusquer Benjamin.

– Si, si, je t'assure, persista le vieil homme en roulant ses yeux coquins dans l'ombre de ses sourcils broussailleux.

Le fils Cooker décalotta un Lusitania avant de rougir son extrémité au chalumeau et d'en extraire deux magnifiques volutes qui enveloppèrent son père d'une écharpe grisâtre. Les deux hommes s'étaient tus. Sans l'once d'une hésitation, Paul William s'était armé d'un robusto que lui avait offert son ami arménien Edward Sahakian, grand maître de la boutique *Davidoff* sur St James's Street.

– Tu sais, Benjamin, avec l'âge, je me demande si je ne préfère pas les cigares dominicains. J'aspire à des choses plus légères, moins corsées. De la douceur, de la *gentleness*... Tu comprends ça, mon Ben ?

– Bien sûr, répondit sur un ton évasif l'œnologue qui promenait un regard désenchanté sur les mille antiquités encombrant l'appartement de son vénérable père.

Dans le fauteuil aux tons vert bronze, jambes repliées, tête penchée, Élisabeth s'était abandonnée à un petit somme. Daddy et son fils pouvaient converser en toute liberté. Benjamin se chargea de servir le café avant de s'octroyer une eau-de-vie de poire. Sans

même consulter son père, il se dirigea vers l'armoire aux alcools qui comblait une encoignure et se saisit d'une bouteille longiligne et transparente. Cooker se souvint qu'il avait ramené ce flacon d'un de ses périples en Alsace. Un cadeau du Noël précédent. Manifestement, Daddy n'y avait guère touché, maintenant qu'il avait découvert les arômes subtils du saké.

Les deux hommes fumèrent en silence leur cigare. L'orage de la veille avait lessivé la ville. Un ciel sans nuage se déployait au-dessus des eaux sombres de la Tamise, laissant la partie belle à un soleil qui jetait ses derniers feux dans les appartements victoriens aux tentures lourdes. Sur les lattes du plancher, des gerbes de lumière blonde éclaboussaient le salon. D'un seul coup, Daddy piqua du nez. Son cigare fumant roula sur le parquet et faillit brûler un vieux tapis d'Iran que Benjamin avait toujours vu dans la boutique de son père. Cooker récupéra le havane à moitié consommé pour l'abandonner dans un cendrier Johnnie Walker. Il se saisit d'un plaid en laine d'Écosse qu'il déposa délicatement sur les genoux de son père. Puis, face à ce corps assoupi, presque éteint, il reprit sa place, tirant deux ou trois bouffées de son Lusitania pour ranimer sa combustion. Le regard songeur, il finit par se délecter de cette eau-de-vie de poire williams négociée à bon compte auprès d'un producteur de Ribeauvillé¹.

À présent, seul le carillon du couloir égratignait le silence de cet appartement baroque et luxueux qui ressemblait tellement à un cabinet de curiosités. Auréolé par les volutes de son havane, l'œnologue tenta d'imaginer le reliquat de sexualité qui pouvait encore habiter le fantôme si élégamment vêtu soupirant à ses côtés. Il ne connaissait rien d'Ukimi, hormis ses petits seins moulés dans sa blouse cintrée et surtout le galbe gracieux de ses mollets entraperçu furtivement, la veille, dans l'après-midi, quand Daddy s'était enfermé dans la salle de bain pour son injection du soir. Cette histoire d'amour lui paraissait hautement improbable. Encore une de ces lubies saugrenues qui faisaient la réputation de Paul William Cooker, l'antiquaire le plus excentrique mais aussi le plus respecté de Notting Hill. « Officiellement, je n'ai plus d'activité en vitrine, mais j'exerce encore... en chambre ! » se plaisait-il à souligner, pince-sans-rire.

Désormais, Daddy dormait d'un sommeil paisible, imitant Élisabeth qu'une coulée de soleil sur ses jambes brunes avait contrainte à changer de posture. Benjamin redoutait confusément le dîner de ce soir-là, avec la présentation officielle de cette Japonaise appelée à devenir... sa belle-mère. Cette perspective lui gâcha la fin de son Lusitania qui gagnait en âcreté et perdait en puissance. La

poire williams n'y fit rien. Heureusement, le lendemain, il prendrait un des premiers vols pour la France et regagnerait « son » Bordeaux. L'exotisme londonien avait ses limites. Élisabeth en conviendrait. Son bureau des allées de Tourny lui manquait déjà. Partout les vendanges battaient leur plein. Cette virée à Londres était franchement déraisonnable, tant il était sollicité de toutes parts et dans tous les vignobles. Certes, les soixante-quinze ans de Daddy valaient bien une parenthèse dans son emploi du temps de *winemaker* le plus prisé de France. Toutefois, s'agissant des foudres de son incorrigible père, peut-être ne fallait-il pas y attacher trop d'importance. Au risque, bien sûr, d'être totalement déshérité quand viendrait la lecture d'un testament dont Benjamin savait qu'il serait fort bref.

Impécunieuse depuis qu'elle avait quitté l'Angleterre, sa sœur, France, qui faisait commerce de ses prédictions, savait assurément qu'il n'y avait rien à tirer de la fortune de son père. Edward devait pressentir la même chose. Leur absence en ce jour anniversaire traduisait sans doute une grande lucidité.

Benjamin finit par jeter le trognon de son Lusitania dans la cheminée. La sonnerie du téléphone résonna soudain dans tout l'appartement et sortit chacun de sa torpeur.

Élisabeth se précipita sur l'appareil en bakélite, marmonna quelques mots engourdis et tendit le combiné à son mari :

– Tiens, chéri, c'est pour toi. C'est Virgile qui veut savoir quand nous rentrons.

– Bonjour, mon garçon. Voilà trois jours que j'ai quitté Bordeaux et je vous manque à ce point ?

S'ensuivit une conversation pour initiés. Il y était question de fermentations malolactiques, de macérations pelliculaires, d'anhydride sulfureux... Tout un langage ésotérique aux oreilles de Paul William et à peine plus familier pour Élisabeth qui en déduisit néanmoins assez vite qu'il était temps de boucler les valises.

Cooker répondit à son interlocuteur par des mots qui sonnaient comme l'annonce d'un départ imminent : « Oui, c'est ça... Demain, par le vol qui atterrit à 13 heures 45... Nous prendrons ensuite le TGV jusqu'à Dijon... Dites à Jacqueline de faire une réservation au château de Gilly, ou carrément à *La Cloche* ! Vous avez raison, Virgile, ce sera plus simple de louer une voiture ; nous serons ainsi sûrs d'être à Nuits-Saint-Georges à la nuit tombée. Drôle, n'est-ce pas ? Prévenez William Guernesey qu'il pourra compter sur nous à l'heure où ses vendangeurs auront déjà rangé les paniers...

Croyez-moi, Virgile, une virée bourguignonne nous fera le plus grand bien ! Ah, j'oubliais : rassurez Alexandrine, dites-lui que je passerai au labo en fin de matinée. Au fait, quel temps à Bordeaux ? Incroyable, si je vous dis qu'à Londres tout le monde est en t-shirt ! ... »

La conversation s'étira jusqu'à ce que Benjamin lût sur le visage contrarié de son père comme un reproche.

– Ne me dis pas que tu m'abandonnes ? implora le vieil homme appuyé au marbre de la cheminée.

– Non. Bien sûr que non ! Nous prendrons le vol pour Bordeaux uniquement à la mi-journée. J'ai hâte... enfin, Élisabeth et moi, nous avons hâte de faire la connaissance de ta...

– Ukimi serait très déçue si vous n'étiez pas là, insista Daddy.

La sonnette de la porte d'entrée carillonna. Deux tonalités seulement.

– Justement, je crois que c'est elle ! C'est l'heure de ma piqure, n'est-ce pas ? Naturellement, je ne vous ai rien dit, ajouta Paul William en prenant un air de faussaire habitué à conspirer.

Une voix, qui n'avait rien de féminin, ricana alors dans le corridor.

– Alors, monsieur Cooker, déçu ? Ce n'est pas Lucy qui vient admirer vos fesses ce soir, mais le gros Lulu, spécialiste de la piquouze pour cul flétri. Mademoiselle Heaven nous a prévenus, tout à l'heure, qu'elle ne pouvait pas assurer les visites à domicile. Elle nous a dit qu'elle préparait un heureux événement. J'espère seulement qu'elle n'est pas enceinte. Avec tout le boulot qu'on a en ce moment !

1. Voir *Vengeances tardives en Alsace*.

Benjamin Cooker ne pouvait envisager une mission en Bourgogne sans cet impérieux rituel du petit matin. Il consistait à grimper sur la Côte, jusqu'à la lisière des friches et des forêts, pour embrasser et admirer du regard, d'un seul, ces bataillons de vignes rampant jusqu'au levant. Tous réguliers et parfaitement disposés comme des lignes d'écriture sur un cahier d'écolier où l'on aurait pris soin de calligraphier sur la couverture, en majuscules et à l'encre rouge, avec pleins et déliés : *Vignobles de la Côte d'Or*.

Le célèbre œnologue en connaissait toute l'étendue, ainsi que l'enchevêtrement des parcelles, mais sa mémoire le trahissait parfois. Alors, au gré des murettes et des croix qui piquetaient cette mosaïque vert bronze, il s'efforçait d'identifier chacune des pièces du puzzle géant : Richebourg, Romanée-Saint-Vivant, Echézeaux, les Grands Echézeaux, La Tâche, Romanée-Conti... Du doigt il en délimitait les contours sinueux ou rectilignes.

Son assistant Virgile écoutait la leçon comme un enfant sage et doué, clignant régulièrement des yeux, face au soleil de septembre qui jetait ses derniers feux sur toute la Côte. Au lycée la géographie et la géologie avaient toujours été ses matières de prédilection. Il savait regarder la course des nuages, celle du soleil, celle enfin des rivières qui entaillaient le paysage. Comme tous les garçons de la campagne, la terre lui parlait, il savait en sonder les entrailles, les moindres veinules.

Toujours un peu docte, ses demi-lunes sur l'arête de son nez aux larges narines, Cooker insistait sur la couleur rouge-brun foncé du sol. « Caillouteux » et « graveleux » étaient ses expressions récurrentes. Une sorte de tic de langage qui finissait par irriter son assistant.

– Regardez, Virgile, on voit même là des fragments d'huîtres fossiles. C'est typique de la Côte !

Laussien prenait alors une motte de cette terre rougeâtre au creux de sa main gauche et l'effritait dans un rapport tactile, presque sensuel, qui faisait plaisir à voir.

Du village de Vosne montaient des voix, des éclats de rire. Le

ballet des tracteurs avait déjà commencé. Depuis vingt-quatre heures, le ban des vendanges était proclamé et tout le vignoble bourguignon frémissait à l'unisson.

De leur poste d'observation, Benjamin et Virgile regardaient la vigne qui s'étirait à leurs pieds comme un bassin olympique où, dans chaque couloir, évoluaient des nageurs frénétiques, émergeant à espaces réguliers pour reprendre souffle. Puis, aussitôt, le torse nu et le geste volontaire, ils replongeaient pour saisir à pleines mains des grappes charnues, toutes gorgées de sucre.

Les coupeurs partaient ainsi à l'assaut de la Côte, le rire franc et joyeux, lorgnant de temps à autre sur le généreux décolleté de la vendangeuse du rang d'à côté. On s'apostrophait, se taquinait, et l'on peinait parfois à passer les vendangerots, ces paniers pleins à ras bord, à celui qui, sur la plate-forme du tracteur, vidait leur contenu dans des comportes en osier. Quand la remorque pliait sous le fardeau des baies encore habillées de pruine, le tracteur embarquait illico la récolte en direction de la bascule publique pour que fût consigné en bonne et due forme le poids du raisin. Après, mais après seulement, le chargement prenait le chemin de la cuverie pour y être déversé précautionneusement sur un grand tapis roulant.

Femmes et hommes, à peine une demi-douzaine, se penchaient sur le fruit récolté et se livraient alors à un ultime tri, presque grain par grain, pour éliminer la pourriture grise, les raisins irrémédiablement endommagés et les rares feuilles jaunies emportées par le sécateur du vendangeur pressé par la brise sournoise de l'automne.

Dans la pénombre des cuviers ou sur les pentes du vignoble, des armées entières d'étudiants étaient mobilisées, ainsi que des gens du pays, des parents éloignés, des amis aux bras nouveaux, des fidèles entre les fidèles qui, d'une année sur l'autre, n'auraient jamais renoncé à faire les vendanges chez les Rion, les Faiveley, les Rouget, les Guernesey, les Boisset, a fortiori chez les Villaine & Roch.

Saine, juteuse, odorante et par trop sucrée, la vendange s'écoulait avec paresse dans un fouloir avant d'investir les cuves. Une odeur de moût imprégnait aussitôt les caves et les arrière-cours. Dehors, par toute la Côte, d'une parcelle à l'autre, c'était la même effervescence. Fébrile, le maître du clos aiguillonnait gentiment ses hordes de vendangeurs, car la météo prétendait qu'une perturbation pluvieuse se profilait par l'ouest.

Muets, Cooker et Virgile contemplaient ce spectacle avec un détachement qui ne leur ressemblait guère. Au bout d'un moment,

les deux œnologues entreprirent de se mêler à cette ruche dont le bourdonnement entêtant ne cessait de croître au fil des heures. Benjamin hasarda quelques pas, grappilla ça et là quelques baies avant d'apprécier la parfaite maturité du raisin. Il se retourna et vit son assistant l'imiter avec la même satisfaction, tout en se mêlant à la foule des coupeurs.

– Je ne suis pas persuadé que, cette année, la Bourgogne ne réussira pas mieux ses blancs que ses rouges ! On va vers un beau millésime, mais la Côte d'Or n'a franchement rien à voir avec le Bordelais.

– Ça, c'est sûr ! répondit laconiquement Virgile, tout absorbé par un essaim de filles gracieuses aux t-shirts moulants maculés de jus.

– Ne traînons pas ! William nous attend à Nuits-Saint-Georges. Je parie que son œnologue maison est déjà sur place et que notre réputation de Bordelais va en pâtir. N'oubliez pas, Lanssien, que tout expert en vins venu des Chartrons est, en Bourgogne, considéré comme suspect !

– N'exagérez pas, patron !

– Un quart de siècle de bons et loyaux services pour la cause viticole bourguignonne et bordelaise m'autorise à être formel : les mentalités n'ont pas changé d'un iota. Vous allez pouvoir le vérifier par vous-même !

Les deux hommes accélérèrent le pas afin de regagner au plus tôt leur voiture de location, une Alfa Romeo grise, modèle de base, immatriculée dans l'Yonne, garée près du Cloux des Cinq-Journaux. Cooker finissait par s'en vouloir de s'être laissé distraire par la magie du paysage. Il abandonna les clefs à son assistant et lui fit emprunter un chemin qui, à l'évidence, n'était pas le plus court pour regagner la nationale 74 en direction de Beaune. Quand la voiture longea la murette où était plantée une fière et haute croix en pierre, Cooker cessa de bougonner pour signifier à son collaborateur :

– Voici la Romanée-Conti !

– Le top du top ! s'enthousiasma Virgile, qui s'empressa d'ajouter sur le ton du reproche : Bien que la vie ne m'ait pas encore gratifié de ce prétendu nectar.

– Vous êtes bien jeune pour prétendre à ce privilège. C'est un vin qui s'apprécie...

– Oui, je sais, quand on a pris de la bouteille !... Merci du conseil.

– Je n'ai pas dit ça. C'est un vin d'une étonnante complexité.

Soyez rassuré : je n'en compte que cinq bouteilles dans ma cave. Une de 93, deux de 90, une de 81 et... une de 1955 !

– Un millésime qui vous est cher ! ironisa Virgile.

– Vous connaissez désormais mes faiblesses. Figurez-vous que c'est Élisabeth qui m'en a

offert deux bouteilles pour mon dernier anniversaire. Elle a acheté les deux flacons, m'a-t-elle dit, sur internet.

– Et alors ?... Un plan d'arnaque aux enchères ?

– Pas du tout. Certes, notre Romanée était quelque peu, comment dire... étiolée, mais, tout de même, j'ai encore en mémoire son nez flamboyant avec des arômes de café, de moka... Une belle concentration et un palais d'une puissance pas encore altérée. Bon, d'accord, une fois ouverte et négligée au fond du verre, je vous l'accorde, la Romanée perd un peu de son sang bleu !

– C'est vrai que c'étaient les vignes du prince de Conti, releva Virgile afin de couper court au trop-plein de savoir dont allait l'abreuver son employeur.

À la Romanée-Conti comme dans tout le pays, les vignes se délestaient de leurs grappes épaisses. Les coupeurs s'activaient dans les rangées avec application, mais sans effusion. Les silhouettes étaient courbées et les visages fermés. La croix tutélaire qui jetait sa part d'ombre sur le ballet affairé des vendangeurs renforçait cette singulière impression.

– Manifestement, ici, ça ne plaisante pas ! Regardez, patron, ils font tous des gueules d'enterrement !

– C'est peut-être parce qu'il y a moins de vendangeuses que sur les parcelles d'à côté ! Mais détrompez-vous, Virgile, l'esprit est le même. Et, si nous avons un peu de temps, nous rendrons visite à Henry-Frédéric Roch. Les héritiers de la Romanée sont de fiers et gais Bourguignons !

– Peut-être, mais ils tirent tous une de ces tronches ! Comme s'ils avaient peur que la grêle leur tombe sur le paletot...

– Malheureux, ne leur en parlez même pas ! Ici, peut-être plus qu'à Bordeaux, quand la grêle fracasse les vignes de la Côte, c'est la mort qui vient frapper aux portes des vigneron. Certains ne s'en remettent jamais et vont même jusqu'à se suicider...

– La grêle est toujours une tragédie. Mais de là à se faire sauter le caisson ? répliqua Virgile en prenant soin d'appuyer fermement sur la pédale de l'accélérateur.

– Mon ami Hubert de Boüard a d'ailleurs une belle formule à ce sujet. Il dit à qui veut l'entendre : « Je ne connais pas de vigneron qui rechigne à payer l'impôt sur la fortune, mais la grêle, c'est l'impôt sur l'infortune ! Le plus ingrat et le plus injuste des tributs ! »

– Je suis assez d'accord ! souligna Lanssien juste avant de se retrouver nez à nez avec une fourgonnette de gendarmerie surgissant de nulle part.

L'assistant de l'œnologue bordelais rétrograda prestement, se déporta sur les hautes herbes du bas-côté pour laisser la place aux gendarmes visiblement pressés. Benjamin se cramponna à sa ceinture de sécurité et se garda de tout commentaire.

Dans un nuage de poussière, l'Alfa Romeo renoua vite avec les ornières des chemins de vigne aux nids-de-poule grossièrement comblés de cailloux. Cooker ne sembla rassuré que lorsque Virgile se fut engagé sur le bitume de la nationale 74. Nuits-Saint-Georges était signalé à moins de six kilomètres.

La maison Guernesey figurait depuis longtemps parmi les clients de Cooker. Les missions de l'œnologue des allées de Tourny étaient ponctuelles, souvent courtes, plutôt destinées à conforter les héritiers du vigneron nuiton dans leurs intuitions. Francis Guernesey, le père de William, aimait avoir, comme il disait, « un avis de l'extérieur. Et, dans ce cas, ajoutait-il, autant prendre celui du meilleur des *winemakers*. En plus, il ne peut être complaisant, car ça vient d'un Bordelais, c'est vous dire ! ». Benjamin et le propriétaire entretenaient des relations très professionnelles, toujours empreintes d'une grande cordialité. C'était aussi, pour les deux épicuriens, l'occasion de se « taper La Cloche »...

En effet, Francis Guernesey invitait souvent son « conseiller personnel » aux *Jardins de La Cloche*, le mythique hôtel de Dijon. De facture haussmannienne, ce palace au luxe un peu suranné avait vu défiler sous ses lustres de cristal les plus hautes personnalités de la vieille Europe, parmi lesquelles la sublime princesse Grace de Monaco. Parfois même, Guernesey y logeait son hôte en exigeant la chambre mansardée, celle dont la fenêtre sous les toits avait pignon sur rue et embrassait la place Darcy. Celle surtout qui naguère était équipée d'un robinet en laiton, lequel, quand on l'ouvrait, déversait à satiété un excellent vin de Bourgogne. On disait même – ce n'était

pas une légende ! – que l'on réservait souvent cette chambre aux jeunes mariés pour leur lune de miel afin que le vin enfiévrât leurs ébats. Hélas, le chantepleure avait disparu au profit d'une robinetterie d'où coulait l'eau quelque peu javellisée de la ville.

Entre Benjamin et le père de William existait une réelle complicité que le fils entendait bien cultiver avec la même ferveur. Aujourd'hui, Cooker et son assistant étaient conviés à la mise en service d'un nouveau tapis de tri manuel permettant au jus oxydé de s'évacuer dans des conditions optimales. Par la suite, les baies de raisin rigoureusement sélectionnées passaient sous un tunnel ventilé ; l'air ainsi soufflé permettait l'élimination des gouttelettes d'eau encore prisonnières des grappes. Il s'agissait là d'un travail de haute couture, exigeant, minutieux et coûteux, pour lequel les préconisations de Cooker trouvaient leur pertinence. D'autant que, depuis sept générations, la famille Guernesey entendait bien rester à la pointe de l'innovation.

Le caractère visionnaire de cette dynastie, négociants et vignerons confondus, n'avait pas échappé à la perspicacité de Cooker. Il connaissait tout, ou presque, de la saga d'une famille qui avait vu le jour dans la première moitié du XIX^e siècle, quand Armand et son fils Séverin avaient créé à Nuits-Saint-Georges un petit négoce à l'heure où le transport des marchandises – des vins en particulier – était enfin rendu possible à travers l'Europe grâce au développement des chemins de fer.

Échantillons sous le bras et boniments sur la langue, tels des représentants de commerce, les Guernesey vantèrent dans toutes les capitales européennes et sur tous les marchés la qualité des vins de Bourgogne. Dans le même temps, madrés et pragmatiques, ils commencèrent à acheter des parcelles parmi les crus dont la réputation s'asseyait au fil des ans. Dans la Côte de Nuits, bien sûr, mais aussi dans la Côte de Beaune. À Corton, Pommard, Gevrey-Chambertin, Chambolle-Musigny, Vougeot, Vosne-Romanée, sans parler de Nuits-Saint-Georges. Se bâtissant ainsi, sous l'égide du téméraire Armand Guernesey, un petit empire qui fut vite mis à mal par le phylloxéra. Puis vinrent les hostilités avec l'Allemagne, les soubresauts d'une Europe plongée dans le chaos jusqu'en 1918. Pendant ce temps, la viticulture française était aux abois.

Entre les deux guerres, le sursaut attendu ne se produisit pas. L'héritier en titre, le fils Louis, fut confronté à la chute inexorable des cours du vin et à une mévente généralisée qui jeta les vignerons dans le plus profond désarroi.

Bientôt les barriques furent plus chères que le vin qu'elles

contenaient. La faillite était programmée. Sans vergogne, les banquiers coupèrent court à toute ligne de crédit. L'opiniâtreté ne suffisant pas, il fallut se serrer les coudes, dépasser ses propres misères, et surtout parler des vins de Bourgogne en termes d'excellence. La noble confrérie des chevaliers du Tastevin vit alors le jour. Louis Guernesey en fut bien entendu l'un des piliers fondateurs.

Les bourgognes entamèrent alors leur lente mais sûre résurrection. C'est avec Guilhem Guernesey, esprit éclairé et cartésien, que la maison nuitonne, tel le phénix, put renaître de ses lies. Alors que la Bourgogne sortait d'une crise sans précédent et que le foncier se bradait à tour de bras, Guilhem prophétisa la reconnaissance de la côte Chalonnaise et du Mâconnais, il misa sur les appellations Mercurey et Pouilly-Fuissé. Il acheta résolument parcelle après parcelle. Bien lui en prit. Au bout du compte, les Guernesey purent bientôt revendiquer plus de cent cinquante hectares.

Son fils Francis, avec lequel Benjamin Cooker avait bâti une solide complicité, ne fit que conforter cette politique expansionniste et surtout qualitative. L'un des plus grands propriétaires de vignes de Bourgogne s'était donc allié avec le plus bordelais des œnologues pour mettre en exergue l'élégance et l'étonnante tonalité des vins de la Côte d'Or. Entre les deux hommes le pacte était scellé, jamais il ne serait dénoncé, tant Benjamin mettait un point d'honneur à réussir les vins du domaine Guernesey.

Les vendanges étaient un moment sacré, une sorte de rituel qui ne souffrait ni improvisation ni approximation. La maturité des baies était décrétée par l'œnologue de la maison. Il en allait de même pour ce qui était du soutirage, de l'élevage et de la mise en bouteilles de chacun des crus. En revanche, pour tout ce qui relevait de l'éclaircissage, des vendanges manuelles et de la sélection des grains, le cabinet Cooker & Co était missionné sur-le-champ.

Benjamin n'avait jamais laissé à quiconque, pas même à son assistant, le soin d'intervenir à sa place. Le savoir-faire de Virgile, son expérience, sa sagacité n'y changeraient rien. Tout au mieux accompagnerait-il son maître pour le cas où...

Sur un coin de table, posés sur un napperon, trônaient une théière en argent, un pot à lait aux motifs anglais et une cafetière de

porcelaine blanche. Chez les Guernesey, Cooker avait ses habitudes. Pas question d'y déroger, même si le tandem Benjamin-Virgile avait pris un peu de retard sur le programme de la journée. À l'égal de son père, William affichait cette bonhomie naturelle, cette jovialité sincère des êtres qui savourent la bonne humeur de leurs hôtes. La Bourgogne avait beau être plongée dans la fièvre des vendanges, le rite du café – voire du thé, pour ce qui était de Cooker – n'aurait su en rien être sacrifié.

– Benjamin ! Enfin !..., scanda William en écartant les bras, précédant de peu son père qui réserva à l'œnologue bordelais une bourrade dans le dos en guise de bienvenue, cependant que Virgile avait droit à une très ferme poignée de main.

Les quatre hommes s'attardèrent autour de leurs tasses fumantes, épilogueant sur le soleil qui serait, si l'on en croyait la météo, de courte durée. Ils devisèrent sur ces grappes de pinot aux petites grumes serrées que la pluie de la fin d'août n'avait pas altérées, malgré la canicule. Le réchauffement de notre bonne vieille Terre n'était pas de nature à inquiéter Cooker. Francis Guernesey, lui, était plus sceptique ; son fils se taisait. Quant à Virgile, il hésitait à se ranger derrière l'avis de son patron. Puis il y eut l'arrivée en trombe de Philippine Perraudin, l'œnologue présidant aux destinées des 1 200 000 bouteilles qui, chaque année, sortaient des chais de Mercurey, de Pouilly et de Nuits-Saint-Georges.

Son visage, d'habitude si avenant, était aujourd'hui taciturne, étonnamment crispé, figé dans une sorte d'indéfinissable rictus qui lui ôtait soudain tout charme.

- Une contrariété, Philippine ? demanda Francis.
- Vous n'êtes pas au courant ?
- Au courant de quoi ? s'étonna William.
- Du meurtre de la petite vendangeuse de la Romanée...
- De qui ?
- De Clotilde Leblanc..., insista l'œnologue, bouleversée.

Benjamin reposa sa tasse de thé sur un guéridon et insista avec prévenance pour que sa collègue prît un siège et recouvrât ses esprits. Virgile regarda son patron comme pour signifier que le véhicule de gendarmerie croisé périlleusement sur le chemin des vignes ne relevait pas du hasard, mais Cooker était bien trop absorbé par les explications désordonnées que formulait la jeune femme.

– Cette gamine, je la connaissais bien, elle était en deuxième année à l'Institut d'œno de Beaune ! Ses parents sont de Meursault. Je crois qu'ils sont tous les deux enseignants... Elle avait même postulé ici pour les vendanges. Je lui avais dit que nous étions au complet. À moins qu'il n'y ait un désistement de dernières minute...

– Quand a-t-elle été assassinée ? demanda Benjamin.

– Cette nuit, hier soir, je ne sais pas exactement...

– Où ça ? questionna Virgile.

– Dans les caves du monastère de Saint-Vivant, là-haut, sur le mont de Vergy.

Laussien regarda son patron comme pour lui arracher une précision. Fêré d'histoire et d'architecture religieuse, Benjamin opina de la tête. Il connaissait très vaguement ce tas de ruines dont il ne restait plus que de larges et profondes caves voûtées et quelques rares pans de murs rongés par le lierre.

– Qui l'a découverte ? demanda William.

– Les gendarmes de Nuits... ce matin, à l'aube... C'est un coup de fil anonyme qui les a prévenus !

– Et alors ? insista Cooker.

– Étranglée..., sanglota Philippine en sortant un mouchoir de la poche de son jean.

– Abusée ? relança Virgile alors que Francis Guernesey tentait de dégoter un flacon de cognac dans ses armoires remplies de paperasses et d'échantillons.

– Il paraît qu'ils l'ont retrouvée toute nue, avec des ecchymoses sur tout le corps.

– Ouais, je vois..., fit Cooker en hochant la tête.

– Même pas vingt ans, vous vous rendez compte ? hoqueta la jeune femme après avoir absorbé d'un trait une rasade de cette eau-de-vie signée d'une écriture appliquée « Fine Champagne ».

– Je comprends pourquoi, tout à l'heure à la Romanée-Conti, ils n'avaient pas le cœur à l'ouvrage, conclut Benjamin Cooker en prenant son homologue par les épaules et en lui intimant l'ordre de boire son café encore chaud.

L'œnologue bordelais se resservit une nouvelle tasse de thé. Les Guernesey refusèrent un nouveau café et noyèrent chacun un morceau de sucre dans ce vieux cognac aux parfums d'écorces

d'orange. Sans rien dire, Virgile en fit tout autant. Faussement désabusé, Cooker lâcha cette phrase qui lui ressemblait si peu :

– Faisons confiance, mes amis, à la police de ce pays pour appréhender l'auteur du crime. Je serais prêt à parier qu'il rôde encore par ici, à deux pas de la Romanée-Conti... Peut-être même fait-il partie des vendangeurs qui, à l'heure où nous parlons, remplissent vos paniers ?

– Vous plaisantez, monsieur Cooker ? s'offusqua William.

– Il ne faut jurer de rien ! Tant que la vendange n'est pas dans la cave, elle n'est pas à l'abri d'un mauvais coup du sort !

Peu à peu, les rayons du soleil qui filtraient à travers les stores du bureau des Guernesey faiblirent en intensité avant de s'éteindre. La pièce s'assombrit au point que la théière d'argent en perdit tout son éclat. Un coup de vent fit claquer le battant d'une fenêtre crochetée à l'espagnolette. Virgile crut percevoir comme un lointain roulement de tambour au-dessus des hautes côtes de Nuits. Un premier coup de tonnerre, certainement.

De Beaune à Dijon, un ciel de deuil s'étirait en lambeaux cendreaux. Un fort vent d'ouest jetait des ombres maléfiques sur les carrés de vignes vermeils de la côte de Nuits. Ce matin-là, jamais le pays n'avait aussi bien porté son nom.

Sur les toits, les girouettes s'affolaient. Les hirondelles volaient bas et, dans les cours de ferme, chiens et chats ne tenaient plus en place, cherchant refuge dans les futailles à chaque grondement sourd. Sur les chemins de terre, le ballet des tracteurs affublés de leurs remorques branlantes s'accélérait. Le compte à rebours avait déjà commencé.

Dans les vignes, l'échine courbée, les coupeurs économisaient leurs éclats de voix pour précipiter la cadence. Avant l'orage, avant la gr... – non, personne n'osait prononcer son nom ! –, il fallait engranger ! Vite, remplir les vendangerots ! Et tant pis si les grappes récoltées comportaient quelques baies grillées ou pourries. Les filles, à la table de tri, se chargeraient de séparer le bon grain de l'ivraie.

D'une parcelle à l'autre, les propriétaires aboyaient sur leurs vendangeurs pour hâter le remplissage des hottes, mais il était déjà trop tard : un vent tiède et sournois descendait de la côte et écrêtait les pampres grillés par un été trop sec. Du côté de Nuits-Saint-Georges, les éclairs se confondaient avec les signaux lumineux qui scintillaient sur la grande antenne de télécommunications.

De toutes parts la foudre orchestrait la canonnade. L'orage progressait au pas de charge. Chambolle-Musigny était déjà sous la pluie.

Dans la cour qui menait aux chais et à la table de tri, les Guernesey père et fils pressaient le pas, les épaules rentrées, le visage fermé. Cooker scrutait le ciel comme on lisait jadis les oracles.

– Je ne vois pas, patron, comment on pourrait y couper ! s'exclama Virgile, défaitiste.

Philippine ne disait rien, comme si ce jour était décidément maudit. D'un geste machinal, elle prit soin seulement de remonter le col de la veste trop ample qui lui tenait lieu de parka.

À peine les deux œnologues s'étaient-ils engouffrés dans cette pièce carrelée où le tapis roulant se frayait un chemin parmi les cuves en inox que, dehors, des hallebardes frappaient le pavé de la cour.

Tout à coup, la grêle tomba drue, sèche, métallique. Les grêlons rebondirent et roulèrent à terre comme des billes de verre opaline. Chacun se tut. On stoppa le tapis roulant pour ne rien manquer de ce bombardement en règle. Les trieuses étaient consternées, abasourdiées. Tout Saint-Georges ployait sous la mitraille. Cela dura cinq minutes, peut-être moins. Mais Dieu, que cela sembla long ! La pluie succéda à la grêle, les chéneaux des toitures tremblaient sous les assauts répétés de l'orage. L'averse ruissela jusque dans les caves. L'eau se répandit partout, emportant d'énormes calots de glace dans les caniveaux engorgés.

Sous la gouttière qui n'en finissait pas de pleurer, légèrement en retrait, Cooker et les Guernesey restaient muets. Virgile avait posé sa main sur l'épaule de Philippine et la serrait contre lui. La jeune œnologue larmoyait à nouveau. Tout le monde paraissait désespéré, désarmé, exténué.

Voilà, c'était fini. Le vent s'était tu. L'orage s'en était allé commettre ses dégâts dans d'autres contrées. Là, juste à côté, épargnant le village voisin pour mieux anéantir les vignes des clos d'en face.

Une chape de silence plombait désormais la campagne. Certes, le tonnerre poursuivait ses roulements de tambour par-delà les côtes, mais personne ne s'en souciait plus. Chacun était trop occupé à visiter les vignes meurtries, à arpenter ce champ de ruines laminé à l'arme blanche.

Cooker avait pris les devants, mais, très vite, Virgile le précéda. À l'évidence, le vignoble avait durement saigné. Au pied de chaque cep, des baies étaient agglutinées, égratignées, hachées au milieu d'un tapis de feuilles encore vertes totalement déchiquetées. Francis Guernesey ne s'aventura pas dans ce charnier. Il préféra courir par les chemins fangeux pour voir jusqu'où la grêleuse avait commis son effroyable forfait.

Par expérience et au nom d'un savoir ancestral, il savait que les funestes nuages suivaient des couloirs dépressionnaires et se délestaient de leur glace sur des zones relativement circonscrites. Cinquante ans au service des plus grands vignobles bourguignons l'avaient familiarisé, souvent à ses dépens, avec les caprices du temps.

Philippine et William remontèrent le Clos des Rougets. La moitié de la récolte était à terre. L'autre partie était à demi secourable si l'on prenait soin d'ôter minutieusement toutes les baies qui avaient essuyé les tirs de grêlons. Un travail d'orfèvre qui coûterait cher en main-d'œuvre et donnerait fatalement des rendements dérisoires.

Dans les chemins défoncés et bourbeux, des 4 x 4 s'aventuraient lentement. Tous les propriétaires étaient là, avec leur chef de culture, leur maître de chai, leur femme parfois, les yeux rougis, le teint blême, comme on vient reconnaître à la morgue le corps d'un être cher. De mémoire de Bourguignon on n'avait pas vu pareil cataclysme à la saison des vendanges depuis le milieu des années 70. N'ignorant rien de l'histoire locale, Guernesey père songea aussi à ce 1^{er} août 1445 où, si l'on en croyait les vieux grimoires, s'étaient abattues sur Dijon de « grosses pierres de gresles tant quarrées que rondes dont certaines pesaient jusqu'à trois livres ». Le dos courbé, le cheveu ruisselant, le vigneron sexagénaire parcourait ses vignes sans mot dire.

– Voilà, un an de travail foutu ! lâcha son fils William, révolté par l'injustice du ciel.

Benjamin avait pris entre ses mains trapues une poignée de grêlons gros comme des œufs de pigeon. Il est vrai que certains rangs ne ressemblaient plus qu'à des moignons couverts d'échardes. Les coursons avaient été dépouillés de leurs feuilles. Ne subsistaient que des rafles pendantes, humiliées. Au sol gisaient des colliers de raisins prisonniers d'amas de glace.

Pendant ce temps, flottant dans son ciré jaune, Francis Guernesey s'était résigné à appeler sur son portable chacune de ses équipes pour connaître l'étendue du sinistre sur ses différents vignobles.

À Fixin ce n'était qu'une pluie grasse qui, certes, avait malmené le raisin, mais n'avait guère causé de gros dommages. À Gevrey-Chambertin, la grêle s'était montrée menaçante, puis avait battu en retraite pour mieux s'acharner sur les vignes de Musigny. Clos-Vougeot n'avait pas été épargné, mais les impacts de grêle étaient disparates et il n'était pas sûr que les ares des Guernesey eussent vraiment souffert. Par miracle, Vosne-Romanée s'en était bien tirée. Quant à Nuits-Saint-Georges, l'orage avait redoublé sur elle de perversité, larguant ses glaçons sur un clos, laissant son voisin indemne, puis martelant une autre parcelle située plus au nord, ne lui laissant aucune chance de survie. Les Barrades étaient « fracassées », les Peyrières « ravagées », alors que le clos de la Gibertie s'en était plutôt « bien tiré ». Les Fumerolles ne paraissaient pas avoir été trop endommagées, alors que la combe des Moinillons

n'était plus qu'un champ de ruines. Au pied de chaque souche, ce n'étaient que larges flaques de sang. « Là, monsieur, tout a été vendangé en trois minutes », avait précisé Gilbert, le régisseur, avec des trémolos dans la voix.

Grâce au Ciel, la côte Chalonnaise avait été totalement épargnée et Montrachet boudé par la foudre et les avalanches de glace. Avec ses cent cinquante hectares, Francis Guernesey n'était pas le plus malheureux des vigneron. Le manque à gagner était considérable, mais il s'en remettait. Son fils, en revanche, vivait là le plus redoutable des affronts qu'impose parfois la nature. Il affichait la mine des amants bafoués.

Au Clos de la Charmotte, William croisa Simon Brauchard, son tout jeune et principal concurrent sur le terrain sans concession du négoce bourguignon. Les deux garçons se respectaient et s'appréciaient jusqu'à se tutoyer. Il est vrai qu'ils avaient sensiblement le même âge et s'étaient frottés aux plus belles filles de la Côte. Aujourd'hui, cette rivalité n'était plus de mise. Avec des mots amers, chacun fit l'inventaire des parcelles sinistrées. Leur ambition et leur jeunesse les empêchaient de se résigner à ce nouveau coup du sort.

– C'est clair, sur Saint-Georges, c'est soixante pour cent de la vendange qui sont passés à la trappe. Heureusement qu'hier soir, les coupeurs ont bossé jusqu'à nuit noire ! déclara Simon, planté dans la gadoue.

– Tu as la chance d'avoir une équipe motivée, répliqua William. Cela devient de plus en plus difficile de trouver de la main-d'œuvre. Les étudiants rechignent à la tâche, les anciens ont fait valoir leurs droits à la retraite, alors...

– Alors on n'a pas d'autre recours que d'embaucher des gars de l'Est. Le problème, c'est où les loger. Pour le reste, ils sont vaillants et n'ont pas les yeux greffés sur la montre. D'accord, il y a la barrière de la langue, mais, dans le groupe, j'ai un Roumain qui pige le français et qui se fait l'interprète auprès des autres.

– Encore faut-il être sûr qu'ils sont en règle, insista le fils Guernesey.

– Moi, je ne m'emmerde pas, je passe par une boîte d'intérim de Beaune qui me garantit que tous les gars ont leurs papiers. En cas de contrôle, ma responsabilité n'est pas en cause. Et puis, merde, nous sommes à l'heure de l'Europe, non ?

– Tu as certainement raison, mais mon père tient à ce que l'on recrute parmi les gars et les filles du pays. D'après lui, ils sont plus

sérieux. Tu connais le pater, il est du style un peu réac !

– Pour autant, tu n'es pas à l'abri d'une sale affaire. T'es au courant de ce qui s'est passé cette nuit pour une des coupeuses de la Romanée-Conti ?

– J'ai appris ça, ce matin...

– Tu la connaissais ? demanda Simon Brauchard.

– Pas directement. Mais Philippine connaît sa famille. C'est une fille de Meursault. Elle avait posé sa candidature chez nous.

– Chez nous aussi, mais ma femme n'en a pas voulu !

– Pourquoi ?

– Parce qu'elle était trop bien roulée. Une vraie pousse-au-crime avec de ces seins, paraît-il, comme des... Enfin, tu sais comment sont les femmes entre elles : d'une jalousie féroce. Et toi, pourquoi tu ne l'as pas embauchée ?

– C'est mon œnologue qui lui a laissé croire qu'on était au complet...

– C'est quand même pas ta Philippine qui fait la loi chez toi ?

– La preuve que non, puisque Cooker est depuis ce matin dans nos murs !

– Je n'ai jamais compris, William, pourquoi tu t'en remettais à un Bordelais, et qui plus est au plus prétentieux d'entre eux, pour faire tes vins. Autant vendre son âme au diable !

L'heure n'était pas aux chicaneries, encore moins aux secrets de vinification. Comme le faisait son père qui n'avait jamais manqué d'esprit, le vigneron nuïton s'en tira par un trait d'humour :

– Mon grand-père Guilhem disait toujours : entre le paradis et l'enfer, je n'arrive pas à me déterminer : je crois que je préfère le paradis pour le climat mais, finalement, je finirai par opter pour l'enfer car, paraît-il, les relations y sont franchement meilleures !

La plaisanterie ne parvint pas à déridier le visage impassible de Simon Brauchard. Dépité, certainement vexé, il jeta un coup de pied rageur dans le tas de billes blanches jonchant le sol rougeâtre et spongieux. Ses pas l'éloignaient de William. Il fit un geste de la main qui avait valeur d'adieu puis se retourna, un rictus au coin des lèvres :

– Un conseil : tu devrais te méfier de ta Philippine. C'est une goudou. On dit qu'elle fricotait avec la petite qu'on a retrouvée

étranglée dans les caves du monastère de Saint-Vivant. Cela ne me regarde pas, mais je te répète ce qui se dit par ici... À Nuits comme à Vergy.

William Guernesey ne chercha pas à endiguer ce flot de médisance ; il enjamba une murette faisant office de borne et s'en alla rejoindre son père qui conversait désormais avec Benjamin Cooker. D'un pas martial, les deux hommes considéraient les rangs de vigne comme deux généraux d'armée évaluant les pertes humaines sur le terrain miné des hostilités. En réalité, l'œnologue bordelais n'était guère coutumier de telles hécatombes. Non que la grêle fût un moindre fléau en Médoc ou sur la rive droite de la Gironde, mais, de mémoire d'expert, jamais il n'avait connu pareille catastrophe.

La Bourgogne était certainement le vignoble français le plus exposé à ce type d'intempéries dévastatrices. Son client fit alors étalage de son savoir encyclopédique. Déjà au XVI^e siècle, le maire de Dijon, pour répondre aux doléances des vignerons, avait demandé aux marguilliers des églises de sonner le tocsin dès lors que le « guetteur de foudre » lui en avait intimé l'ordre pour prévenir des dangers imminents de la grêle, des vents et des tempêtes.

– Des guetteurs de foudre ? s'étonna Cooker.

– Parfaitement, Benjamin ! rétorqua Francis Guernesey. C'était naguère une profession à part entière, régie par la charte de la ville de Dijon. Il était clairement stipulé que le guetteur désigné, lorsqu'il « verrait des nuées dangereuses à gresles, tonneres ou autrement devrait piquer la grosse cloche de l'église Notre-Dame et avertir les marguilliers des paroisses de sonner les cloches de leurs églises pour inciter les habitants à prier Dieu ».

L'œnologue buvait l'érudition de son interlocuteur avec une délectation qui faisait un peu oublier les blessures infligées par la nature.

– Ici, mon cher Cooker, les orages se forment à toute période de l'année, même au cœur de l'hiver ! En 1626, en plein mois de février où il faisait un froid de gueux, à la pointe du jour, un seul éclair a suffi pour mettre le feu à la flèche de l'église Saint-Bénigne de Dijon. Même les cloches ont fondu, c'est vous dire ! Non, je vous assure, Benjamin, seul un Bourguignon peut véritablement se targuer de savoir ce qu'est un coup de foudre et surtout ce que la grêle peut engendrer de malheur et de misère.

Cooker acquiesça, cueillant à terre un des grêlons comme pièce à

conviction. Très vite, il fondrait au creux de sa main, comme si tout cela n'était qu'un affreux cauchemar qu'un tiède rayon de soleil suffirait à dissiper.

L'assistant de Cooker avait rejoint William. Tous deux n'en finissaient pas de faire rouler les calots de glace dans la paume de leurs mains transies. Philippine Perraudin ne lâchait plus Virgile d'une semelle. À distance mais avec insistance, le fils Guernesey considéra alors son œnologue de pied en cap. Certes, ce n'était pas la plus féminine des femmes qu'il ait été amené à côtoyer au quotidien. Avec ses cheveux courts, ses hanches étroites et ses jeans élimés, elle avait tout du garçon manqué. Seuls son nez retroussé et les taches de rousseur constellant le haut de ses pommettes saillantes lui conféraient un semblant de fragilité qu'on aurait pu prendre pour de la sensibilité. Il n'y avait rien de très élégant chez cette femme, sauf peut-être le caractère rieur de ses yeux, accentué par de longs cils dont les battements intempestifs mettaient un peu de vie sur ce visage ovale et sans grande expressivité.

Secouant les pampres criblés d'impacts, l'œnologue des Guernesey ne cessait de rabâcher : « Mais, Dieu, comment est-ce possible ? »

Cooker s'approcha d'elle au nom d'une confraternité bienveillante :

– Laissez Dieu, voulez-vous, en marge de ce triste spectacle. Le peu de raisin que la grêle a épargné doit être ramassé avec précaution. Il faut sans tarder réunir les équipes de coupeurs mais aussi les trieuses et donner des consignes très strictes.

– Je ne m'en sens pas le courage, monsieur Cooker, soupira Philippine dans un aveu de désespoir.

William Guernesey s'approcha de sa collaboratrice et, dans un excès d'autoritarisme qui surprit Benjamin, il eut ces mots durs qui claquèrent comme la menace d'une nouvelle tempête :

– Voyons, mademoiselle Perraudin, un peu de cran, que diable ! Ce n'est pas un orage de grêle qui fera capituler un Guernesey. Ressaisissez-vous !

– Excusez-moi, monsieur, mais...

– Ne vous justifiez pas ! Ou si, plus exactement, dites-moi, pourquoi avez-vous dit à la petite Leblanc qu'elle n'avait pas sa place chez nous alors que nous manquions de bras ?

– C'est... C'est une fille brillante mais fragile physiquement, bredouilla Philippine. Je ne la croyais pas capable de tenir le rythme des vendanges...

– À la Romanée-Conti, semble-t-il, ils ont eu moins de scrupules ! répliqua William froidement. Vous feriez mieux, Philippine, de ne rien dissimuler de ce que vous savez.

– Que voulez-vous que je vous dise ?

Cooker et son collaborateur assistaient à cet échange verbal sans broncher. Déjà, un carré de ciel bleu se dessinait au-dessus de Morey-Saint-Denis.

– La rumeur veut que vous entreteniez une relation d'un genre disons spécial avec...

– On fait dire à la rumeur ce que l'on veut ! riposta Philippine dans un sursaut de fierté.

Puis, désignant du regard celui qui jusqu'alors n'avait pas pris part à cet interrogatoire en règle, la jeune œnologue éleva plus fort encore la voix :

– Dites à votre fils, monsieur Guernesey, que c'est sur vos ordres, et sur vos ordres exclusivement, que j'ai décliné l'offre de service de Clotilde !

Le patriarche lissa son crâne chenu avant de lâcher :

– J'ai agi au mieux de ce que je crois être les intérêts de la maison Guernesey. Je n'ai pas à me justifier. Les événements de cette nuit semblent vouloir me donner raison...

Cooker regardait du coin de l'œil son client tandis que Virgile ne pouvait s'empêcher de considérer le sexagénaire avec effarement. Rien ne paraissait trahir l'intégrité du bonhomme planté au milieu de ses vignes décimées. Sa parole était posée, son ton assuré et ses gestes calmes.

– L'incident est clos. Qu'on se le tienne pour dit ! Je crois que pour l'instant nous avons mieux à faire qu'épiloguer sur le sort de cette malheureuse fille. Paix à son âme. À vous, monsieur Cooker, d'orchestrer la suite des vendanges aux côtés de Philippine, à moins que vous ne préféreriez, mademoiselle, vous...

La jeune œnologue ne laissa pas à Francis Guernesey le soin de finir son discours de « seul maître à bord ». Toisant fixement William puis à son tour le père, elle demanda sans ciller si elle avait toujours, « en dépit des événements », la confiance de son employeur.

Seul le patriarche marqua son acquiescement, William se contentant d'un ordre laconique :

– Allez, au boulot !

Cooker et Virgile prirent les devants. Machinalement, Lanssien planta ses poings dans les poches de son blouson. Au fond de celles-ci, il sentit une masse lisse et glacée. Les « œufs de pigeon » qu'il avait récoltés quelques minutes plus tôt commençaient à fondre.

Benjamin sourit.

– Vous pouvez les jeter, Virgile. Ce ne sont déjà plus des pièces à conviction.

– Vous avez raison : les grêlons ont fondu de moitié mais, si vous voulez mon point de vue, patron, l'orage n'est pas terminé !

– Je ne suis pas loin, mon garçon, de partager votre avis ! renchérit Cooker d'un ton rêveur.

À la faveur d'une épaisse touffe d'herbe, il en profita pour décrotter ses Lobb toutes maculées d'argile rouge sang.

Le sol était encore gorgé d'eau et le chemin de charretier, qui menait au mont de Vergy, difficilement carrossable. Les sept chevaux de l'Alfa Romeo patinaient dans la boue. Cooker jouait de l'embrayage et de l'accélérateur avec un succès mitigé. Aussi, au détour d'un sentier forestier, finit-il par garer son véhicule de location sous une trouée d'arbres avant de continuer à pied. L'air était tiède et un soleil crépusculaire couronnait les sapins des collines alentour. À plusieurs endroits, des panneaux rouillés prévenaient du danger : « Chute de pierres », « Éboulis », « Accès interdit ». Au détour du chemin, un pan de muraille rongé par le lierre rassura l'œnologue sur la proximité du monastère.

Benjamin jaugea la hauteur impressionnante de ce qui devait être un mur d'enceinte. Il contempla le paysage et en profita pour extraire un cigare de son étui. La nuit ne tarderait pas à recouvrir ce qu'il supposait n'être plus qu'un tas de ruines. Il prit grand soin de rougir l'extrémité de son robuste afin de jouir pleinement de la découverte du site choisi dix siècles plus tôt par une poignée de moines poitevins pour étancher leur soif de Dieu. Un profond silence, égratigné parfois par quelques croassements, habitait les pierres envahies par une végétation luxuriante.

Quelques mètres plus loin, dans une pâle lumière de carême, surgirent les contours fantomatiques du prieuré de Saint-Vivant. Le lieu était tel qu'il croyait le connaître : secret et infiniment paisible. Coutumier des abbayes, des sanctuaires et des cimetières, Cooker apprécia en solitaire cet ossuaire de pierrailles encore hanté par le murmure des prières en latin. La cendre de son cigare s'épaississait, mais il ne se résignait toujours pas à pénétrer dans l'ancienne enceinte sacrée. Au demeurant, des grilles et des barrières métalliques interdisaient l'accès aux ruines.

Longtemps livré aux outrages du temps, le monastère de Saint-Vivant était condamné à une mort certaine. Seules les caves voûtées, immenses et profondes, avaient été épargnées et abritaient depuis toujours les amours interdites.

En 1999, une association pour la sauvegarde du site était née. Chaque été, des étudiants en archéologie mais aussi de simples

bénévoles enthousiastes entreprenaient de déshabiller le prieuré de ses oripeaux. Le lierre avait attaché ses crampons aux lézardes des murs alors que des racines de chênes et de hêtres avaient investi la chapelle, le réfectoire et le déambulatoire. Depuis que Saint-Vivant était à ciel ouvert, la nature avait imposé sa souveraineté, ligotant tous les vestiges par une inextricable ronceraie.

Des échafaudages couverts avaient permis de sauver d'un effondrement certain les caves du monastère qui abritaient naguère les vins réputés de la Romanée-Saint-Vivant. Plusieurs voûtes avaient été étayées, des pans entiers de murs consolidés, des fenêtres murées pour éviter de fragiliser certains édifices que la foudre ou la pluie menaçaient d'anéantir à jamais. Cooker contourna le périmètre de barrières censées mettre la bâtisse à l'abri des importuns et finit par se frayer un chemin entre ronces et genévriers.

Un froissement d'ailes lui rappela qu'il était en terres inhospitalières. Un couple de busards entendait rester maître de l'abbaye et se mit à tournoyer au-dessus des ruines. L'œnologue dut enjamber plusieurs madriers avant d'explorer plus avant les vestiges du monument jadis rattaché à l'abbaye de Cluny. Son pantalon en velours côtelé subit quelques égratignures, mais Cooker était trop absorbé à se figurer l'architecture primitive de la bâtisse pour s'arrêter à ce genre d'anicroches. À plusieurs reprises, il faillit glisser et mettre sa vie en péril. La tombée de la nuit lui importait assez peu, sa curiosité était bien trop forte. Il entendait s'approprier ces ruines jusque dans les moindres détails.

Il tenta d'explorer les caves, mais des grilles cadénassées en interdisaient l'entrée. Il était donc impossible que la malheureuse Clotilde Leblanc eût été assassinée sous ces voûtes, à même la terre battue entièrement dépourvue, en dépit de l'orage, de toute trace d'humidité. Non, la rumeur publique et les raccourcis empruntés par les écotiers avaient eu vite fait de planter le sordide décor de ce crime dans les célèbres caves de Saint-Vivant. À l'évidence, l'étudiante était tombée dans un traquenard. On ne vient pas ici par hasard, se dit Benjamin en tentant avec son briquet de jeter un semblant de lumière dans les épaisses ténèbres qui noyaient désormais les anciennes caves. Peut-être était-ce dans le chœur de la chapelle à ciel ouvert que la jeune vendangeuse de la Romanée-Conti avait subi les outrages de son agresseur ?

L'œnologue constata combien les herbes folles qui assiégeaient l'abside du prieuré avaient été piétinées presque de manière systématique. Les gendarmes avaient dû ratisser les parages à la

recherche du moindre indice. Selon les journaux, le corps de la victime avait été retrouvé sans vie, entièrement dénudé. Ses vêtements avaient disparu. Seules des traces bleues sur le cou laissaient supposer qu'elle avait péri étranglée. Avait-elle été abusée ? L'autopsie en cours le déterminerait vite.

Les deux rapaces cherchèrent à réinvestir les vestiges où ils avaient élu domicile. Leurs froissements d'ailes se rapprochaient de manière perceptible. Soudain, un fracas de pierres fit tressaillir Cooker. À trois enjambées de lui, un pan de mur venait de s'effondrer, provoquant un bruit sourd, suivi d'une longue plainte aiguë qui se perdit dans la nuit mauve. Benjamin entendit alors des pas s'évanouir dans les bois tout proches. L'espace d'une seconde, il crut déceler une frêle silhouette bondissante qui s'éclipsait au creux d'un lopin de vignes tutoyant au nord les limites de l'abbaye.

Dans le lointain, un chien se mit à aboyer. Un autre fit de même sur le coteau d'en face. Un long frisson parcourut l'échine de Cooker. Dès lors il ne se sentit plus en sécurité. Si au moins il avait embarqué Virgile dans cette expédition nocturne ! À vouloir faire cavalier seul pour percer sans partage le mystère de Saint-Vivant, il en était quitte pour une sacrée frousse.

L'envie de regagner en toute hâte son hôtel se fit impérieuse. Au regard de l'heure tardive, son jeune assistant devait le maudire. L'hostellerie du château de Gilly n'était pas faite pour un garçon de cet âge.

Les lueurs blafardes du village de Reulle-Vergy rassurèrent quelque peu Cooker. Restait à retrouver le sentier qui l'avait conduit au monastère. Il battit en retraite sans même se retourner pour contempler une dernière fois les ruines qu'un quartier de lune découpait dans la nuit. Il en perdit son cigare. Plusieurs fois il trébucha sur des blocs épars et manqua de se retrouver ventre à terre au cœur de la lande détrempée. Il se sentait épié, poursuivi par les vieux fantômes de ce prieuré abandonné depuis les affres de la Révolution. À maintes reprises il usa de son briquet pour trouver dans la pénombre la trace des ornières qui le reconduirait jusqu'à sa voiture. Essoufflé, déboussolé, l'œnologue se fourvoya un temps dans un fourré avant de rebrousser chemin devant l'épaisseur des branchages qui barraient le layon. Presque par miracle il sentit tout à coup sous ses pieds la terre glaiseuse jalonnant cette laie qu'empruntaient jadis les moines entre Cluny et Saint-Vivant. Il fut totalement rassuré quand le fin croissant de lune, courant derrière les nuages, fit briller le pare-brise de son véhicule. Cooker chercha alors les clefs au fond des poches de son imperméable, mais en vain.

Une nouvelle suée perla à son front.

– *Jesus !* cria-t-il dans sa langue maternelle.

À nouveau il palpa la doublure de sa gabardine, puis fouilla les poches de son pantalon. Égaré sur ce flanc de colline, son téléphone portable prisonnier de sa sacoche dissimulée sur la banquette arrière de la voiture de location, Benjamin n'avait d'autre ressource que de se rendre à pied, dans la nuit noire, jusqu'au premier village. Nuits-Saint-Georges était à une dizaine de kilomètres. Au mieux Curtil ou Reulle-Vergy étaient à un quart d'heure de marche. Mû par un ultime réflexe, l'œnologue tenta d'ouvrir la portière de l'Alfa. Aussitôt le plafonnier s'éclaira et Cooker dut se résoudre à cet évident constat : dans sa précipitation, il avait laissé les clefs de contact sur le véhicule.

– Suis-je crétin ! pesta-t-il. Quel couillon !

De rage il fit vrombir inconsidérément le moteur de sa voiture, au point de s'embourber sur le bas-côté du chemin. Un accès de fureur des six cylindres finit par avoir raison de cette terre meuble et, au risque de s'enferrer, l'Alfa Romeo recouvra l'empierrement du chemin passablement défoncé. D'un mouvement circulaire, le blanc faisceau des phares balaya un alignement d'arbres aux écorces moussues. Entre les troncs, Cooker crut reconnaître la silhouette entraperçue près des ruines du monastère : avec la même agilité, elle paraissait bondir dans les fougères rousses pour s'enfoncer plus avant dans la forêt pentue. Benjamin entama une manœuvre hasardeuse afin de braquer ses feux en direction de l'épaisse futaie. La présence présumée d'un fossé empêcha l'œnologue de se montrer plus hardi. Si seulement il avait eu la bonne idée d'embarquer Virgile dans sa folie, nul doute qu'il aurait approché cette ombre qui hantait les hauts de Vergy !

À peine Cooker eut-il franchi les douves du château de Gilly que son portable retentit dans la doublure de son loden. La journée avait été suffisamment endeuillée pour qu'il s'accordât enfin un peu de repos. Aussi décida-t-il de ne pas répondre aux sollicitations nocturnes de son correspondant. Cette sonnerie aux accents synthétiques, d'inspiration faussement mozartienne, avait quelque chose d'insupportable.

Fidèle à une vieille coutume qu'il avait instaurée lors de ses

premières escapades en Bourgogne, Benjamin Cooker avait exigé du nouveau directeur de l'hôtel d'être logé au pavillon. Au fond du jardin à la française, cette annexe du château, au pied de laquelle coule la Vouge, avait conservé son caractère XVIII^e qui n'était pas sans lui rappeler les altièrres façades de Bordeaux. C'était aussi l'occasion de passer inaperçu aux yeux d'une clientèle toujours prompte à commenter la venue du célèbre *winemaker* bordelais en terre bourguignonne. Virgile, pour sa part, était logé dans l'ancienne villégiature de plaisance des moines de Cîteaux. De toute façon, ils se retrouveraient à l'heure du dîner. L'épisode de l'abbaye de Saint-Vivant ne manquerait pas d'intriguer son assistant, voire de l'exciter. Mais pourquoi donc s'était-il obstiné à se rendre seul parmi ce tas de ruines ? Il n'était pas sûr que Virgile, amer et se sentant un peu trahi, ne lui en fit pas le reproche.

La sonnerie retentit à nouveau. Cette fois, Cooker prit la précaution de jeter un coup d'œil en biais sur le cadran lumineux. Cinq lettres fluorescentes clignotaient sur l'écran : « Daddy ».

Benjamin décrocha aussitôt. Suivit un silence, puis le souffle de son père. Saccadé et un peu rauque.

– Daddy ? insista Cooker.

Enfin résonna la voix chevrotante de Paul William.

– C'est fi... fini, Ben...

– Qu'est-ce qui est fini, Dad ?

– Fini, te dis-je..., répéta le vieil homme en syncopant son élocution de façon compulsive.

L'œnologue réitéra sa question. Pour toute réponse, il n'eut droit qu'à un chapelet de sanglots qui se répandaient dans le récepteur du mobile.

– Lucy... Lucy, mon Ben... Lucy, c'est fini...

Cooker parut soulagé. Un vrai chagrin d'amour à soixante-dix ans, cela lui paraissait insensé, presque inconvenant, mais rassurant. Il tenta de trouver des mots tendres, certainement maladroits, pour adoucir la peine de son vieux père. Rien n'y fit. À présent l'émotion le gagnait à son tour.

– Vivre m'est tout à coup devenu insupportable..., déclara d'une traite l'ancien antiquaire.

– Dad, arrête de dire de telles bêtises.

– Mieux vaut mourir, insista le vieil homme avant de raccrocher.

Quand Virgile bondit dans la nuit, manifestement inquiet d'être sans nouvelles de son patron, Benjamin tenta de dissimuler son grand mouchoir en lin dans le creux de sa poche.

– Un problème, monsieur Cooker ?

– Oui, Virgile... Un vieux père qui vous fait un remake de *Mourir d'aimer* !

– Y'a pas d'âge pour ça ! rétorqua le jeune homme.

– Pour mourir, vous voulez dire ?

– Non, pour aimer !

– Vous avez certainement raison, mon garçon ! finit par convenir l'œnologue en entraînant d'un geste paternel son collaborateur vers l'entrée un peu pompeuse du château.

Un vent léger s'était levé, froissant les douves profondes de Gilly. Les roseaux frissonnaient, la lune se répandait en lamelles d'argent parmi les lentilles d'eau.

Quand Cooker se raidit à nouveau en entendant un éboulis de pierres échappé des fossés du château, Virgile se voulut désinvolte :

– Ce n'est rien, patron. Certainement les ragondins qui font la fête !

– Trois à quatre degrés supplémentaires d’ici à la fin du XXI^e siècle, vous dis-je ! insista Benjamin Cooker en trempant, non sans une certaine préciosité, sa fourchette bardée de mie de pain dans la sauce onctueuse de sa blanquette de Saint-Jacques aux doux effluves de truffe blanche.

De son côté, Virgile manifestait moins de gourmandise à l’égard de sa selle d’agneau en croûte d’herbes mentholée. Manifestement, il lui préférait ce fixin blanc du Clos de la Perrière, clairement estampillé 2000 sur l’épaule de la bouteille. Il faut dire que son maître lui avait tant parlé des vins de Bénigne Joliet qu’il avait l’impression de les avoir bus dans une vie antérieure, à moins que ce ne fût dans le ventre même de sa mère ? Lanssien appréciait ce chardonnay aux accents appuyés de fruit de la passion et de feuilles de groseillier. En bouche, il était reconnaissable entre mille et, surtout, d’une irrésistible fraîcheur.

Pour sa part, le *winemaker* parlait beaucoup, buvait peu, ce qui ne lui ressemblait guère.

– Regardez, en quinze ans, nous avons déjà pris un degré ! Cette année, pour la première fois de ma carrière d’œnologue, j’ai été sollicité à Châteauneuf-du-Pape, le 2 septembre, pour décréter l’ouverture des hostilités. Songez qu’avant la guerre, on vendangeait rarement avant le 10 octobre.

– Vous parlez, monsieur, de la guerre du Golfe ? demanda Virgile, l’air moqueur.

– Je parle de la guerre de 39-45, rétorqua Cooker, exempt ce soir-là de toute ironie. J’ai moi-même consulté le livre de raison d’un vigneron, au nord d’Avignon...

– Si je suis bien votre raisonnement, patron, les conditions climatiques qui s’appliquent aujourd’hui au Roussillon seront celles qui prévaudront en Alsace dans cinquante ans, ou guère plus ?

– Très honnêtement, j’en suis convaincu, répondit Cooker sur un ton définitif.

– Moi, je pense que le réchauffement de la planète est d’abord en

train d'échauffer les esprits avant même d'avoir asséché les vignobles, répondit, un rien désinvolte, le garçon de Montravel. Et puis, s'il faut irriguer les vignes comme on le fait en Californie ou en Australie, on s'y mettra !

– Avec quelle eau ? demanda Benjamin, un tantinet courroucé par l'obstination de son assistant à nier sinon le réchauffement de la Terre, du moins ses répercussions envisageables et donc discutables sur les vignobles de l'Hexagone.

– Celle qui nous tombe du ciel, pardi ! À condition de ne pas la gaspiller comme nous le faisons aujourd'hui.

– J'aime vous l'entendre dire, souligna Cooker en s'essuyant les lèvres à deux reprises avec la componction d'un ecclésiastique repu.

– Si j'ai bien tout saisi, patron, c'est plus du chenin qu'on plantera en Val de Loire, mais du carignan ou du grenache. Et pourquoi pas de la syrah ?

– Mais, Virgile, il ne faut jurer de rien !

– J'entends bien. Que vous le vouliez ou non, la hausse moyenne des températures ne fait pas tout. Il y a eu des étés de feu qui n'étaient pas nécessairement synonymes de vendanges précoces. Et que faites-vous, monsieur, de la photosynthèse, celle qui donne de la couleur au raisin ? Et que connaissons-nous des caprices que nous réserve le soleil ? De la pluviométrie des années à venir ? Cessons de jouer les pisse-vinaigre, ajouta Virgile, l'air désabusé et l'envie d'en finir avec ces vieilles lunes qui agitaient les scientifiques et remplissaient les colonnes des revues prétendument savantes.

Force était de constater qu'il y avait longtemps que son assistant ne lui avait pas porté la contradiction avec une telle véhémence, voire avec autant d'insolence.

– Peut-être est-ce vous qui avez raison ? finit par capituler Cooker, déclinant aussitôt le chariot de fromages que le garçon de rang présentait en inclinant obséquieusement la tête.

S'ensuivit un de ces silences qui sont la hantise des maîtresses de maison lors des repas de famille toujours houleux.

– Un ange passe..., nota sérieusement Virgile.

– Qu'on l'encule ! répliqua en se faisant violence Cooker, peu enclin d'habitude aux écarts de langage.

– Alors là, patron, je vous arrête ! La formule n'est pas de vous. Elle est de...

– Cocteau, déclara froidement Benjamin en mauvais perdant qu'il était.

Depuis le début de la soirée, l'expert des allées de Tourny, le plus courtisé et certainement le plus érudit des œnologues de France, était pris en défaut par son jeune assistant.

De même qu'il avait boudé le plateau de fromages, Cooker mit un point d'honneur à s'interdire tout dessert et exigea du serveur un café « très serré », doublé d'un armagnac de la maison Castarède.

Un deuxième ange, prêt à réclamer sa part, passa au moment où le garçon de rang déposa un verre ventru devant Benjamin. Des arômes de pruneaux confits sautèrent au nez de Cooker sans épargner les narines de son collaborateur. À l'évidence c'était une belle eau-de-vie, bien dans l'esprit de ce qu'avait toujours produit cette vieille famille gasconne qui prospérait discrètement mais fièrement du côté de Mauléon-d'Armagnac.

– Dix ans sous bois minimum, observa Virgile.

– Sentez-moi ça, mon garçon ! Son parfum de noix laisse présager un âge plus mûr encore. Au moins vingt ans...

– L'âge de Clotilde Leblanc, releva le jeune homme avec une gravité dans l'intonation qui interloqua Benjamin.

Un nouveau silence s'installa, vite rompu par le grésillement de la flamme bleue jaillissant de la torche avec laquelle Cooker avait mis le feu à son Partagas. Avec un plaisir contenu et une fausse décontraction, l'amateur de cigares tapissa son palais d'une fumée dont la suavité se lisait au travers des volutes s'échappant sporadiquement de ses lèvres toujours muettes.

– Vous qui faites parler les pierres tombales, n'avez-vous rien à me dire ? finit par demander Virgile en dévisageant son employeur, dont les mains et le front couverts de fines égratignures laissaient supposer que son investigation au mont de Vergy n'avait pas été une promenade de santé.

– Pour tout vous dire, Virgile, je n'arrive pas à me pardonner de ne pas vous avoir embarqué dans cette expédition nocturne. Dieu sait d'ailleurs où elle nous aurait menés !

– Pour être franc, disons que depuis que nous travaillons ensemble, jamais je ne me suis senti tenu aussi à l'écart de vos préoccupations. Comme si vous me cachiez quelque chose... Honnêtement, patron, vous gagneriez à être plus cool, et à jouer, comme on dit au rugby, moins perso. Je sais, dans cette affaire, les Guernesey ne sont pas blancs-blancs...

– Pas plus que Philippine ne doit être mise d’emblée au banc des accusés, souligna Benjamin en vissant son cigare entre ses dents.

Puis, après avoir taquiné ses narines avec les arômes de rancio que dégageait à présent son vieil armagnac, il posa délicatement son *puro* brun dans l’encoche du cendrier de porcelaine et se mit à évoquer d’une voix hésitante son aventure périlleuse parmi les ruines hantées de Vergy.

– Avec votre côté mystique, patron, je me méfie toujours, quand vous opérez dans les lieux saints. Vous n’êtes pas à une apparition près... C’est typique des cathos. Ma grand-mère était de ce style-là. Elle prétendait avoir vu la Vierge, le matin même où elle fit la connaissance de mon grand-père, dans un palud près des eaux de la Dordogne. « Un heureux présage », disait-elle comme si elle était encore visitée par la grâce.

– Cessez, je vous en prie, Virgile, de me prendre pour un affabulateur ! Si je vous ai dit que j’ai vu une ombre détalier parmi les pierres et fuir à longues enjambées dans la vigne attenante au monastère...

– Une ombre ou une silhouette ? insista Lanssien.

– Enfin, je ne peux pas vous dire. En tout cas, ce dont je suis sûr, c’est que c’était un bipède, et certainement pas un animal ! Non, le type était rudement leste, léger de constitution et sacrément rapide !

– Vêtu comment ?

– Vous savez, à la tombée de la nuit, il est difficile de...

– Excusez-moi, patron, mais comment êtes-vous sûr que l’individu que vous avez surpris dans les ruines et celui sur lequel vous avez braqué vos phares était bien le même ?

– Il avait la même façon de bondir dans les fougères. On aurait dit une gazelle, ajouta Cooker en trempant ses lèvres dans l’ambre de son armagnac.

La cendre grise du Lonsdale s’épaississait sans que Benjamin prît réellement la peine de tirer sur son cigare. Il était trop absorbé à revisionner ce qu’il avait vécu, vu, entrevu ou cru entrepercevoir.

– Une gazelle ? dites-vous. Pourrait-on envisager un instant que ç’ait pu être une femme... une jeune fille ? suggéra Virgile.

– Je ne le crois pas, répondit aussitôt Cooker.

– Pourquoi être aussi affirmatif ?

– En réalité, je ne saurais dire...

– Pour être plus clair : votre loup-garou avait-il les traits physiques de... Philippine, par exemple ?

– Vous n’y songez pas, Virgile ! Non, c’était un corps d’adolescent, svelte, aérien, avec, je m’en souviens maintenant... des baskets fluorescents.

– Pas très flatteur pour mademoiselle Perraudin, releva Virgile qui aimait réveiller chez son employeur un vieux fond de misogynie jamais totalement assoupi.

– Que je sache, Philippine n’est pas un modèle de féminité ; sinon, tel que je vous connais, vous auriez déjà usé de votre côté...

– ... queutard !

– Je vous laisse libre, Virgile, de votre appréciation, même s’il elle me paraît assez... juste. Oui, c’est bien le mot qui convient.

– Revenons, monsieur, à ce qui nous préoccupe. Le seul indice sur lequel vous paraissez enfin formel, c’est que votre fée Mélusine ou votre lutin des bois était chaussé de *Pump fluo*.

– Pourquoi prononcez-vous le mot « pompes » avec ce mauvais accent anglais ?

– Parce que, cher monsieur Cooker, sujet de Sa Gracieuse Majesté et pas encore anobli par elle, c’est une marque de chaussures qui fait fureur actuellement chez les jeunes... et dont le brevet de fabrication repose sur les coussins d’air qui emplissent ses semelles avec, en prime, des super talons luminescents !

– Vous m’en direz tant ! Pardonnez, Virgile, mon ignorance. En tout cas, je suis affirmatif : on aurait dit des escarbilles qui s’enfonçaient dans les bois.

– Et la première fois, dans les ruines ? Vous avez alors vu des étincelles jaillir sous les pompes de votre fantôme ?

– Non, pas vraiment..., répondit Cooker, l’air quelque peu absent.

À présent relégué dans son cendrier, le Partagas ne laissait plus s’échapper une seule volute. Sa cendre tiédissait. Benjamin paraissait ne pas s’en soucier, tout absorbé qu’il était à se remémorer ce qu’il avait vécu quatre ou cinq heures plus tôt.

– Donc, rien ne prouve que vous ayez été épié par la même personne.

– Certes, mais pour répondre à votre objection, cher Virgile, il aurait fallu une lampe torche ou alors un sacré clair de lune. Non, à dire vrai, je n’ai réellement à l’esprit que la longue plainte, quand le

mur s'est effondré. Comme le gémissement d'un enfant en proie à une douleur insupportable...

– À l'évidence, ce ne sont pas ses jambes qui ont été meurtries ; sinon il – ou elle – n'aurait pas pu détalé aussi vite.

– Juste, marmonna Benjamin, d'une voix dubitative.

– Peut-être pourriez-vous, patron, m'improviser ce soir une visite des lieux, avec commentaires en latin, chants grégoriens, apparition du Saint-Esprit et tutti quanti ?

– Ne plaisantez pas, je vous l'ai déjà dit, avec ce qui relève du sacré !

– Du sacré, je ne sais pas. Mais du mystère, certainement ! répliqua Virgile en réprimant difficilement un début de bâillement qui en disait long sur son envie d'aller se coucher.

Benjamin déplora la mort lente de son cigare. Il n'était pas très sûr de vouloir le rallumer, d'autant moins qu'il avait siphonné son armagnac. Seule une entêtante odeur de rancio tapissait encore la paroi du verre. Il y plongea une dernière fois son nez et fit signe à Virgile d'en faire autant. Plus par politesse que par curiosité, l'assistant s'exécuta. C'est alors que les odeurs de son enfance périgourdine remontèrent à la surface. Quand, avec Albanie, la grand-mère qui avait vu la Vierge, il arpentait les épaisses et odorantes noyeraies du côté de Vitrac, près de l'ancien chemin de halage longeant la Dordogne.

À l'époque, Virgile n'avait pas huit ans. Pas question de faire la sieste, car l'ombre des noyers était, disait-elle, source de bien des maladies. « On peut même en mourir ! » ajoutait la mamie en fronçant les sourcils et en se signant. Alors on s'allongeait sous les peupliers qui jalonnaient la rivière, on buvait de l'orangeade glacée et on mangeait des merveilles dorées avant de brandir les gaules et de décrocher des plus hautes branches les dernières noix, celles convoitées par les maraudeurs. C'était au temps où la noix se vendait encore bien, et le fruit de la collecte rapportait « quatre sous », disait mémé Albanie.

« C'est pas beaucoup, quat' sous ? faisait remarquer le petit Virgile.

– C'est une façon de parler ! » concluait la grand-mère en guise d'explication.

Ces fragrances de noix, le jeune Lanssien les avait glissées dans les replis de sa mémoire de petit campagnard. Pourtant, quand il avait passé avec succès son diplôme d'œnologue à la faculté de Bordeaux,

il avait bien appris du professeur Ducheyron que ces arômes de noix, caractéristiques de certaines eaux-de-vie ou de vieux vouvray, résultaient de la présence d'acétaldéhyde. Dans les armagnacs, la persistance de cette odeur était liée à la combinaison du sotolon avec les cétones. Enfin, toutes ces formules chimiques relevaient désormais de l'histoire ancienne... Quant à l'ivresse entêtante des noyeraies et à ses effets prétendument maléfiques sur la santé de ceux qui avaient la malheureuse idée de s'assoupir sous leurs frondaisons, tout cela n'était que balivernes dans l'esprit de Virgile. Rien ne pouvait venir altérer cette enfance délicieusement parfumée dans les jupons d'Albanie, cette mamie un rien autoritaire qui, hiver comme été, ne sortait jamais sans son chapeau de paille solidement arrimé à son chignon par deux aiguilles à l'extrémité desquelles brillaient deux perles de nacre. « Des vraies, tu sais, pitchounet ! »

– À quoi songez-vous, Virgile ? s'enquit Benjamin.

– À rien qui soit susceptible d'éclairer notre affaire.

– En ce cas, allons nous coucher !

– Ce n'est pas de refus. Ah, patron, j'avais oublié de vous dire. Guernesey père m'a fait savoir qu'il mettait, dès demain matin, une voiture à notre disposition. Nous pouvons donc nous dispenser de garder la voiture de location.

– Justement, j'allais vous demander, Virgile, s'il vous était possible de soumettre l'Alfa à un lavage-minute, avant de la restituer au bureau Europcar de Dijon.

– Pour ne rien vous cacher, je ne suis pas sûr qu'une minute suffise, et le contrat de location a été établi à votre nom, patron ! Ce n'est pas que je veuille me débiter, mais...

– J'ai compris, Virgile. J'en fais mon affaire personnelle ! maugréa Cooker, à nouveau d'humeur revêche.

Les deux hommes échangèrent une poignée de main en se promettant une bonne nuit.

Quand Benjamin franchit les douves du château pour se rendre à son pavillon, le parc était encore tout éclairé. Un rapace hululait sous les toits. La Vouge, près de la digue, se répandait en un large rideau d'écume fumante. Tout près des roseaux plantés naguère par les moines de Cîteaux, les ragondins s'étaient éclipsés, laissant le champ libre à quelques vieux crapauds des marais. Le clocher de Gilly sonna minuit. Deux apprentis marmitons quittèrent à la hâte les cuisines et enfourchèrent lestement leurs scooters. L'un d'eux, l'allure élancée et le visage sombre, arborait des baskets à bandes

fluorescentes. Il n'était pas sûr que ce fussent des *Pump*, se dit Cooker en rehaussant le col de son Burberry.

Le risque de pourriture était patent. Les baies hachées par la grêle contaminaient peu à peu les grappes intactes. Autant dire que la récolte serait piètre. Déjà une aigre odeur de moisi flottait au-dessus des parcelles saccagées.

Benjamin Cooker était sur tous les fronts, au chai comme à la vigne, haranguant les équipes de vendangeurs pour « sauver ce qui peut l'être ». Le temps pressait. Outre un effet de botrytisation imminent, on n'était pas à l'abri d'une attaque d'*alternaria*, de *penicillium* ou de *rhizopus*, ces champignons de malheur qui prolifèrent et pourrissent en deux jours le raisin. D'autant qu'oiseaux et insectes ne manqueraient pas de prêter leur concours à cette infortune. Rentrer à la hâte la vendange encore saine, quitte à multiplier les équipes de trieuses, était l'impératif du moment.

Chacun était sur le pied de guerre, le nez dans les grappes gangrenées par la pourriture grisâtre et les bottes plantées dans la boue. Il incombait à Philippine de se tenir au plus près du tapis roulant et d'être également sur le dos des vendangeurs pour précipiter les cadences. Benjamin et Virgile, eux, inspectaient chaque rangée, évaluant le degré d'urgence du ramassage des raisins. On récolterait, si besoin était, jusqu'à la tombée de la nuit. « Peut-être même à la bougie ! » avait déclaré sans plaisanter William Guernesey, toujours aussi nerveux. Benjamin avait exigé que la collecte des baies se fit non plus avec des benatons, les paniers à vendange bourguignons, mais avec des cagettes. Ainsi les grappes indemnes seraient mieux traitées.

– Mesdames, ce n'est pas à vous que je vais apprendre que nous faisons ici de la haute couture ! répétait-il à l'envi aux coupeuses, habituées jusqu'alors à manier des paniers en osier.

Il appartenait aux filles et aux hommes en charge du tri d'écarter les verjus, les grappillons, les débris de feuilles. Une première table de tri avait été improvisée à l'entrée du cuvier avant que les baies, détachées de leurs rafles, ne roulent sur le tapis comme autant de billes gorgées de sucre.

Le soleil inondait à présent toute la Côte, mais les vendanges avaient perdu de leur allégresse naturelle. Les éclats de voix

s'étaient tus, les conversations entre coupeurs se faisaient rares. Personne n'avait franchement le cœur à rire, ni même à l'ouvrage. La pression qu'imposait Cooker provoquait çà et là quelques grincements de dents. Heureusement, Lanssien avait su s'attirer les faveurs des plus jeunes parmi les coupeurs, des étudiantes mais aussi quelques saisonniers besogneux, dépités devant un tel gâchis. Les seuls mots qui s'échangeaient dans les rangs étaient pour cette « pauvre Clotilde » dont la mort demeurait un mystère.

L'autopsie était formelle : la victime avait été violée, mais les analyses ne pouvaient encore préciser les circonstances exactes. Le cadavre de la malheureuse avait été découvert entièrement dénudé, et ses vêtements restaient introuvables. Sur ce dernier point, aucun mobile ne paraissait recevable aux yeux des gendarmes qui multipliaient les investigations de Beaune à Dijon. Tous les vendangeurs de la Romanée avaient été entendus, à Vosne, bien sûr, mais aussi dans les parages. Les témoignages étaient convergents et unanimes : « C'était une chic fille, pleine de vie, sans souci apparent, aimant le vin et plaisantant facilement. Pas la grosse tête, la petite ! Plutôt du style rigolote, sans tabou, mais avec néanmoins son franc-parler, et ne rechignant jamais à la tâche. » Non, il n'y avait pas eu d'altercations avec les autres coupeurs. Pas l'ombre d'un nuage. Au contraire, « elle aimait bien se faire charrier, la belle Clotilde ». C'est vrai qu'elle était mignonne avec ses yeux clairs, ses taches de rousseur sur le haut des pommettes et son nez retroussé. Pas d'incident non plus avec ses employeurs qui n'avaient qu'à se louer de ses bras, de sa joie de vivre, de son sourire, de sa ponctualité aussi. Non, tout ça ne pouvait être que l'œuvre d'un maniaque, d'un déséquilibré.

Mais, tout de même, personne n'avait pu la traîner de force au monastère, dans cet endroit isolé, connu seulement des randonneurs, des chasseurs et des passionnés de vieilles pierres. C'était donc une histoire d'amour qui aurait mal tourné. « Dans le pays, Vergy, c'est le rendez-vous secret des jeunes amoureux. Ces ruines, cette nature sauvage ont un côté romantique, vous comprenez ? » D'ailleurs, sur certains linteaux ou grosses dalles, il y avait des cœurs gravés, des initiales enchevêtrées, des promesses d'amour à la vie, à la mort. « Là-haut, on peut vous égorger, il n'y a personne pour vous entendre, encore moins pour vous venir en aide... »

Clotilde Leblanc n'avait pas de petit ami attitré. On lui connaissait bien quelques flirts, mais cela remontait à deux ou trois ans. De l'histoire ancienne. « Clo, elle aimait faire la fête en bande, mais celui qui voulait la mettre dans son lit devait s'y prendre à deux

fois. En vérité, elle n'avait qu'une vraie passion : le vin ! » Ses études d'œnologie l'absorbaient, elle qui avait longtemps rêvé de devenir archéologue. Depuis quelques semaines, elle s'était liée d'amitié avec l'œnologue des Guernesey. « Une femme sans âge, avec un nez d'enfer et des allures de garçon manqué, toujours en jeans élimés, en Barbour, et les cheveux courts. On dit même que... mais ça c'est des racontars...

– On dit quoi ? insista Benjamin Cooker en accoucheur de ragots qu'il était.

– C'est pas à moi qu'il faut demander ces choses-là... » minauda la receveuse de la Poste.

Derrière ses longs cils roux, elle avait jeté un œil indiscret à l'adresse du pli que l'œnologue adressait à son bureau des allées de Tourny.

– Qu'elle préfère le jupon au pantalon ? suggéra sans détour l'œnologue.

– Je n'ai jamais tenu la chandelle, gloussa la préposée. Non, il se dit par ici qu'entre mademoiselle Perraudin et le père Guernesey...

– Ils pratiquent l'assemblage ? coupa net Benjamin, goguenard. Quoi de plus normal, quand le vin est au centre des ébats ?

L'ironie de Benjamin échappa à la postière qui, posant l'enveloppe sur le plateau de sa balance, demanda :

– En urgent ou en ordinaire ?

– Pardon ?

– Votre pli, monsieur, je l'expédie en urgent ou en...

– En urgent, bien sûr !... À propos, la jeune Leblanc, vous la connaissiez ?

– Vous êtes de la police, ou quoi ?

– Pas exactement, répondit Benjamin, laissant l'employée de la Poste sur sa faim.

– Non, je ne la connaissais pas... Enfin, si. De vue, comme ça... Une fois, elle est venue toucher un mandat.

– Une grosse somme ?

– Je ne peux pas vous dire. Nous sommes tenus, monsieur, à la plus grande discrétion.

– Bien sûr, je comprends..., dit Cooker en lui tendant un billet de

vingt euros pour régler son affranchissement. Étonnant, tout de même, qu'elle n'ait pas perçu son mandat à Meursault. Elle n'était pas nuitonne, que je sache ?

– Elle devait avoir ses raisons..., souligna la fonctionnaire avec un sourire plein de sous-entendus.

– Certainement..., approuva Benjamin en glissant son portefeuille dans le revers de son imperméable.

Quand Cooker se retrouva sur le seuil du bureau de poste de Nuits-Saint-Georges, il fut surpris de voir Virgile l'attendre dans le break Mercedes que la famille Guernesey avait mis à leur disposition. Moteur allumé, son assistant était au volant et lui fit signe de presser le pas.

– Grouillez-vous, patron ! Les flics sont au domaine. Ils veulent vous entendre.

– Moi ?

– Oui, vous !

– À quel titre ?

– Aucune idée. Dépêchez-vous ! Ils ne sont pas du style conciliant...

Laussien regarda dans le rétroviseur. À bord d'une voiture banalisée, deux individus immobiles, le teint cireux et le cheveu ras, les épiaient.

– Patron, je peux même vous dire que nous sommes suivis. Non, ne vous retournez pas ! Aux fesses, là derrière, ce sont les poulets !

– Eh bien, obtempérons, mon garçon !

Quand le break s'immobilisa dans la cour du siège social de la très respectable maison Guernesey, trois voitures de police encombraient déjà les lieux. Le soleil d'octobre dégoulinait sur les tuiles vernissées du corps de logis jusqu'à aveugler le visiteur. L'œnologue bordelais usa de sa main gauche en guise de visière.

Un homme de haute taille, veste de cuir, chemise froissée et santiags aux pieds, vint à la rencontre de Benjamin. En préambule à toute civilité, il présenta sa carte tricolore et tendit une poignée assez molle à Cooker, se contentant de saluer Virgile d'un hochement de tête.

– Inspecteur Cluzel, de la PJ. Puis-je vous voir en tête-à-tête ? Vous êtes bien monsieur Cooker, résidant à Bordeaux, 46, allées de Tourny ?

Sur le perron, les Guernesey père et fils s'observaient en chiens de faïence. Philippine Perraudin avait jeté un œil furtif, puis s'était aussitôt effacée derrière un des vantaux du chai où s'activaient les trieuses. Le chien des Guernesey, un lévrier au museau effilé, léchait les talons des policiers qui avaient investi les bureaux, mais aussi l'habitation du producteur-négociant. Avec tact et discrétion, Francis Guernesey avait mis son fumoir à la disposition de l'inspecteur Cluzel : une pièce assez vaste et haute de plafond qui naguère avait abrité un billard, si l'on en jugeait par les marques circulaires qui entaillaient la moquette fanée. Les murs épais et sombres étaient couverts d'encyclopédies et de vieux atlas tous richement reliés. Benjamin, qui avait en ce lieu grillé plusieurs havanes avec son client et ami Francis, ne put s'empêcher de caresser du doigt l'intégrale de Jules Verne dans son édition originale signée Hetzel : péché vénial de bibliophile.

Autant ce cadre satisfaisait pleinement Cooker, autant l'homme de la PJ, avec ses attitudes de cow-boy désabusé, paraissait mal à l'aise.

– Monsieur Cooker, vous n'êtes pas sans savoir les raisons de mon intrusion ici même ?... Évidemment, j'aurais préféré vous entendre dans mon bureau...

– Pour être direct avec vous, inspecteur, en quoi puis-je vous être utile ?

– Utile ?... Ça ne me semble pas être le terme adéquat, rectifia le policier en sortant une Lucky Strike du revers de sa veste noire.

L'œnologue n'était sûr que d'une chose : la veste de Cluzel n'était certainement pas en cuir. Tout juste un skaï mal figolé qui prétendait imiter une croûte de vachette texane. Son estime pour ce limier habillé comme un as de pique diminuait d'autant. Toutefois, il dégaina le premier et sortit son briquet torche pour rougir la cigarette du policier. Celui-ci se dispensa de remerciements. Mal éduqué, de surcroît.

– Vous permettez ? demanda Benjamin en sortant à son tour un superbe Montecristo de son tube en acier poli.

– Je ne suis pas sûr que vous l'apprécierez à sa juste valeur, riposta Cluzel en s'enfonçant dans l'un des quatre fauteuils clubs décatés qui meublaient ce boudoir conçu exclusivement pour les hommes.

– Il faudrait que vous soyez porteur de bien mauvaises nouvelles pour me gêner ce plaisir, soupira d'aise Benjamin.

- Je crains, hélas, d’être ce triste messager.
- Vous savez, inspecteur, le sort qui était réservé dans l’Antiquité au porteur de fâcheux messages ?
- N’invertissons pas les rôles, monsieur Cooker ; dans l’état actuel des choses, c’est moi qui veux votre tête !
- Rien que ça ! dit le *winemaker* en faisant mine de s’étouffer, comme si un vrai fumeur de cigare pouvait se rendre coupable d’avaler la fumée. Grand Dieu, quel crime ai-je commis ? Soyez plus clair, je vous en conjure.
- Je vais tâcher de l’être, croyez-moi ! Monsieur Cooker, c’est bien vous qui, il y a trois jours, en gare de Dijon, avez loué au bureau Europcar une Alfa Romeo de type Giulietta, couleur gris métallisé ?
- Parfaitement !
- Que vous avez restituée hier matin à 9 heures 35 ?
- Je ne peux garantir l’heure avec précision, mais a priori c’était dans ces eaux-là.
- Quel usage avez-vous fait de ce véhicule ?
- En vérité, je n’ai guère roulé. Des allers et retours entre Dijon et Nuits-Saint-Georges avec des sauts à Vosne. Rien de plus.
- Le moins que l’on puisse dire, c’est que vous n’avez pas ménagé la voiture en question. Manifestement, vous avez emprunté des chemins de terre, si j’en juge par l’état dans lequel vous avez restitué le véhicule ?
- J’en conviens. Je m’en suis du reste excusé auprès de l’hôtesse d’Europcar, mais l’orage d’avant-hier est pour beaucoup dans la boue qui couvrait la caisse de l’Alfa.
- D’après nos propres constats, vous avez dû, cher monsieur, faire du gymkhana avec votre Giulietta. Et parmi les branches et autres herbes agglutinées dans le châssis du véhicule, il en est beaucoup que l’on trouve rarement dans les vignes. Qu’avez-vous à répondre à cela ?
- Si j’ai bien compris, inspecteur, je suis en train de subir un interrogatoire de police pour avoir utilisé en toute liberté un véhicule de location et l’avoir rendu tout crotté. Que je sache, l’agence Europcar n’a émis aucune réserve et m’a rendu intégralement ma caution. Pouvez-vous me dire de quoi vous m’accusez exactement ?
- Êtes-vous sûr de n’avoir rien oublié dans votre voiture,

monsieur Cooker ?

L'œnologue frôla les sourcils, croisa les jambes, fit mine de réfléchir tout en tirant deux épaisses bouffées de son havane.

– À ma connaissance, non !

– Réfléchissez, monsieur Cooker, insista le policier en laissant négligemment la cendre de sa cigarette rouler entre ses cuisses.

Les santiags de Cluzel se révélèrent être des bottes de mauvaise facture. Les talons étaient passablement usés et les piqûres décousues sur le cuir mal corroyé étaient du plus mauvais effet. Devant le regard insistant de Cooker, le shérif de la police judiciaire dijonnaise parut, une fraction de seconde, désarçonné.

– Franchement, mis à part ma mauvaise conscience, je ne vois pas ce que j'aurais pu oublier dans cette foutue voiture, à moins que...

– À moins que... quoi ? répéta Cluzel, nerveux.

– À moins que mon collaborateur Virgile ait laissé un de ses effets ?

– Il s'agit du gamin qui était à vos basques tout à l'heure ? insinua l'enquêteur.

– Je ne suis pas sûr qu'il apprécierait que vous le traitiez de gamin. Sachez que, dans mon esprit, il est tout sauf un auxiliaire.

Le policier se leva, écrasa sa Lucky dans un cendrier aux lèvres épaisses sur lequel était sérigraphié en lettres noires *Maison Guernesey, fondée en 1829*, puis il disparut dans le couloir avant de réapparaître trois minutes plus tard avec Virgile à son côté.

– Monsieur Lanssien, vous déclarez avoir conduit le véhicule Alfa Romeo, immatriculé 3217 FX 21, pour lequel monsieur Cooker a signé un contrat de location le lundi...

– C'est exact, répondit Virgile.

– Pourtant, votre nom ne figure pas sur le contrat, pas plus que votre numéro de permis de conduire, rétorqua le policier du haut de son mètre quatre-vingt-treize.

– En réalité, c'est un oubli de ma part, précisa Cooker.

– Vous permettez, monsieur : c'est à votre assistant que je parle !

– Monsieur Cooker a raison. D'habitude, nous mettons nos deux noms sur les contrats de location. Peut-être que mon patron a jugé que je n'avais pas vocation, pour cette mission, à conduire le véhicule. Et si vous voulez tout savoir, je ne l'ai prise qu'une seule

fois pour aller dans les vignes : de Nuits-Saint-Georges à la combe des Moinillons, et je n'ai pas emprunté la départementale ! Que des chemins de traverse défoncés par l'orage, ajouta Virgile avec sa pointe d'accent du Sud-Ouest.

– En résumé, vous prétendez n'avoir utilisé l'Alfa qu'à une seule reprise pour vous rendre dans le vignoble des Guernesey ?

– Exactement.

– Vous êtes-vous assuré, monsieur Lanssien, que vous n'aviez rien oublié dans ce véhicule ?

– Attendez que je réfléchisse... Non, rien !

– Je vous remercie, jeune homme, pour cette précision.

Virgile regarda son patron avec perplexité. Cooker esquissa alors un léger sourire comme si tout cela était dépourvu d'importance. Une bagatelle ? Plutôt une méprise. Il offrait le regard d'un père qui entend rassurer son enfant au lendemain d'une nuit peuplée de cauchemars.

Le jeune assistant restait là, planté dans le fumoir traversé par les rais d'un soleil vermeil que les volutes du Montecristo mettaient joliment en évidence. Au loin on entendait la ronde sourde des tracteurs acheminant la vendange vers les cuiviers béants. Bien qu'il ne fût pas loin de midi, personne n'aurait songé à baisser de régime.

– Bien. Vous pouvez disposer ! signifia Cluzel.

La mine renfrognée, Virgile se retourna une dernière fois en direction de Cooker avant de disparaître en claquant la porte comme un garçon pressé que l'on a dérangé pour des brouilles.

– Voilà qui a le mérite d'être clair : si ce n'est votre proche collaborateur, c'est donc vous qui avez oublié quelque chose dans votre véhicule, précisément sous le siège du passager avant. Vous voyez où je veux dire ?

– Pas le moins du monde, persista Benjamin.

– Un sac en plastique, par exemple ?

– Une poche ?

– Oui, je sais, dans le Sud, on ne dit pas un sac en plastique, mais une *poche*, n'est-ce pas ?

– Chaque région a ses spécificités, ses tics de langage, et c'est heureux ! Mais je ne vois pas où vous voulez en venir, inspecteur, ajouta Cooker en détachant son cigare de ses lèvres pour mieux en

détailler la bague, d'une extrême sobriété : un sceau sur fond chocolat avec la mention *Montecristo Habana* et, en son cœur, une fleur de lis.

– Monsieur Cooker, votre autorité dans l'expertise des vins ne vous autorise pas à prendre les policiers pour des rachitiques du bulbe !

– Je ne me permettrais pas...

– Alors donnez-moi, et vite, une explication rationnelle au fait que l'on ait trouvé dans le véhicule que vous avez loué un sachet en plastique de la marque Intermarché avec, à l'intérieur, des sous-vêtements féminins qui se sont révélés être ceux de mademoiselle Clotilde Leblanc, découverte étranglée lundi matin au monastère de Saint-Vivant !

Le policier articulait chacun de ses mots comme s'il se fût agi d'annoncer une sentence imminente.

– Euh..., fit Cooker, éberlué.

– Faut-il vous rappeler que la gamine a été retrouvée entièrement nue sans que l'on ait pu jusqu'alors mettre la main sur le moindre de ses vêtements ?

Benjamin avait pâli, mais sans rien perdre de sa superbe. Cependant, il tirait sur son cigare à un rythme nettement plus soutenu.

– Des taches de sang sur le slip de la jeune fille nous ont permis de faire une analyse ADN qui a conforté nos soupçons. Les vêtements retrouvés dans votre véhicule – pardon, dans la voiture que vous avez louée – sont bien ceux de mademoiselle Leblanc. Quels commentaires appelle de votre part cette découverte, monsieur Cooker ?

– Aucun, inspecteur. Aucun, répéta Benjamin, interloqué.

– Vous avez raison, les faits parlent d'eux-mêmes. Curieux, en effet, les traces de pneus que nous avons relevées aux abords du sanctuaire...

– Du monastère, corrigea Cooker.

– Gardez-vous de jouer les puristes quand il s'agit de passer aux aveux. Car, voyez-vous, chaque indice plaide contre vous, monsieur Cooker ! Les traces de pneus repérées en bas du chemin qui conduit à l'abbaye...

– Au monastère, rectifia derechef Cooker en tirant une double

bouffée sur son Montecristo.

– Cessez de vous foutre de ma gueule, sinon je vous colle sur-le-champ une garde à vue ! Tout concorde. Même les herbes sauvages coincées sous le châssis de l'Alfa Romeo appartiennent à la flore du mont de Vergy. Reconnaissez que tout cela est...

– ... confondant ! souligna Benjamin avec un flegme soudain retrouvé qui irrita passablement le policier.

– J'attends vos explications, mais sachez que j'ai demandé au procureur de la République un mandat d'arrêt vous concernant, et que j'attends sa réponse d'une minute à l'autre.

– Excusez-moi, inspecteur : pourriez-vous m'indiquer le mobile qui m'aurait conduit à commettre cet acte odieux ?

– Le mobile ? Le mobile ? Tout crime, croyez-moi, ne répond pas forcément à un mobile. Une pulsion suffit. Surtout quand il s'agit d'une jeune et belle fille...

C'est alors que le téléphone cellulaire du policier résonna dans la poche de sa veste en skaï. L'homme regarda le numéro affiché et adopta aussitôt un ton condescendant :

– Bonjour, monsieur le Procureur, j'attendais justement votre appel...

L'œnologue s'était extrait de son fauteuil club pour se diriger vers une console où s'entassaient quelques bouteilles d'alcools qui avaient perdu leur virginité depuis des lustres. Familier des lieux, il se servit un bourbon sans même se soucier de son interlocuteur, réfugié dans un coin du fumoir et dont la tête dodelinait en se tassant entre ses épaules osseuses.

– Bien, monsieur le Procureur.

Quand Cluzel fut de nouveau nez à nez avec Cooker, il n'était déjà plus le même homme.

– Un whisky, inspecteur ?

Le policier paraissait préoccupé. L'expert en vins renouvela sa politesse.

– Vous préférez un verre de Romanée, peut-être ? Vous me semblez... ailleurs, inspecteur ?

Devant le mutisme de Cluzel, Benjamin insista :

– « Ailleurs » me semble être le mot juste. Vous savez comment se dit « ailleurs », en latin ? Il est vrai qu'il n'y a plus que ceux qui

fréquentent les monastères pour le savoir. Monsieur Cluzel, « ailleurs » se dit en latin *alibi*. Et le mien tient en cinq lettres : Gilly.

Le policier chercha nerveusement son paquet de cigarettes sans vraiment affronter le regard de son suspect.

– Soyez plus clair, je vous en prie.

– Il est midi. Puis-je, sans vous corrompre, vous inviter à déjeuner au château de Gilly ? C'est là que j'ai dîné et dormi dans la nuit de dimanche à lundi. Je crois que c'est cette nuit-là que la petite Clotilde a été sauvagement étranglée... vers dix-neuf heures, si j'en juge par ce que j'ai lu dans les journaux.

– C'est ce qu'a révélé l'autopsie, confirma laconiquement l'homme de la PJ.

– N'est-ce pas là un alibi irréfutable ? Par ailleurs, inspecteur, l'orage qui a ravagé la moitié des vignes de la Côte, et qui du reste n'a pas épargné Vergy, s'est produit lundi matin. Or, les traces que vos limiers n'ont pas manqué de relever en contrebas du monastère sont nécessairement postérieures à l'orage.

– J'en conviens, mais tout cela n'explique pas les vêtements trouvés dans votre voiture.

– Je vous dois, c'est vrai, une explication, mais je crains, hélas, qu'elle ne vous satisfasse pas pleinement.

– Je vous écoute...

– Je crois avoir compris que je suis, à l'heure où je vous parle, un homme libre, n'est-ce pas ?

L'inspecteur eut une moue d'approbation.

– En ce cas, suivez-moi au château de Gilly : le macaron chocolat-caramel aux épices y est une merveille ! La faim est bonne conseillère, croyez-moi !

Cooker acheva d'un trait son bourbon et entraîna l'inspecteur vers la sortie du fumoir en posant sa main de manière presque familière sur son épaule.

– Du vrai cuir parfaitement tanné. Décidément, on ne se refuse rien ! observa malicieusement l'œnologue en invitant Cluzel à prendre place à bord du break Mercedes.

À peine sorti du chai, Virgile se frotta les yeux en voyant son patron, la mine railleuse, quitter en trombe la cour gravillonnée de la maison Guernesey.

Au même instant, Philippine s'approchait timidement de Virgile, étrangement confuse lorsqu'elle justifia d'un ton sec son départ en catimini.

– Je me sauve... Je ne serai pas de retour avant seize heures. Je vais à Meursault. Les obsèques de Clotilde ont lieu à 14 heures 30. Il risque d'y avoir beaucoup de monde, vous savez...

– J'imagine, bredouilla Virgile devant le désarroi de cette femme entre deux âges qui ne pouvait contenir ses larmes.

Près des cuveries, sur le tapis roulant, les baies éraflées continuaient de glisser comme des billes bleu nuit, charnues et poisseuses, prêtes à s'échoir dans l'immense fouloir.

Soudain, le tapis s'immobilisa. C'était l'heure de la pause déjeuner. Femmes et hommes renouèrent avec les coupeurs qui avaient déserté un quart d'heure plus tôt les vignes pour rejoindre la vaste salle voûtée où avaient été dressées des tables longues comme un jour sans pain. Déjà une appétissante odeur de daube déliait les langues.

L'estomac noué, incapable d'ingurgiter la moindre cochonnaille ou toute autre nourriture roborative, Virgile renonça au repas de vendanges qu'un traiteur réputé de Beaune avait mijoté pour le compte de la maison Guernesey. Il préféra prendre la clef des vignes et marcha longtemps par ces chemins de terre qui couturent les vignobles, tout ravinés par la pluie, dévorés par l'herbe, défoncés par les tracteurs.

Sur des parcelles isolées, quelques vendangeurs s'activaient encore, refusant la trêve de midi. La grêle n'avait pas seulement affecté les vignobles des Guernesey. Les Faiveley, les Boisset et nombre d'autres exploitations viticoles avaient subi le même désastre. Seules la Romanée-Conti et La Tâche semblaient avoir été miraculeusement épargnées.

Tout en ruminant la scène improbable du fumoir, Lanssien marchait à grandes enjambées et atteignit Vosne assez rapidement. Blotti contre le vieux clocher, le village n'était que toits pointus, rapiécés de rose aux couleurs d'écorce, et parfois d'ardoise sombre pour les habitations les plus cossues. Les portes des chais étaient pour la plupart grandes ouvertes, libérant des vapeurs vineuses qui en disaient long sur la précipitation des vendanges.

Au cœur des caves, les fermentations avaient déjà commencé. Dans les sapines coulait un jus violacé, bouillonnant, souvent capiteux. Malgré l'épaisseur des bourbes, on pouvait déjà en jauger la couleur. Nul besoin de taste-vin pour le porter à la bouche afin d'apprécier sa mâche et sa souplesse, d'appréhender ce soupçon de verdeur, signe d'une acidité trop prégnante. Dans une semi-pénombre, cette dégustation en primeur réunissait la famille : l'ancêtre qui se taisait ou trouvait toujours à redire, le fils qui ne s'embarrassait d'aucune certitude et demandait à voir et à reboire dans quelques semaines, le petit-fils enfin – à peine dix ans, bonne bouille et genoux auréolés d'égratignures – qui, un jour peut-être, prendrait la succession et dont la première gorgée de vin, dessinant des moustaches violines sous ses narines, appelait déjà un premier jugement péremptoire :

– Ça pique, papa !

En musardant dans les ruelles de Vosne, Virgile ne pouvait s'empêcher de songer aux vendanges à Montravel, chez son grand-père paternel. Là-bas comme ici, le travail dans la cave ressemblait à ce théâtre singulier fait d'odeurs, de rites, de gestes répétés, de promesses toutes contenues dans ce jus blanc ou rouge qui portait en son suc, Dieu seul savait pourquoi, le millésime de la décennie.

C'était bien avant que son père ne décidât de ne plus vinifier son propre vin et d'envoyer toute sa récolte à la cave coopérative du canton, « histoire de ne pas s'emmerder et de toucher son pognon chaque trimestre ! ».

Nostalgique, le jeune Lanssien se souvenait des dégustations à la pipette, au cul de la bonde, autour de l'ampoule festonnée de toiles d'araignée. Lui, il ne disait pas « ça pique », mais « ça *raspe* ! ». Autre civilisation, autre jargon.

Parmi les souvenirs qui s'imposaient à lui, il y avait la voix d'Albanie, ordonnant que l'on ne dormît pas dans la chambre du fond, celle située au-dessus de la cave où fermentaient les blancs : elle craignait l'asphyxie à cause du gaz carbonique qu'exhale insidieusement la vendange et qui tue par trahison. Virgile se souvint que, l'année du bac, deux de ses camarades, les jumeaux Chambert, Gaël et Sébastien, étaient morts asphyxiés en foulant le raisin dans un foudre comme il n'en existe plus. Leur mère ne s'en était jamais remise et s'était noyée l'année suivante dans la Dordogne, le jour de la Saint-Vincent. Gaël avait été le plus proche de Virgile ; ils évoluaient ensemble au club de rugby de Bergerac : une botte d'enfer qui ne ratait jamais la transformation d'un essai.

Albanie, qui trouvait toujours des arrangements avec Dieu, ne savait pas que le gaz carbonique est sensiblement plus lourd que l'air, stagnant ainsi au ras du sol. Grand-père le lui disait bien, mais elle n'en faisait qu'à sa tête, comme toujours. Sans cesse il lui rabâchait en pointant son index sur le chien de la maison : « Regarde, Bobino, lui, il le sent bien. Pendant les fermentations, il suffit qu'il pointe son museau dans la cave pour cavalier aussitôt à l'air libre ! Les bêtes sont moins têtues que toi ! Bien sûr, les lois de la physique ne sont pas inscrites dans ton missel. Mais, crois-moi, le petit Virgile, il peut dormir dans la chambre du fond, il ne risque rien ! Tu entends, Albanie ? »

Grand-mère haussait les épaules et installait un lit de camp dans la pièce exigüe, voisine de sa chambre, où elle faisait parfois ses travaux de couture.

Au hasard des rues, l'assistant de Cooker croisa quelques

individus en tenue de combat, treillis ou veste de chasseur. Ils avaient l'air pressés d'en découdre avec les obligations de la cave, à moins qu'ils ne fussent tiraillés par la faim... Puis Virgile emprunta la rue de la Goillotte, menant à cette demeure princière lovée au fond d'un parc à l'abandon. La bâtisse lui avait été indiquée par Cooker qui la considérait comme la plus belle maison de tout Vosne. Construite en 1763 sur ordre du prince de Conti en lieu et place de deux parcelles de vignes, elle avait longtemps été un relais de chasse avant d'abriter caves, pressoirs et matériel de vinification de la Romanée.

C'était aussi dans cette élégante demeure que résidait le régisseur du domaine, ainsi que son vigneron attitré. Virgile tenta de pénétrer dans le parc, mais un portail magistral en barrait l'entrée. Négligée, l'auguste enceinte était devenue le royaume des herbes folles, qui avaient prospéré sans vergogne parmi quelques stèles oubliées et des vasques pleines d'eau croupie.

Même les deux sphinx qui naguère gardaient discrètement l'entrée de la Goillotte avaient disparu. Échappés ? Volés ? Saccagés ? La folie du prince de Conti avait perdu sa munificence d'antan.

Virgile Lanssien connaissait tout du passé de la Romanée-Conti. Cooker, sur ce point d'histoire, était intarissable. Ainsi savait-il que, au début du XVI^e siècle, la Romanée avait d'abord été la propriété des fameux moines de Saint-Vivant. Ladite parcelle se nommait alors le Cloux des Cinq-Journaux. Elle avait été vendue en 1584 à un certain Claude Cousin, sous le nom du Cros de Cloux. L'héritier de ce dernier, Germain Danton, s'en déposséda en 1621 au profit d'un dénommé Jacques Vénot. Par la suite, sa fille épousa un Croonembourg, laquelle famille conserva le domaine baptisé la Romanée pendant quatre générations avant de le vendre à Louis-François de Bourbon, prince de Conti, en 1760. Jusqu'au contrat de vente, l'identité du futur acquéreur fut, dit-on, tenue secrète car la propriété était également convoitée par la très intrigante marquise de Pompadour. À compter de ce jour, le prince eut le privilège exclusif de servir le plus grand vin de Bourgogne à la cour de France, lors des fins soupers au palais du Temple, ainsi qu'au château de Bourbon-Conti, à L'Isle-Adam. Dès lors, le vin du Cloux des Cinq-Journaux ne porta plus que le nom de la Romanée-Conti, même si, curieusement, il fallut attendre le lendemain de la Révolution pour que cette dénomination fût reconnue. C'est du reste sous ce nom que les révolutionnaires, ayant dépossédé le prince de sa très réputée propriété, la vendirent aux enchères. L'acquéreur, la famille Ouvard, garda ce bien précieux pendant un demi-siècle, avant de le vendre aux Duvault-Blochets, illustre famille dont les

actuels Villaine sont les héritiers directs. En 1911, Edmond Guidon de Villaine devint régisseur de la Romanée, puis, en 1942, vendit la moitié du domaine à son ami Henri Leroy. Entre-temps, les Duvault-Blochet n'avaient eu de cesse d'agrandir la propriété viticole en y incluant fort opportunément une partie d'Echézeaux, des Grands Echézeaux, de Richebourg et de La Tâche (qui s'appelait alors les Gaudichots).

Ployant sous le flot d'anecdotes cent fois racontées par son patron et maître à penser, Virgile n'ignorait rien de cette saga familiale, même si cette spéculation un peu folle autour du vin le plus prisé au monde – sans oublier Yquem et Pétrus – lui paraissait dérisoire.

Près de l'église, il emprunta la petite rue dite « Derrière-le-Four » dont les grilles hérissées de framées interdisaient l'accès au domaine mythique. Puis, chemin faisant, il se laissa porter naturellement vers la croix de pierre émergeant au-dessus de cette mer de pinot noir, sorte de Golgotha sommaire où venaient se recueillir, venus du monde entier, les disciples de la Romanée-Conti.

En vérité, cette croix banale du XVIII^e siècle était semblable à bien d'autres. Elle n'était pas plus ouvragée que celles qui ponctuent agréablement, au même titre que les *cabottes* (les cabanes de vigneron en pierres sèches), les plus beaux vignobles bourguignons. Fièremment plantée sur sa petite stèle, elle semblait signaler un lieu saint où se conjuguait adoration, perfection et certainement aussi un peu de mystification : un hectare, quare-vingts ares et cinquante centiares voués à l'excellence engendrant quelque six mille bouteilles par an, et prouvant, si besoin était, que le meilleur des vins demeure un plaisir d'esthète, pour peu que la fortune ait eu la bonté de lui sourire préalablement.

Toute la parcelle avait été vendangée. Pas une baie n'avait été oubliée. Les nuages de grêle avaient ignoré ce pan béni de la Côte, contrairement à ce qui était advenu en 1979 ou en 1983, où plus de la moitié de la récolte avait été réduite à néant par des tombereaux de glace qui, l'espace d'un éclair, s'étaient abattus sur La Tâche et l'hectare de la Romanée-Conti.

Au pied de chaque cep ne subsistaient que des feuilles piétinées et cette terre rouge, graveleuse, foulée par une armée de vendangeurs triés sur le volet. Virgile Lantien eut une pensée pour Clotilde Leblanc. À Meursault, certainement, un long cortège s'agglutinait sur le parvis de l'église. Tout le monde ne trouverait pas place dans les travées de l'édifice. À n'en pas douter, Cooker ne devait pas être loin, épiant les parents, les amis, les voisins venus rendre un dernier hommage à cette fille « jolie comme un cœur ».

Quand Virgile regagna la maison Guernesey à Nuits-Saint-Georges, il croisa le père et son fils, rasés de frais, vêtus de noir. Certainement arboraient-ils les mêmes costumes sombres que ce jour pluvieux de décembre 2001 où ils avaient accompagné au tombeau Marie-Éliette Guernesey, née Fronsard, qu'une pneumonie foudroyante avait enlevée subitement à l'affection des siens. La mère de William venait d'entrer dans sa cinquante-cinquième année, comme on dit dans le Midi.

– Nous espérons être là vers seize heures. Nous comptons sur vous, monsieur Lanssien, pour veiller au grain... Au fait, savez-vous où se trouve Benjamin ?

– Je n'en ai aucune idée ; son portable est sur boîte vocale. Mais je ne serais pas surpris si vous le croisie à Meursault ! répondit Virgile sur un ton sibyllin.

Il n'était pas sûr que le temps ne virerait pas de nouveau à l'orage. Au sud, vers Beaune, les cumulo-nimbus faisaient grise mine. La girouette qui couronnait le toit vernissé des Guernesey commençait à s'affoler avec des grincements inquiétants.

– Ce ne sera pas pour nous ! déclara William en jaugeant l'horizon incertain.

– Je te trouve bien présomptueux ! répondit le père en s'engouffrant dans sa flambante Jaguar X300.

De nombreuses couronnes de fleurs blanches recouvraient le cercueil de chêne clair. C'est à peine si l'on distinguait le christ de bronze cloué à même le couvercle de la bière. Six candélabres entouraient la dépouille posée sur deux tréteaux en guise de catafalque.

L'église de Meursault avait plongé dans l'obscurité dès que les vitraux s'étaient éteints, soudain privés de cette lumière orangée que dispensait avec parcimonie le soleil d'automne. Puis les résilles de plomb s'étaient mises à trembler sous les assauts du vent. Le clocher gémissait à son tour et déjà la pluie et la grêle martelaient les verres colorés. Le prêtre, un jeune curé fraîchement sorti du séminaire, interrompit son prêche et ordonna qu'on fermât la porte de la nef, provoquant un chahut d'indignation jusque sur le parvis tant il y avait de monde sur les marches.

Quand la grêle se mit à tambouriner violemment sur le vitrail central représentant le visage ascétique du Rédempteur, certains se signèrent en implorant la statue de saint Vincent. Cette fois, c'en était fini des vendanges.

Soudain, un terrible vacarme ébranla le clocher et fit trembler la nef. La foudre avait claqué sous l'aiguille du campanile et le paratonnerre avait évité le pire. On entendit des cris parmi la foule qui s'abritait sous les parapluies. Pétrifié, le jeune abbé interrompit l'office en bredouillant. Les pompiers de Meursault ne tardèrent pas à faire irruption dans l'église pour s'assurer qu'il n'y avait pas eu de blessés. Grâce à Dieu, la terreur n'avait arraché rien d'autre que clameurs, cris, plaintes et prières chevrotantes.

L'inspecteur Cluzel, qui avait discrètement trouvé refuge sous l'ancienne chaire pour mieux scruter l'assistance éplorée, avait tressailli comme tous les membres de la communauté réunie. Cooker, qui s'était faufilé jusque dans un des transepts voué à la Vierge, avait cru pour sa part à un bombardement ; son voisin de gauche, à une explosion ; la bigote de droite, agenouillée sur son prie-Dieu, y avait pressenti le souffle de l'enfer.

Arrivés en retard, les Guernesey n'avaient pu prendre place dans le chœur et s'étaient pressés à proximité de l'escalier donnant accès au clocher, contre le bénitier en marbre de Carrare. Eux aussi en avaient été quittes pour une sacrée frousse. Quant à Philippine, elle n'était guère éloignée de la famille, dans les premiers rangs, vêtue d'un trois-quarts gris souris qui ne dissimulait pas tout à fait ses jeans élimés. À ses côtés, un couple de personnes âgées sanglotait. Vraisemblablement les grands-parents de Clotilde. Les mains vissées dans le dos, la tête rejetée en arrière, Philippine ne semblait guère prêter attention au paradis que promettait à la défunte le jeune curé.

– Que Clotilde prenne place à Tes côtés, Seigneur...

Au fond de la travée centrale, on remarquait une bande de jeunes, filles et garçons mêlés, qui paraissaient bien se connaître. Des amis d'enfance, peut-être ? À moins que ce ne fussent des étudiants de seconde année de l'école d'œnologie de Beaune ? Cluzel inspecta leurs chaussures. Certains étaient en baskets, mais aucun n'arborait de chaussures à bandes fluorescentes. L'assemblée était éclectique. Il y avait là des gens de Meursault, naturellement, mais aussi de Puligny-Montrachet, d'Auxey, de Volnay, de Pommard, de Saint-Romain, de Curtil, de Beaune, de Vougeot, de Vosne, de Nuits, de Dijon et de bien plus loin encore. Certains des coupeurs de la Romanée étaient également présents, les yeux rougis, l'air un peu

abasourdi de se retrouver dans une église en plein cœur des vendanges. Le régisseur avait indiqué que chacun pouvait agir en son âme et conscience, que de toute façon les deux heures seraient payées. La mémoire de Clotilde méritait bien une messe.

À plusieurs reprises, le regard de Cooker avait croisé celui de l'inspecteur de la PJ. Ils avaient échangé quelques clins d'œil, signe d'une complicité naissante. Lors du déjeuner à Gilly, les deux hommes avaient sinon sympathisé, du moins pactisé : il s'agissait de mettre la main sur le salopard qui avait tenté de se disculper en glissant les sous-vêtements de la petite Leblanc sous la banquette avant de l'Alfa Romeo. À moins que le criminel n'ait eu un complice ? En l'état des informations glanées, aucune piste n'était à exclure.

Francis Guernesey feignit d'être surpris quand, au moment de la levée du corps, alors que tout le monde se signait sur le passage de la dépouille, il se retrouva côte à côte avec Cooker. Son fils William se tenait légèrement en retrait, esquissant à l'intention de l'œnologue un geste inexpressif qui semblait signifier : comment ne pas être là ? Son père, en revanche, affichait un air grave, compatissant, avec la distance des gens éduqués qui ont déjà côtoyé la mort de près. Dans le regard de Guernesey il y avait comme un reproche du genre : mais que faites-vous là, mon cher Benjamin ? Cooker et son client échangèrent quelques banalités sur le chemin menant au cimetière de poche de Meursault.

À l'issue de l'inhumation, la famille Leblanc fit savoir qu'il n'y aurait pas de condoléances. Les vendanges battaient leur plein, même si le plus gros de la récolte bourguignonne était déjà dans les cuves. Le temps de chacun était précieux, l'orage avait fait plus de bruit que de mal, mais il ne suffisait pas de s'en convaincre. Les vignerons étaient pressés d'aller voir de leurs propres yeux l'état des grappes. Les voitures garées aux abords de l'église et de la mairie se dispersèrent rapidement. La vie reprenait son cours. Le meurtre de Clotilde Leblanc relevait certes de la plus odieuse des crapuleries, mais le monde paysan n'est pas de ceux qui s'épanchent et pleurent à gros bouillons. Les Leblanc eux-mêmes avaient fait montre d'une grande dignité. Seul le jeune abbé avait promis l'enfer à celui qui avait commis « cet impensable crime ».

Au moment où Philippine Perraudin reprenait le volant de sa Twingo mauve, Cooker s'approcha du véhicule et se pencha à la vitre.

– Je sais, ni le lieu ni les circonstances ne se prêtent à une grande discussion, cependant j'aimerais vous entretenir de deux ou trois

petites choses en marge de votre employeur. Puis-je vous offrir un café ?

- Pas ici ! répondit sèchement l'œnologue des Guernesey.
- Où il vous plaira !
- Venez plutôt chez moi, c'est à dix minutes. Suivez-moi...

Benjamin s'exécuta tout en regardant l'heure au cadran de l'église : 15 heures 40. Finalement, ces obsèques vite expédiées, aussi émouvantes eussent-elles été, ne l'avaient en rien éclairé sur l'auteur du crime. Pourquoi avait-il été désigné, lui et nul autre, comme cible de cette grossière mise en scène destinée à induire sa culpabilité ?

« Les Bouchères », « Le Clos-des-Perrières », « Les Santenots », « La Jeunelotte », « La Pièce-sous-le-Bois », « Sous-le-Dos-d'Âne », autant de pancartes qui indiquaient, au gré des carrefours, les premiers crus que Cooker avait dégustés avec bonheur. Tous ces meursaults à la robe or-vert, typique des chardonnays, dont le gras, la richesse, les arômes toastés, mêlés à ceux de la noisette, étaient des enchantements du palais. Tous ces parfums encombraient confusément son esprit quand le clignotant de la petite Renault l'avertit qu'il était presque arrivé à destination.

Philippine habitait une maisonnette au fond d'une allée bordée de marronniers roussis. C'était un pavillon couvert d'ardoises qui devait être naguère une des dépendances du château, style Napoléon III, dont on apercevait les fausses poivrières derrière une forêt de platanes.

La maison était simple, propre, joliment décorée. Des meubles de famille encombraient la pièce principale. Des tommettes à l'ancienne rehaussaient ce décor somme toute douillet, qui contrastait singulièrement avec les allures un peu frustes de celle qui se faisait appeler « Mademoiselle Perraudin » et, plus rarement, Philippine.

Sur la console de la cheminée, dans un cadre en laiton figurait la photographie d'une jeune fille aux yeux rieurs, les joues piquetées de taches de rousseur. Avant que Cooker n'eût chaussé ses demi-lunes, Philippine invita son homologue à l'autre extrémité du salon, près de la cuisine.

- Café, thé ? demanda-t-elle après s'être débarrassée de son manteau gris qui lui seyait si peu.
- Je ne vous surprendrai pas en vous disant que je préfère un thé !

– Je ne suis pas très bien approvisionnée. Je n'ai que du Earl Grey en sachets...

– C'est parfait, s'enthousiasma faussement Benjamin en prenant place sur un fauteuil en paille relativement inconfortable et qui paraissait un peu vermoulu, en dépit de l'épaisse couche de cire qui lustrait ses accoudoirs.

Philippine avait disparu dans la cuisine et l'on n'entendait plus que le frémissement de l'eau dans une casserole.

– Merde ! lâcha-t-elle dans un bruit de porcelaine cassée.

Quand elle réapparut avec son plateau au bout des bras, elle affichait une nervosité qui plut à Cooker.

– Cela fait beaucoup d'émotions pour une même journée ! suggéra Benjamin en refusant de glisser un sucre dans sa tasse.

Philippine s'était assise à l'extrémité de la table du salon, refusant toute proximité avec celui qui était venu lui tirer les vers du nez.

Chez Cooker elle se défiait moins de son savoir que de sa perspicacité à trouver la parade contre le mildiou, l'oïdium, le black-rot ou la pourriture du collet, ces maladies cryptogamiques ou bactériennes, ennemies jurées des vignerons bourguignons. Si la bouillie bordelaise, là comme ailleurs, avait fait ses preuves, force était de constater que Cooker n'avait pas son pareil dans l'art des assemblages et, plus encore, dans la capacité à extraire la quintessence d'un chardonnay, d'un aligoté, d'un gamay, d'un sauvignon ou d'un pinot noir, cépage roi de Bourgogne qui n'exprimait jamais mieux ses vertus que par une rigoureuse maîtrise des rendements.

– Si vous avez souhaité me rencontrer en marge de la maison Guernesey, je présume que ce n'est pas pour parler du millésime à venir ?

– Pas exactement, en effet.

Mlle Perraudin porta la tasse de thé à ses lèvres et la reposa immédiatement. La concoction était trop brûlante, à moins que ne fût la question de Cooker qui lui parût trop abrupte :

– Dites-moi : quelle était la véritable nature de votre relation avec Clotilde Leblanc ?

– Une complicité qui s'est transformée en amitié, puis en...

La jeune femme peinait à prononcer le mot.

– Je comprends parfaitement, souligna Benjamin en se rencognant

dans son fauteuil.

– Cela ne vous dérange pas ? demanda-t-elle.

– Quoi ? demanda Cooker.

– Que je fume une cigarette ?

– J'aurais mauvaise grâce, moi qui suis un impénitent fumeur de cigares !

L'œnologue des Guernesey se leva et sortit d'un tiroir une blague en cuir souple contenant du tabac à rouler. Elle en prit une pincée entre ses doigts, qu'elle glissa machinalement dans la pliure d'une feuille OCB. Puis elle porta le tout à ses lèvres pour coller le papier à cigarette d'un revers de langue. Dans la foulée, elle grilla aussitôt une allumette. L'odeur du phosphore et de la gomme arabique fit renaître la tentation chez Cooker. Néanmoins, il s'abstint d'extraire un havane de son étui.

– Et votre relation avec monsieur Guernesey père ?

– De quoi voulez-vous parler ?

– D'un secret de polichinelle qui n'a échappé à personne, à Nuits-Saint-Georges comme dans tout le pays ! rétorqua l'œnologue bordelais.

– Une toquade, rien de plus, minimisa Philippine.

– ... qui a coïncidé avec le veuvage de Francis ?

– Bien après.

– C'est en tout cas à cette époque-là que monsieur Guernesey m'a demandé ce que je pensais de votre profil pour assurer la fonction qui est aujourd'hui la vôtre...

– Enfin oui, peut-être, je ne me souviens plus très bien...

– Votre liaison a duré combien de temps ?

– Je ne sais pas : un mois, deux, peut-être ?

– Qu'est-ce qui vous a désunis ?

– C'est-à-dire que... rien ne nous unissait vraiment !

– Ce qui signifie que vous avez couché pour obtenir ce poste ?

– Non. Francis était très gentil avec moi, alors, un soir, nous avons un peu bu, et puis voilà... Cela s'est fait tout seul. Une fois, puis deux... Mais le plaisir n'était pas au bout, si je peux m'exprimer ainsi, alors...

– C'est à cette époque-là que vous avez pris conscience que vous préféreriez les femmes ?

– Non. Ça, je crois l'avoir toujours su...

– William était-il au courant ?

– Pas au moment des faits, en tout cas. Nous étions discrets.

– Ce n'est pas ce qui se dit à Nuits.

– Les gens vous prêtent des aventures et vous les rendent sales...
Je ne sais plus qui a dit ça.

– Un homme d'expérience, manifestement, répliqua Cooker avec un sourire matois.

– Une nouvelle tasse ?

– Volontiers. Et Clotilde ?

– Quoi, Clotilde ?

– Votre amour était-il réciproque ?

– Je préfère ne pas parler de ça.

– La rumeur, toujours elle, veut qu'à l'occasion elle ait perçu des sommes d'argent assez conséquentes, émanant d'un protecteur – ou d'une protectrice – qui aurait pu acheter son silence, par exemple.

– Qui vous a dit ça ?

– Certainement des blanchisseurs d'histoires sales, riposta Cooker en caressant son menton d'un air satisfait.

– Je parie que c'est William. Il déteste son père !

– Comme vous y allez ! Les rapports père-fils sont parfois difficiles. Toutefois, les liens du sang autorisent rarement la haine. Au fait, y avait-il un homme dans le cœur de Clotilde ?

– Je ne sais pas...

Les yeux de Philippine s'étaient embués et sa cigarette ne ressemblait plus qu'à un mégot à demi décollé.

– Elle a certes emporté le secret dans la tombe, mais j'en connais une qui le sait !

– Qui ? s'exclama l'œnologue des Guernesey, le teint livide, la voix enrouée.

– Vous, mademoiselle Perraudin, et je vous invite à révéler très vite son identité à la police, sinon...

– Sinon ?

– Les soupçons vont fondre sur vous comme ce couple de busards qui hante le monastère de Vergy et fait fuir les importuns, quand tombe la nuit. Vous voyez ce que je veux dire, chère collègue ?

La tasse de thé froid glissa des doigts de Philippine et se répandit en une demi-douzaine de tessons sur les tommettes du salon.

– Décidément, mademoiselle, vous avez un cœur de porcelaine ! ironisa Cooker en s'extirpant péniblement du fauteuil qui lui avait cassé les reins. Ne prenez pas la peine de me raccompagner, je connais le chemin, ajouta-t-il, abandonnant Philippine Perraudin à ses rancœurs de vieille fille mal aimée.

Une bourrasque fit tressaillir l'allée de marronniers. Quelques bogues se détachèrent des branches cuivrées comme autant de grêlons tombés du ciel.

L'eau, limpide et claire, courait de vasque en vasque, distillant une musique cristalline. C'était une fontaine du plus bel effet dont l'unique bronze représentait un Bacchus aux allures d'éphèbe qui foulait du pied le raisin frais tout en brandissant de la main droite une serpette de vigneron. La divinité romaine arborait un sourire conquérant, le torse puissant, le sexe à peine voilé par quelques pampres. Indifférente aux clameurs de la ville, elle trônait fièrement au milieu de cette esplanade qu'un pâle soleil d'octobre poudrait d'or.

Benjamin et Virgile s'étaient installés à la terrasse d'un petit café de la place François-Rude à Dijon. L'air y était doux pour la saison et la cité bourguignonne s'ébrouait à peine. William Guernesey était en retard. C'était pourtant lui qui avait fixé l'heure de ce rendez-vous matinal. Il arriva enfin, la mine froissée, mais la tenue impeccable : pantalon de velours bronze, veste de tweed, chemise bleue à fines rayures dans l'encolure de laquelle il avait glissé un foulard aux tons rouille. « Vous me devez quelques éclaircissements, Benjamin ! » avait-il objecté, la veille au soir, au retour des obsèques de Clotilde Leblanc.

La famille Guernesey n'avait pas apprécié de voir la police débouler dans ses bureaux pour l'audition de « la seule personne que l'on eût crue au-dessus de tout soupçon ». Le retournement de situation qui s'était ensuivi après l'épisode Cluzel avait semé la confusion, puis la perplexité, chez le père autant que chez son rejeton. Et puis la présence de Cooker aux funérailles de « la petite » avait eu quelque chose d'incongru, voire de déplacé. Tout cela méritait pour le moins quelques explications.

Constatant la présence de Virgile, William marqua un temps d'arrêt. La main qu'il lui tendit manquait singulièrement de chaleur.

À sa manière, Cooker dissipa vite le malaise :

– Je me suis permis de convier mon collaborateur à ce petit-déjeuner car je n'ai rien à lui cacher et, jusqu'à présent, je n'ai eu qu'à me louer du tandem que nous formons. N'est-ce pas, Virgile ? Il est ce que je ne suis pas ou... plus, l'âge aidant... ou n'aidant plus ! Quant à moi, j'essaie de lui apprendre ce qu'il ne sait pas encore,

mais qu'il pressent !

– En fait, le métier d'œnologue repose pour une large part sur l'intuition..., suggéra William en interpellant le cafetier pour exiger un espresso serré et quelques viennoiseries.

– De l'intuition, certes, mais aussi de la méthode, rectifia l'œnologue de Bordeaux. J'ajouterai qu'il faut parfois à tout cela un brin de perversité pour anticiper les fléaux dont la nature, toujours imprévisible, peut se rendre coupable.

– Perversité, dites-vous ? reprit le fils Guernesey.

– Oui, renchérit Benjamin. Voltaire disait la même chose de la politique : il prétendait qu'elle prenait sa source dans la perversité davantage que dans la grandeur de l'esprit humain.

– Je suis à cent pour cent d'accord ! clama Virgile en vidant sa tasse de café d'un trait, de manière assez grossière, à moins que ce ne fût par provocation.

– Je ne savais pas que nous partagerions un petit-déjeuner aussi philosophique..., ironisa William, guindant son allure de gentleman-farmer. Père et moi avons quand même été surpris de voir combien la police s'intéressait de près à votre venue en Bourgogne... Et nous avons même cru un instant qu'elle portait ses soupçons sur votre personne. Heureusement, tout cela a fini par ressembler à une énorme méprise !

– Les choses, mon cher William, sont à la fois plus simples et plus compliquées. Que la police investisse la maison Guernesey dans le cadre de son enquête sur le meurtre de la jeune Clotilde Leblanc n'a rien de franchement surprenant, fit remarquer Cooker en agitant son sachet pour mieux faire infuser son thé.

– Qu'avons-nous donc à voir dans cette affaire-là ? s'indigna l'unique héritier des Guernesey.

– Vous manquez d'une curiosité mal placée, William.

– Expliquez-vous !

– Pour l'heure, j'ai évité le scandale auprès de l'inspecteur Cluzel, reprit Cooker en adoucissant sa voix. Si je n'étais pas intervenu, nul doute que la maison Guernesey aurait déjà été éclaboussée par...

– C'est naturellement à cause de Philippine et de son penchant pour les femmes ?

Virgile acquiesça.

– Pas seulement ! corrigea Benjamin.

– De qui, alors ?

– Je vous laisse le soin de deviner, dit Cooker en soutenant le regard fuyant de son interlocuteur.

William Guernesey commanda un nouveau café, sans exiger cette fois qu'il fût serré.

– Philippine a parlé ?

– Elle a tout dit, confirma Virgile, à l'esbroufe.

Voyant l'embarras du fils de son fidèle client, Cooker se garda de contredire son collaborateur et, après un long silence, crut bon d'ajouter sur le ton de la confidence :

– C'est parce que Cluzel croit que Philippine est un peu mythomane qu'il se refuse, suite aux déclarations fracassantes de celle-ci, de faire feu de tout bois. Il serait préférable, William, que vous nous livriez votre version des faits... Enfin, celle qui se rapproche le plus de la vérité. Car cette partie de poker menteur risque de très vite tourner à votre désavantage ! Je vous le demande au nom des liens qui m'unissent, vous le savez, à votre père.

Virgile scrutait le fond de sa tasse comme s'il lisait dans le marc de café et, à espaces réguliers, dévisageait le fils Guernesey tel un pêcheur ayant ferré sa prise et jubilant de la voir se débattre dans une eau saumâtre.

– Je sais, ce ne sont pas des choses dont on se déleste facilement. Mais cela fait trop longtemps que vous portez cette histoire en vous !

– Un marc de Bourgogne ! commanda William sans même se soucier de Cooker ni de son assistant.

Ses mains étaient moites et laissaient des empreintes grasses sur le zinc du guéridon de marbre.

– Je vous écoute, insista Benjamin, d'une voix de confesseur.

– C'était l'hiver dernier, bredouilla le fils Guernesey ; je sortais d'une soirée chez des amis à Beaune. Il devait être une ou deux heures du matin. J'avais bu plus que de raison, mais je n'étais pas ivre, monsieur Cooker !

– Je vous crois. Tout juste gris, suggéra Cooker en fin psychologue.

– Il faisait très froid cette nuit-là. Je me souviens que quand j'ai quitté le domicile de mes amis, enfin, euh... ce n'étaient pas des amis, juste des relations, comme ça... il y avait du givre sur le pare-

brise. J'ai donc pris la route, poursuivait William, hésitant. Et là, dans la lumière des phares, j'aperçois une fille qui fait du stop dans son anorak rouge, un bonnet bleu enfoncé jusqu'aux oreilles. Au début, j'ai même cru que c'était un gars...

Le fils Guernesey but une première lampée de son marc en grimaçant :

– ... il devait faire - 5, - 7°. Alors j'ai eu pitié. Je me suis arrêté. Elle est montée. On a parlé. Elle m'a dit qu'elle faisait l'école d'œnologie de Beaune, que c'était une accro de la vigne... Elle sortait d'une boîte de nuit ou d'une soirée chez des copains, je ne sais plus très bien. Elle m'a dit qu'elle aimait bien la musique que j'écoutais. C'était un CD des Doors... Alors, j'ai monté le son. Et puis...

– Et puis ? demanda Virgile, en faisant tourner sa tasse pour voir se dessiner des formes cabalistiques dans l'épaisseur du marc.

Cooker s'était offert un *Bonitas* de chez Bolivar en guise de premier cigare du jour. C'était un petit Corona, module qui convenait à ses aspirations du matin. Pas trop rassasiant, mais suffisamment pour étamer son palais avec de subtils arômes d'humus et de chocolat.

– Et puis ? réitéra Benjamin en faisant rouler entre ses doigts la cape *maduro* de sa courte vitole.

– ... et puis, je ne sais ce qui m'a pris, j'ai eu un geste malheureux... J'ai glissé mes doigts sur sa cuisse. Au début, elle n'a rien dit, puis elle m'a fortement recommandé de garder ma main droite sur le levier de vitesse, mais j'étais trop excité. Alors j'ai... j'ai mis un coup de volant à droite et... je me suis arrêté sur le bas-côté, tout en la forçant à...

– Elle s'est débattue ? demanda Cooker.

– Oui, bien sûr. Elle criait aussi. Je n'étais plus moi, monsieur Cooker ! Je ne lui voulais pas de mal. Juste la faire jouir. Et puis, cette musique...

– Que s'est-il passé ensuite ? persévéra Benjamin.

– Ensuite, je ne sais pas...

– Vous avez abusé d'elle au point de la...

– Non. Non... Elle m'a mordu jusqu'au sang, là, au niveau de l'épaule. J'en porte encore la trace... Puis elle s'est libérée de sa ceinture de sécurité et s'est enfuie dans la nuit sans que je puisse la rattraper, m'expliquer...

Virgile considérait à présent le fils Guernesey d'un autre oeil. Sur ses tempes, de fines veinules bleues trahissaient une colère difficilement contenue. Le genou de son patron toucha subrepticement le sien, l'invitant à rester calme. Lanssien se tut.

– Qu'avez-vous fait à ce moment-là ? insista Benjamin.

– Je suis rentré chez moi et je me suis bourré la gueule !

L'expression sonnait assez faux sur ses lèvres toujours en cul-de-poule.

– Vous avez fait part à votre père de... de cet incident ? bégaya Cooker.

– Non, bien sûr que non !

– Pourquoi ?

– Parce qu'il m'aurait tué !

– On ne tue pas son fils, même s'il a commis une ignominie.

– Vous ne connaissez pas mon père !

– Pas, il est vrai, sur le terrain de l'intimité familiale, mais depuis que nous travaillons ensemble, cela fait bientôt quinze ans, il a toujours fait preuve d'esprit d'ouverture, de tolérance, de compréhension, même...

– Vous ignorez tout de son sens de l'honneur, de sa fierté, de son orgueil !

– Si différent du vôtre, l'orgueil ?

Un lourd silence enveloppa soudain le guéridon. Cooker en profita pour extraire deux belles bouffées de son *Bonitas* en dessinant quelques volutes laiteuses. Virgile restait coi, recroquevillé dans son blouson de cuir. Autour d'eux, la terrasse s'animait, le serveur slalomait entre les tables, jouant du torchon sur le marbre des guéridons pour éliminer les taches de café des clients mal réveillés. Sur une table reposait la dernière édition du *Bien public*. En première page, on pouvait lire en caractères gras : « *Meurtre du monastère de Saint-Vivant : le mystère reste entier* ». Cooker et Virgile s'étaient livrés à cette lecture en attendant le fils Guernesey. Les enquêteurs étaient sur les dents. Rien ne filtrait de la PJ. Le procureur de la République avait annulé, la veille au soir, la conférence de presse prévue au palais de justice. Seule une information – pas encore confirmée par les autorités policières – laissait supposer que les sous-vêtements de Clotilde Leblanc avaient été retrouvés dans des circonstances, disait l'article, « pour le moins

suspectes ».

– Voulez-vous un autre marc ? demanda Benjamin Cooker tout en hélant le garçon au plateau, qui inlassablement interpellait ses clients d'une même et unique phrase : « Que puis-je pour vous ? »

– Non, ce ne serait pas raisonnable, balbutia William comme pour s'excuser en vrac de tout ce qu'il venait d'avouer.

– J'imagine que votre père a fini par tout apprendre... Car il l'a vite su, n'est-ce pas ?

– C'est Philippine qui a craché le morceau. C'est elle qui a dissuadé Clotilde de porter plainte auprès de la police. Du moins, c'est ce qu'elle a prétendu auprès de mon père.

– Pourquoi doutez-vous de sa bonne foi ?

– Parce que cette femme n'est pas claire, monsieur Cooker !

– Elle voulait défendre l'intégrité des Guernesey, disserta Benjamin. Vous n'êtes pas sans savoir que, par le passé, il a existé, entre votre père et mademoiselle Perraudin, des liens qui dépassaient le cadre strictement professionnel ?

– Qui vous a dit ça ?

– L'un des deux intéressés. Je vous laisse, William, le soin d'imaginer lequel.

– Père aime trop les femmes.

– Personne ne songe à le lui reprocher. N'est-ce pas, Virgile ?

Saisissant l'allusion, Lanssien sortit de son mutisme et commanda le marc de Bourgogne décliné par Guernesey. Aussitôt servi, il toisa du regard le garçon qui avait sensiblement son âge et l'abreuva à son tour de questions :

– Et, naturellement, votre père n'a pas trouvé mieux que d'acheter le silence de Clotilde ? À moins que ce ne soit celui de Philippine ?

– Je... je... ne sais pas.

– Votre père, lui, sait !

Dans sa manière d'acculer sa victime, Virgile n'usait pas du tact de son employeur. Son débit était franc, ses interrogations ne souffraient pas la dérobade.

– Sur cette affaire, vous n'avez jamais été inquiété par la police ?

William se contenta d'un « non » lapidaire.

– Vous avez revu mademoiselle Leblanc ?

- Jamais.
- Je précise ma question, monsieur Guernesey : avez-vous revu Clotilde avant qu'un esprit on ne peut plus mal inspiré n'ait décidé de lui ôter son dernier souffle de vie ?
- Non, vous dis-je !
- Il serait vain, William, de nous cacher la vérité, souligna Benjamin.
- À aucun moment Clotilde ne s'est livrée à une forme de chantage ? insista Virgile.
- Non. Pas à ma connaissance...
- En tout état de cause, vous l'auriez su, n'est-ce pas ?
- Faudrait demander à Père.
- Je m'en charge, dit froidement Cooker.
- Dans le cas contraire, insista Lanssien, vous auriez eu un excellent mobile pour éliminer cette fille.
- Mais je suis incapable de commettre un...
- Les faits, hélas, vous contredisent. Sous l'effet de l'alcool ou sous l'empire d'une libido assez mal maîtrisée, vous êtes prêt à vous livrer à des actes passibles de la cour d'assises, monsieur Guernesey ! fulmina Virgile.
- Je crains que l'analyse de mon collaborateur ne se confonde avec celle de l'inspecteur Cluzel..., laissa échapper Cooker entre deux volutes.
- Dieu que ce Bolivar était bon ! Un petit vent s'était levé, froissant à présent l'eau qui dégoulinait de la fontaine. Bacchus semblait en sourire de plaisir.
- Virgile sirotait son marc, insensible au degré d'alcool de cette eau-de-vie fortement aromatique.
- Connaissez-vous le monastère de Saint-Vivant ? demanda Benjamin.
- Comme tous les gens du pays : un tas de vieilles pierres sans grand intérêt. Il paraît qu'une association a entrepris de restaurer les caves... Mais c'est peine perdue !
- Ils cherchent en effet des gros bras, mais aussi des mécènes..., suggéra l'œnologue bordelais.
- C'est vrai, patron ; avec un peu d'argent, on peut s'acheter une

bonne conscience, ironisa Virgile.

– Ou racheter ses péchés, renchérit Cooker dont le *Bonitas* ne ressemblait plus qu'à un bâton de cendres.

– Vous êtes sûr que, dimanche, vous ne vous êtes pas rendu au mont de Vergy ?

– Vous m'accusez donc de...

– Disons qu'il y a, comme dirait Cluzel, un faisceau de présomptions qui convergent sur vous et qui appellent, pour reprendre votre propre expression, Virgile, « quelques éclaircissements de votre part ».

– Vous me semblez dépasser, monsieur Cooker, les stricts objectifs de votre mission chez nous. J'y vois même comme une sorte d'ingérence dans les affaires de notre famille.

– À vous, William, d'apprécier vite les conséquences de vos actes avant que...

– Avant que quoi ? fit mine de fanfaronner le fils Guernesey.

– Avant que les fusées paragrêle n'aient pris l'humidité. M'est avis, comme ils disent dans le Médoc, que le temps va encore faire des siennes, d'ici ce soir..., pronostiqua Cooker en jetant le reste de son Bolivar sous le talon d'une de ses Lobb.

Virgile détourna la tête, comme happé par le chant de la fontaine. Un pigeon s'était posé sur la statue de bronze et répandait impunément sa fiente grise sur la naissance du cou de Bacchus, à l'endroit précisément où Clotilde avait mordu jusqu'au sang son agresseur d'un soir.

Il lui avait suffi de détailler le timbre vert pâle et la flamme postale qui barrait le haut de l'enveloppe pour identifier tout de suite l'auteur de la missive. Elle avait été expédiée à Grangebelle, mais Élisabeth Cooker avait pris soin de la réexpédier au château de Gilly en rectifiant l'adresse d'un trait de plume. Benjamin glissa précieusement la lettre dans la poche intérieure de son imperméable et se promit de la lire plus tard, quand il aurait l'esprit en paix.

Pour l'heure, il avait rendez-vous avec Cluzel. Les locaux de la PJ n'étaient pas les mieux adaptés pour cet « échange de points de vue » informel. Aussi l'œnologue avait-il préconisé le bar feutré et intimiste de *La Cloche*. Les fauteuils y étaient profonds, leur cuir confortable et bien tanné, les eaux-de-vie et les chartreuses d'excellente qualité ; quant à la cave à cigares, elle n'était pas la moins fournie de Dijon, même si le choix des modules laissait quelque peu à désirer. Car, entre-temps, M. l'inspecteur s'était mis au havane, délaissant ses Lucky au profit de cigares à la tripe courte et sans grand caractère sur lesquels Cooker portait un regard un tantinet condescendant. Les Piedra n'avaient jamais été sa tasse de thé, au mieux un pis-aller.

– Je n'ai pas vos moyens, Benjamin ! s'était justifié le policier lors de leur précédente rencontre.

Cette fois-là, ce n'était pas le château de Gilly qui avait abrité leur tête-à-tête, mais une table d'excellente tenue à Meursault : *Le Chevreuil*. Les deux compères s'étaient régalez d'un pithiviers d'escargots au pied de cochon et d'une crème brûlée à l'anis de Flavigny.

Le tandem assez improbable que constituaient l'œnologue distingué et le policier désabusé s'était promis juste un verre, histoire de confronter leurs intuitions et en tout cas leurs investigations. Mais voilà : la ponctualité n'avait jamais été le fort de ce limier dont la désinvolture ne se limitait pas à la tenue vestimentaire. Aussi, après un quart d'heure d'attente, Cooker dut-il se résigner à feuilleter la presse nationale en sirotant un verre de Vosne-Romanée d'un producteur dont on lui avait fait l'éloge quelques heures plus tôt. Il s'agissait du vin de Sylvain Cathiard,

jeune vigneron possédant moins d'un demi-hectare et dont le caveau était à deux pas de la fameuse Goillotte du prince de Conti.

Paré d'une tunique sombre, ce millésime 2000 avait un nez de cuir et de fourrure rehaussé de touches mi-boisées, mi-vanillées qui flattèrent agréablement les narines du dégustateur girondin. C'est alors que Benjamin se souvint qu'il avait mieux à lire que les remous agitant la classe politique française au sujet d'une candidature féminine à la présidence de la République.

Sans précaution, il sortit l'enveloppe froissée qui était restée au fond de sa poche et la décacheta, non sans avoir au préalable tapissé de soie son palais avec cette Romanée qui n'en finissait pas de l'enchanter. Allumer un cigare, à cet instant précis, aurait été incongru.

Londres, le 5 octobre

Mon cher Benjy,

Ton Daddy doit te paraître, ces temps-ci, un peu fou. Oui, je suis amoureux comme je ne l'ai jamais été. Je peux bien te le confesser : je ne suis pas sûr d'avoir aimé ta mère comme j'aime aujourd'hui Lucy, mais, à mon âge, on ne sait plus peser les sentiments dont on a été capable au cours d'une vie. À mes trois enfants je croyais avoir dispensé le même amour, la même affection, et voilà que ton frère m'a déjà enterré et que ta sœur ne se soucie plus guère de son « bon vieux papa ». C'est donc à toi que je confie mon désarroi. Lucy ne donne plus signe de vie. Son frère m'a fait dire qu'elle avait quitté Londres, ce que je ne peux pas croire. Nous avons bâti tellement de projets, tous les deux !... Bien sûr, il m'aurait fallu une seconde vie pour réaliser la moitié de ce que nous souhaitions partager. Peux-tu seulement imaginer combien je suis désespéré ?

J'ai rencontré ta mère, hier, à Piccadilly, avec son milliardaire endimanché. Quand elle m'a vu au bord des larmes, elle a cru, l'impudente, qu'elle avait réveillé de nouveaux sentiments en moi. Je n'ai pas osé lui avouer le mal dont je souffre. Tu la connais, elle m'aurait ri au nez.

En ces premiers jours d'automne, la solitude de Londres me pèse atrocement. Accepterais-tu de recevoir quelques jours ton vieux père à Grangebelle ? Peut-être la France me réconciliera-t-elle avec l'envie de vivre ? Je crois savoir que c'est l'heure des vendanges et je t'imagine bien occupé. Es-tu seulement à Bordeaux ? Je te sais trop capable de vendre

ton talent au bout du monde... Évite de dire aux Américains comment ils peuvent faire de bons vins !

Que Dieu me concède le bonheur, mon Benjy, de te serrer très vite dans mes bras. Je ne veux pas mourir sans avoir revu les vignes de ton Médoc s'empourprer. Tout le monde écrit, à commencer par le Daily Telegraph et même le Guardian, que Bordeaux s'est embelli et que les quais ont été lessivés. Avec Lucy, nous devons... Mais pourquoi ressasser ?

Embrasse affectueusement Élisabeth et dis-moi très vite à quelle date tu acceptes de recevoir ton vieux Dad,

Paul William Cooker.

Benjamin replia délicatement la lettre et la glissa dans le carnet de notes qui gonflait la doublure de son veston. Cette correspondance l'avait troublé au point de le clouer, immobile, dans le fauteuil de cuir et d'en oublier son Vosne-Romanée dont les arômes premiers s'étaient volatilisés à tout jamais. Ses paupières s'étaient gonflées, retenant difficilement quelques larmes. Il imaginait Daddy prisonnier de son appartement encaustiqué de Notting Hill, au premier étage de cette vieille maison couverte de lierre avec, sur le seuil, quelques iris et surtout des rosiers grimpants partis à l'assaut des fenêtres à guillotine donnant sur Portobello Road. Comme une âme en peine, il devait errer parmi ses vieux meubles briqués comme l'atelier d'un luthier, parmi sa collection d'eaux-fortes et ses couloirs tapissés de livres anciens, anéanti par l'épilogue de son histoire d'amour un peu folle.

Cooker avait hâte d'en finir avec la Bourgogne et de regagner Grangebelle. Ce soir, il appellerait son père et conviendrait vite d'un jour, d'une date où il irait lui-même l'accueillir à l'aéroport de Mérignac et lui ferait découvrir ce Bordeaux nouveau, enfin réconcilié avec son fleuve, dépoussiéré de sa crasse séculaire. Lui aussi avait envie des bras de son père, de son souffle chaud, de ses traits d'humour, de son cynisme désarmant, de son parfum aux essences de vétiver, de cette voix chaude et caressante qui, depuis l'enfance, le protégeait de l'arrogance et de la bêtise des hommes. Pourquoi Daddy ne viendrait-il pas vivre à Grangebelle ? Ce soir, il en toucherait un mot à Élisabeth...

L'inspecteur Cluzel montra le pan de sa veste en skaï avec plus d'une heure de retard. Entre-temps, Benjamin Cooker n'avait pas pu résister à l'envie de réduire en cendres un de ces robustos que lui faisait parvenir régulièrement son pourvoyeur en cigares, son ami genevois Vahé Gérard. Cette famille arménienne, spécialisée depuis un demi-siècle dans le commerce du havane, n'avait pas sa pareille dans toute la Suisse pour garantir des cigares sans le moindre défaut.

Cooker avait bien connu Gérard père et, à la mort de celui-ci, avait reporté toute sa confiance et son amitié sur son fils. Vahé était aussi rigoriste que son ascendant dans la sélection des tabacs qui constituaient la tripe de ses cigares, ceux que Benjamin recevait en fagots de vingt-cinq ou en bottes de cinquante, habillés d'un ruban de soie jaune. Pour autant, la maison Gérard n'était pas son fournisseur exclusif. À Bordeaux il s'approvisionnait à *La Régence*, la civette des allées de Tourny, située entre ses bureaux et le cours du Chapeau-Rouge où logeait son laboratoire d'analyses, face au Grand-Théâtre. À Paris, Cooker n'avait que deux enseignes dignes de ses exigences de cigarophile convaincu : la *Boutique 22*, à deux pas de l'Étoile, et *Le Lotus*, près de la place de la Madeleine. À Londres, longtemps il avait eu ses quartiers chez *Dunhill*, mais, au fil des années, il était devenu un client assidu de la maison *Davidoff*, ainsi que de chez *Fox*, sur St James's Street, où il avait son coffre particulier aux côtés des plus grandes stars de Hollywood privées de havanes depuis l'embargo qui muselait Cuba.

Benjamin admirait la régularité de sa cendre et se gardait bien de la précipiter dans l'égoïste en porcelaine blanche qui lui faisait face. C'était certainement un geste qu'aurait commis ce néophyte de Cluzel, fumeur de blondes fraîchement converti à la cause du cigare.

Peu avant midi, l'inspecteur déboula dans le bar, aussi essoufflé qu'excité. Certes, il était en retard, mais il avait de bonnes raisons. Du moins tenta-t-il d'en convaincre son interlocuteur, d'humeur plutôt maussade. Benjamin incita le policier à partager un nouveau verre de Vosne-Romanée des vignes Cathiard, mais Cluzel lui préféra un whisky du Speyside.

– Alors, quoi de neuf ? demanda l'œnologue en se calant dans son fauteuil.

– À vous l'honneur, cher maître ! Vous avez le privilège de l'âge ! persifla le jeune enquêteur qui avait déjà dégainé son Piedra et usait d'une longue allumette pour en rougir l'extrémité.

Cooker fit durer le plaisir et distilla parcimonieusement les aveux

gênés de William Guernesey avec le talent de ces conteurs méridionaux qui s'embarrassent de détails pour retarder la chute de leur histoire.

Cluzel écouta sans rien dire, tirant assez maladroitement sur son havane, au point d'avoir toujours quelques bribes de tabac à la commissure des lèvres. La moisson d'informations glanée par son allié Cooker était suffisamment fructueuse et rendait encore plus déroutante la personnalité de Philippine. L'homme de la PJ exigea un nouvel Aberlour avant de s'expliquer à son tour.

– Au risque, Benjamin, de rogner encore une fois sur votre emploi du temps, pourriez-vous passer au bureau ?

– Écoutez, Cluzel, je perds une heure à vous attendre dans ce bar alors que la maison Guernesey me paie très cher pour que ses vendanges ne souffrent d'aucune erreur d'appréciation, et vous me demandez pardessus le marché d'aller faire le zouave dans votre bureau alors que nous étions convenus qu'un peu de discrétion ne serait pas de trop, eu égard à...

– Vous n'y êtes pas, Benjamin, je crois que nous avons mis la main sur le gamin qui rôdait autour du monastère de Saint-Vivant, le morpion qui a cherché à vous faire porter le chapeau ! Il correspond sensiblement au signalement que vous aviez donné, bien que vous n'ayez pas été très précis sur son gabarit ! On a retrouvé chez lui des baskets fluo et il a au bras gauche une fracture de l'humérus, à la hauteur du condyle. Ce merdeux prétend avoir fait une chute à vélo, mais il essaie de nous embrouiller...

Un bâton de cendres se détacha du cigare de Cooker comme une branche morte qui se réduit en une coulée de sciure.

– Pourriez-vous le reconnaître au travers d'une glace sans tain ? Ce serait préférable et ça éviterait de vous compromettre inutilement.

– Mais je ne l'ai jamais vu de près, Cluzel !

– Oui, mais un suspect, ce n'est pas qu'un visage, c'est une morphologie, une manière de se déplacer dans l'espace, de sourire, de fixer du regard...

– Certes, certes..., marmonna Cooker. Mais qui est ce gamin ? Enfin, je veux dire : quel est son pedigree ?

– Justement, on est un peu à court de biscuits. Il prétend qu'il est étudiant à Dijon, qu'il vit chez un oncle viticulteur à Fixin, que son père est mort il y a quatre ou cinq ans, qu'il n'a pas de nouvelles de sa mère, qu'elle s'est tirée avec un mec friqué, qu'il est un enfant de

Jésus-Christ et qu'on n'a pas le droit d'abandonner les lieux habités autrefois par les serviteurs de Dieu. Il a un côté illuminé qui fait peur, parfois.

– Comment l'avez-vous pincé ? demanda Cooker.

– J'ai envoyé à Vergy deux de mes hommes, trois soirs de suite, en leur demandant d'approcher l'abbaye...

– Le monastère, rectifia Benjamin.

– Le monastère, si vous voulez. Je leur ai demandé d'avoir un comportement de touristes, pas de flics !... Premier soir : ils ont fait chou blanc. Deuxième soir : ils l'ont aperçu, mais il les a semés dans la forêt. Et puis on a été emmerdés par un gars qui rôdait autour des ruines, un randonneur, un vrai, cette fois. C'était le portrait craché de votre assistant, votre Virgile Lejeune...

– Lanssien, le reprit Benjamin.

– Oui, Lanssien, excusez-moi, corrigea l'inspecteur. D'ailleurs, mon adjoint Murger m'a certifié que c'était bien lui.

– Il avait certainement raison ! confirma l'œnologue.

– Vous vouliez nous doubler ? demanda Cluzel, l'ironie à la boutonnière de sa veste en skai.

– Virgile prend parfois des initiatives sans m'en rendre compte. Jusqu'à présent, je n'ai jamais eu à m'en plaindre, ajouta Benjamin en humant son verre vide comme pour saisir l'étonnante complexité des derniers arômes du bourgogne : fleur d'aubépine et roses fanées.

– Je verrai cela avec lui car, d'après mes hommes, il a discuté avec le garçon.

– Étrange, il ne m'en a pas parlé, marmonna Cooker, quelque peu agacé par les cachotteries de son fidèle collaborateur.

– Toujours est-il que le troisième soir fut le bon, mais on avait foutu le paquet : j'avais mis quinze gus à ses trousses.

– Comment s'appelle votre suspect ? demanda l'œnologue en reposant son verre.

– Romain Burit, vingt et un ans, né à Châtillon-sur-Seine.

– Connue de vos services ?

– Aucune trace !

– Il a avoué ?

– Quoi ?

– Eh bien, avoir glissé les vêtements de Clotilde Leblanc dans ma voiture ?

– Il nie en bloc. C'est pour cela, Benjamin, que j'ai besoin de connaître votre impression, s'il s'agit bien de l'individu en question. Car la thèse du meurtre par cet halluciné ne vaut que s'il a déposé les fringues de la gamine dans votre caisse, vous comprenez ?

Une forme d'irascibilité semblait naître des gestes saccadés de l'inspecteur de police. Cooker n'était guère plus serein. Il avait hâte d'en finir avec ces supputations de comptoir. Il proposa à Cluzel de le suivre dans ses locaux pour conforter ou balayer l'hypothèse selon laquelle ce Burit était un loufoque ou bien un meurtrier doublé d'un psychotique pervers. Pour se faire pardonner son retard, le policier proposa un dernier verre. D'une inflexion des sourcils, Benjamin déclina son offre. L'atmosphère enfumée du bar de *La Cloche* était devenue irrespirable. Il avait besoin d'air, de certitudes, d'explications avec Virgile, mais, plus encore, de se taper une bonne *Cloche* !

La messe était dite, les dés jetés. Il ne restait plus que quelques « cloux », de ces petites parcelles à vendanger du côté de la Roncière et des Champs-Perdrix. C'était l'affaire de quelques heures, d'une demi-journée tout au plus. Ce soir, toute la récolte serait dans les cuves. Aux levures d'opérer en secret leur travail et de transformer le jus de raisin poisseux et sucré en un nectar éthéré. Désormais, au silence des vignobles déshabillés de leurs grappes, et bientôt de leurs feuilles, allait succéder, dans l'ombre des chais, le doux murmure des fermentations, ce précieux moment où le vin se met à « marmotter », comme on aime à le dire à Chablis.

Hormis les vignes grêlées, le raisin était sain ; les baies affichaient une belle maturité avec des rendements aléatoires, variant sensiblement d'un village à l'autre. « Ce sera un millésime à part », avait pronostiqué Cooker. Puis il avait ajouté : « Nous ne sommes pas à l'abri de quelques surprises... » « De bonnes, j'espère ? » s'était inquiété Francis Guernesey. L'œnologue bordelais avait fait la moue en chaussant ses demi-lunes pour lire les données de l'alcoomètre et s'assurer de la parfaite densité du vin. En fonction des cuves et surtout des crus, ses sourcils s'assagissaient ou, au contraire, devenaient belliqueux.

William Guernesey, qui mettait ses pas dans ceux de Cooker, épiait chacun des gestes de l'expert. Depuis le petit-déjeuner devant la fontaine de Bacchus, il avait un peu perdu de son arrogance d'enfant bien né et s'était affranchi de ses airs gourmés, abandonnant à son père le soin de sonder Cooker comme on consulte les oracles.

Ce matin-là, Benjamin était d'humeur taiseuse.

– Naturellement, vous serez de la paulée de ce soir ? demanda William.

La *paulée* était ce repas toujours gargantuesque qui vient couronner la fin des vendanges. Dans le Bordelais, selon que l'on est de la rive droite ou de la rive gauche, on désigne ces ripailles sous le vocable de *gerbaude* ou d'*acabailles*. C'est avant tout l'occasion de réunir tous les vendangeurs, de fêter la naissance du vin nouveau, de manger copieusement et parfois de boire un peu plus que de

raison. C'est aussi lors de ces agapes que les langues se délient, que les masques tombent, que la bonne humeur ne s'embarrasse plus de morale. Virgile ne ratait jamais ces bombances. C'était le prétexte rêvé pour côtoyer de près les vendangeuses et rire de tout sans complexe. Pour sa part, Cooker était moins épris de ces ribotes. Vraisemblablement il s'agissait d'une question d'éducation, de culture aussi. Cependant, ce soir-là, il se ferait violence et serait de la fête.

– Comment pourrais-je me soustraire à ces réjouissances, sachant que l'on ne va pas manquer de décacheter quelques reliques de derrière les fagots, n'est-ce pas, Francis ? insista Benjamin, décrochant enfin son premier sourire de la journée.

– Je ne faillirai pas à la règle ! répondit le patriarche, ajoutant : Je compte sur monsieur Lanssien pour être aussi des nôtres. C'est de son âge !

– Il le sera ! répliqua Cooker en regardant William qui, manifestement, ne portait pas Virgile dans son cœur.

Le jeune homme eut ce regard fuyant des êtres peu rompus aux fourberies imposées par un statut social relevant quasiment du droit d'aïnesse. Être l'unique héritier d'un Guernesey supposait de tenir son rang, en tout lieu et toutes circonstances. Sur ce chapitre, William était encore puceau. Aussi peu expérimenté dans les choses de l'amour que dans celles des affaires, il avait beaucoup à apprendre. Chez lui le vin n'avait jamais été une seconde nature, juste le moyen d'être digne de son vieil autocrate de père.

Benjamin consigna ses relevés sur son petit carnet et donna à Francis Guernesey quelques consignes très strictes quant aux remontages des moûts qu'il convenait d'organiser. Deux par jour s'imposaient afin d'oxygéner les levures et de protéger la surface des altérations bactériennes. Ensuite, dès que la température grimperait, comme chaque année et en fonction des cuvées, on pigerait. Pour les crus les plus nobles, ceux élevés en foudres, trois des ouvriers à demeure plongeraient torse nu dans les cuves afin de fouler cette masse vineuse, compacte et enivrante. Cette immersion jusqu'à la ceinture ne durerait guère plus d'un quart d'heure et serait répétée deux à trois fois par jour, à l'appréciation de Francis et de Philippine, car, naturellement, Cooker serait déjà reparti sur ses terres médocaines.

Quand Virgile fit son apparition sous la large voûte abritant quelques cuves parfaitement alignées au-dessus desquelles couraient des fils électriques alimentant des ampoules blafardes, l'œnologue

revêtit son masque des jours sombres.

– Vous tombez bien, Lanssien, nous avons quelques détails à voir ensemble.

– Tout de suite, patron ?

– Immédiatement !

– Cela ressemble à un ordre.

– Disons qu'il y a comme une urgence à faire converger nos analyses sur un point de détail, marmonna Benjamin en prenant soin d'entourer d'un ruban élastique son précieux carnet de notes.

Francis et William Guernesey observaient les deux membres de la maison Cooker & Co avec une certaine défiance. Face au mutisme prolongé de Benjamin et de Virgile, ils finirent par se retirer dans le fond de la cave, derrière une large porte en bois sur laquelle était clouée une plaque émaillée avec cette publicité :

*Buvez du vin français,
Santé et gaieté assurées !*

L'entraînant par le bras, Cooker avait poussé Virgile hors des chais. Même si une partie de l'imposante bâtisse était assise à même la roche, les murs des Guernesey paraissaient bien trop indiscrets pour ne pas avoir d'oreilles. Les deux hommes prirent la longue allée, festonnée de vignes et de lauriers-cerises, qui aboutissait à la nationale 74 par une grille prétentieuse où étaient forgées les lettres *F* et *G*.

– Dites-moi, Virgile, pourquoi ne m'avez-vous pas dit que vous étiez allé au mont de Vergy, l'autre soir : était-ce pour me rendre la monnaie de ma pièce ?

– Vous savez bien, patron, que je ne suis pas comme ça !

– Toujours est-il qu'on vous a vu discuter avec le garçon des ruines : le gars qui m'a refilé les fringues de la gamine dans la voiture...

– Romain ?

– Oui, Romain Burit, étudiant en je ne sais trop quoi, originaire de Châtillon-sur-Seine et qui se prend un peu pour un enfant du bon Dieu ! Style mystique de mes deux !

– D'où vous tenez tout cela ?

– Cluzel l'a coffré, hier soir. Sa garde à vue vient d'être prolongée de vingt-quatre heures. Il m'a demandé d'aller vérifier si c'était le garçon que j'ai cru entrevoir le soir où...

– Et alors ? demanda Virgile.

– Pas de doute, c'est lui. Même look, silhouette fine, œil de lynx. J'en mettrais ma tête à couper...

– À couper que c'est lui le meurtrier ?

– Il y a des chances..., avança Cooker en enfonçant ses poings au fond des poches de son imperméable.

– Vous m'avez appris, monsieur, à me méfier des évidences. Des vendanges pourries ne font pas forcément du vinaigre !

– J'en conviens. Mais que vous a dit ce type pour que vous le mettiez hors du coup ?

– Mais il n'est pas hors du coup !

– Expliquez-vous, Virgile ! D'abord, racontez-moi comment vous avez approché cette espèce de chat sauvage ?

– Cela fait deux soirs que nous nous voyons. La première fois, il a pris peur et s'est planqué dans la forêt, juste à côté de la fameuse vigne des moines. Je savais qu'il m'épiait, mais j'ai fait comme si je l'ignorais, en feignant de visiter des ruines. C'est vrai que, la nuit, ça fout un peu les jetons, tous ces murs fantomatiques, ces cris de busards au-dessus de votre tête. Et puis on a tout le temps l'impression qu'on va tomber dans un trou, une oubliette, enfin un truc qui fait flipper. C'est hyperdangereux !

– Merci, Virgile, je connais. Et après ?

– À un moment donné, j'ai senti qu'il était près de moi, à moins de cinq mètres, j'entendais son souffle. Alors je me suis mis à parler tout fort. Je lui ai demandé s'il n'avait pas une clope, histoire d'engager la conversation. Il a pris peur et s'est tiré. Je l'ai laissé se barrer, comme s'il ne m'intéressait pas. J'ai continué à rôder, j'ai même failli me casser la gueule sur l'un des échafaudages qu'ils ont placés au-dessus des anciennes caves. Et puis je suis reparti comme si de rien n'était. J'avais garé la voiture des Guernesey dans le bled du bas, près du terrain de tennis défoncé. En repartant, j'ai croisé

une bagnole avec deux gus à l'intérieur. À tous les coups c'étaient les hommes de Cluzel !

– Certainement, soupira Cooker.

– Vous m'en voulez, patron ? Moi qui vous avais dit que j'avais besoin de la bagnole pour me faire un ciné à Dijon...

– Oublions vos mensonges du dimanche, voulez-vous ! Et le lendemain ?

– Le lendemain, je me suis pointé sensiblement à la même heure. Il faisait encore jour. Je l'ai vite repéré. Il fumait un joint sous l'ogive d'une des portes qui mènent aux caves de Saint-Vivant. Il a bien tenté de s'enfuir au moment où je l'ai approché, mais je l'ai coursé. Il courait comme un dératé. Vous aviez raison, patron, il bondissait comme une gazelle. J'ai fini par l'attraper par le colback et l'ai plaqué au sol. Quand j'ai mis mon genou sur son bras gauche, il a hurlé de douleur comme si je l'écartelais. Après, je l'ai tenu par la ceinture et ses cris se sont transformés en jérémiades.

Cooker faisait de petits pas comme pour retarder l'instant où il parviendrait à la grille. Du coup, Virgile se mit à distiller son récit :

– ... Il répétait sans cesse : « Ce n'est pas moi ! Ce n'est pas moi ! » Alors, je lui ai dit : « Ce n'est pas toi, quoi ? » Et puis j'ai eu pitié de ce gars qui, d'un seul coup, s'était tu et pleurait comme un marmot. Au début, j'ai cru qu'il faisait son cinoche pour m'amadouer et me glisser entre les pattes. Et puis non, il chialait vraiment...

– Il s'est mis à parler ? s'inquiéta Benjamin.

– Pas tout de suite...

– Avez-vous remarqué la présence des hommes de Cluzel dans les parages ?

– Non, répondit Virgile, tout concentré à la restitution de cet instant où son prisonnier, la gorge sèche, le visage griffé et maculé de boue, le torse nerveux, s'était mis à susurrer : *Clo, Clo... Dis-lui...* C'est vrai qu'il avait un côté un peu halluciné quand il s'est mis à bredouiller des trucs du style : « Dis-lui, Clo, que je ne t'ai pas tuée ! Pour l'amour de Dieu, dis-lui, sinon ils vont m'enfermer. J'aurai droit à l'enfer... »

– Vous voyez bien, Virgile, qu'on a affaire à un mystique ! souligna Benjamin en caressant les grilles ouvertes du domaine des Guernesey.

Dans un vacarme assourdissant, la nationale 74 brassait son flot habituel de véhicules, surtout des semi-remorques qui faisaient

ployer sur leur passage les panneaux publicitaires annonçant la proximité de grands crus de Bourgogne et de propriétés de belle renommée. Instinctivement, Cooker et Lanssien rebroussèrent chemin, reprenant l'allée en sens inverse sans presser le pas.

– Il apparaît clairement que ce garçon connaissait Clotilde Leblanc et nourrissait pour elle une passion... d'adolescent ! résuma Benjamin.

– C'est vrai, monsieur, qu'avec les histoires de votre père vous avez tendance à classer les passions en fonction des moments de la vie où elles surgissent et prennent corps. Mais si vous résumiez tout cela à un seul mot : L'AMOUR !

– Je vous trouve bien romantique, Virgile. Je ne peux croire que ce soit l'amour qui dicte chacune de vos aventures, que je sais multiples et diverses.

– Non, vous avez raison. Parfois ce n'est que le désir ! qu'une question de sexe.

– À la bonne heure ! Mais revenons à votre Romain. Comment avez-vous la conviction qu'il s'agit bien d'une histoire d'amour ?

– Parce que ce garçon, une fois calmé et en confiance, m'a tout débité. Il a vite pigé que je n'avais que quatre ou cinq ans de plus que lui, qu'on aurait pu être frères ou potes. Il avait besoin d'une écoute, j'étais là ! C'est tout. Je ne dois pas avoir une gueule de flic...

– L'habit ne fait pas le moine, surtout à Saint-Vivant ! blagua Cooker, fier de la perspicacité de son bras droit.

– Non, patron, mais une histoire comme celle de ce gamin peut arriver à tout le monde...

– Je sens que, déjà, vous lui concédez des circonstances atténuantes.

– Pas du tout. Je trouve même sa personnalité des plus... comment dire ?

– Complexes, suggéra Cooker.

– Je ne dirai pas ça, patron ! Plutôt dans une certaine normalité.

– Vous trouvez, Virgile, son comportement plutôt normal ? Il va falloir que vous soyez plus explicite, mon garçon. Que vous a-t-il dit exactement ?

– Tout.

– Quoi, tout ? Vous voulez dire : sa version des faits telle qu’il pourrait en être disculpé ?

– Tout ce qu’il a pu me dire me paraît parfaitement crédible. Aucune des pièces du puzzle ne me semble discutable, sauf peut-être sur un point...

– Lequel ? demanda Cooker.

– Il nie formellement avoir mis les sous-vêtements de Clotilde dans votre voiture. Néanmoins, il a su me dire la couleur et le type de l’Alfa Romeo que vous aviez louée à Dijon. Si je vous dis qu’il en connaissait même l’immatriculation !

– Il suffit d’une excellente mémoire visuelle et de montrer beaucoup d’intérêt pour mes faits et gestes, ce qui, en soi, me paraît déjà suspect.

– Ne soyez pas parano, patron ! Il ne sait même pas qui vous êtes. Il vous a pris pour un poulet !

– Dans ce cas, il n’avait aucun intérêt à mettre les habits dans ce véhicule, sauf pour brouiller les pistes ! objecta Benjamin en faisant avancer de la pointe de ses Lobb un galet gris qui ripait ainsi d’un côté à l’autre de la longue l’allée.

– Je ne le crois pas si manichéen !

– Machiavélique, vous voulez dire ?

– Oui, excusez-moi, patron ! Je n’aurais jamais dû sécher les cours d’histoire.

– Une fois que vous m’avez dit que ce Romain n’était pour rien dans l’histoire des fringues de la petite Leblanc et qu’il était amoureux de celle-ci, c’est comme si vous ne m’aviez rien dit ! fit mine de s’emporter Benjamin.

– Ce garçon connaissait la petite Clotilde depuis quatre ans déjà. Leur première rencontre, c’était précisément au monastère de Vergy. Ils avaient sympathisé lors d’un chantier de fouilles, pendant l’été 2000, je crois. Ils faisaient partie des premiers bénévoles qui, autour de l’association pour la réhabilitation de Saint-Vivant, avaient passé toutes leurs vacances à défricher le site, à exhumer une à une chaque pierre prisonnière des broussailles, à dresser les premiers plans des murs d’enceinte... Clotilde était férue d’archéologie et voulait en faire son métier. Romain, lui, aspirait à devenir historien, spécialisé dans les anciens lieux de culte du christianisme. Il prétend avoir la foi et ne croit qu’en la justice divine. Je me suis dit que vous devriez bien vous entendre, tous les deux...

– Mon pauvre Virgile, si tous les gens qui croient en Dieu étaient condamnés à s’entendre, j’aurais beaucoup d’amis.

– Non, ce n’est pas ce que j’ai voulu dire, mais vous savez : tout ce qui est bondieuserie, spiritualité et j’en passe, ça n’est pas mon truc !

– Je sais, Virgile. Poursuivez !

– Disons que l’été suivant ils se sont revus, et que là ils ont commencé à fricoter ensemble. Un flirt d’été, rien de plus, sauf que Romain ne jurait plus que par sa Clotilde. L’amour avec un grand A, comme votre père avec sa Japonaise...

Benjamin restait silencieux et continuait à dribbler avec son galet de silex en laissant percer une nervosité accrue.

– À la rentrée universitaire, Clotilde est partie pour Paris préparer son DEA à la Sorbonne dans la perspective d’une carrière d’archéologue. Romain, lui, est resté à Dijon où il s’est inscrit en fac d’histoire. Ils ne se voyaient pas souvent. Ils s’écrivaient des lettres enflammées. Une fois par mois, ils se donnaient rendez-vous, toujours au même endroit. Où ça ? Je vous le donne en mille, patron...

– Dans les ruines du monastère ! proposa Cooker.

– Élémentaire, Watson ! Leur histoire aurait pu durer longtemps si, un jour, le comportement de Clotilde n’avait pas changé. Certes, elle avait toujours des gestes tendres à l’égard de son mec, mais plus question de...

– De quoi ? demanda Cooker.

– De faire l’amour, pardi ! Il faut tout vous expliquer, patron !

– C’est le gamin qui vous a dit tout ça ? À vous, un inconnu qui passait par Vergy, un soir sans lune ?

– Vous, peut-être, on peut vous prendre pour Maigret, mais moi, avec mes vingt-six balais !

– Ne vous froissez pas, Virgile, mais je n’avais jamais décelé en vous un confesseur d’âmes en peine. Continuez !

– Du jour au lendemain, la petite, elle n’avait plus voulu baiser avec son Romain. Pourquoi, d’après vous ?

– C’est quand Philippine lui a mis le grappin dessus ?

– Erreur, monsieur Cooker ! C’est après son agression, après la tentative de viol par le fils Guernesey.

– Bon sang, mais c’est bien sûr ! confirma Cooker, en shootant violemment dans le silex qui alla se perdre parmi les herbes. Elle lui a avoué l’outrage qu’elle avait subi ?

– Non, pas tout de suite. La gamine s’est soudain mise à détester les hommes. « Elle ne supportait plus qu’on pose la main sur elle », m’a raconté Romain. C’était comme une sorte de révulsion systématique à l’égard de tout ce qui touchait au sexe.

– Et c’est là qu’est intervenue Philippine ! insinua Benjamin.

– Exact. Sympathique, enjouée, prête à dispenser son savoir et sa passion pour le vin. Bref, bienveillante, chaleureuse, cajoleuse et certainement câline, la Philippine !

– De là à convertir sa sexualité au profit des femmes, il y a un pas que...

– ... qu’il ne vous faut pas franchir, monsieur Cooker, si j’en juge par ce que m’a dit Burit – c’est bien ce nom-là ?

Cooker acquiesça et se tourna vers son assistant ; il voulait en finir avec ce récit qui éclairait d’un jour nouveau leur tumultueux séjour en Bourgogne.

– Longtemps après les faits, un soir, n’en pouvant plus, Clotilde a fini par avouer l’acte déplacé du fils Guernesey, et comment le père avait tenté d’enterrer l’affaire en faisant taire l’étudiante en archéo par un mandat-carte d’un montant assez... substantiel, dirons-nous. C’est l’œnologue, bonne conseillère, qui lui avait dicté ce stratagème peu glorieux, mais qui lui permettrait de se payer des études à bon compte.

– Ce qui veut dire que Clotilde était sous l’influence de Philippine. Laquelle était amoureuse de sa protégée. L’inverse était-il vrai ? demanda Benjamin.

– D’après Burit, elle avait certes de l’affection, de l’admiration pour l’œnologue, mais pas de l’amour !

– C’était bien ce qui insupportait Philippine, releva Benjamin.

– Il paraît que le jour où elle a appris que Clotilde avait eu une histoire avec un garçon, elle est devenue d’une jalousie féroce, la harcelant, lui offrant des cadeaux somptueux un jour, puis la répudiant le lendemain.

– Votre Romain entretenait-il toujours une relation... disons, amicale et tendre, avec la fille Leblanc ?

– Oui, leur histoire a continué en pointillé pendant des mois,

jusqu'à ces dernières semaines où Clotilde a vidé son sac et où Romain lui a réappris les gestes de l'amour.

– Hum, hum..., se contenta de grommeler Cooker.

– Jusqu'à ce dimanche à Vergy où Philippine les a surpris en flagrant délit de...

– Ne soyez pas pudique, Virgile ! Cela ne vous ressemble pas. Mettez des mots sur les actes, bon Dieu !

– Que voulez-vous que je vous dise : qu'ils étaient en train de baiser comme des fous ? À poil sous le soleil caressant d'automne, adossés aux murs chauds du monastère, éructant comme des bêtes en chaleur. Vous n'avez qu'à imaginer deux corps qui exultent après des semaines, des mois d'abstinence !

– Et après ? s'enquit Cooker, impatient.

– Après ? Moi, je vous raconte ce que Romain m'a dit entre deux sanglots. Que la « camionneuse », c'est comme ça qu'il a baptisé Philippine, s'est jetée sur Clotilde, la traitant de « salope », de « garce », de « putain », la frappant au visage avant de la plaquer contre l'abside de la chapelle en ruine, puis elle l'a prise à la gorge, pressant les doigts autour de son cou, jusqu'à ce que plus aucun souffle ne sorte de sa bouche.

– Et Romain, pendant ce temps, il se rhabillait gentiment ? tenta d'ironiser maladroitement Cooker.

– Bien sûr qu'il a tenté de casser la gueule à Philippine, mais vous ne connaissez pas la supériorité d'un être vêtu par rapport à deux jeunes gens à poil pris en flagrant délit de copulation. Je parle en connaissance de cause, même si, pour ce qui me concerne, je n'ai été quitte qu'après une belle trempe assenée par mon oncle...

Benjamin prit un air amusé.

– ... Et puis l'autre, avec ses pataugas en lieu et place de talons aiguilles, elle lui a foutu un coup dans les roustons qui l'a laissé ventre à terre. Et comme si ça ne suffisait pas, elle a tenté de l'assommer avec une lauze, vous savez, ces tuiles de pierre plates qui, autrefois, couvraient les toits des églises... Heureusement il a esquivé le coup, qui aurait pu le laisser lui aussi raide mort, mais c'est son bras gauche qui a morflé, à hauteur de l'humérus. Il en souffre terriblement. Il a là une sale plaie sur le point de s'infecter.

– À quel moment Philippine a-t-elle abandonné la partie ?

– Quand elle a pris la pleine mesure de son acte. Elle a cru, je pense, que Romain était mort, puisqu'il s'était évanoui, et il ne s'est

réveillé que quand il a senti les griffes d'une buse lui triturer le torse et commencer à bouffer sa plaie sanguinolente.

- Arrêtez, Virgile, vous me donnez des frissons !
- Vous vouliez des détails, patron : je vous les donne !
- Et qui a prévenu les flics ? demanda Cooker.
- Je vous laisse deviner !
- Philippine : je la crois suffisamment perverse pour ça !
- Non, c'est Burit lui-même.

L'œnologue bordelais fit mine de ne pas s'en étonner.

– Quand Romain a repris connaissance, il a tenté de ramener à la vie sa Clotilde en lui faisant du bouche-à-bouche et en lui frappant le thorax, mais le corps de la gamine était déjà glacé. Alors, m'a-t-il dit, il a erré parmi les ruines, les bois, implorant Dieu et le Saint-Esprit, essayant de nettoyer sa plaie à la fontaine de Saint-Vivant... Puis il est descendu au village de Curtil où, d'une cabine téléphonique, il a prévenu les gendarmes sans rien dire de ce qui s'était réellement passé...

La voix de Lanssien tremblait quelque peu, comme s'il avait été le témoin privilégié de tout ce que lui avait raconté le garçon amoureux, désormais aux mains de la police.

– Après ? Après, il m'a demandé si je le croyais, si je lui faisais confiance. Il a voulu savoir qui j'étais, ce que je foutais là à une heure pareille, si j'avais lu les journaux, si on parlait de lui...

– Qu'avez-vous dit ?

– La vérité.

Virgile marqua un silence, puis regarda le fond de l'allée où se déployait la demeure des Guernesey couverte d'une vigne vierge d'un pourpre insolent.

– Il m'a demandé s'il pouvait fumer un joint avec moi. Je lui ai dit que j'avais arrêté la fumette depuis longtemps. Il m'a prié de rester auprès de lui jusqu'à que le shit calme sa douleur au bras gauche. Il n'a pas voulu que je l'accompagne voir un toubib. Il m'a dit que les moines de Saint-Vivant veillaient sur lui, que rien ne pourrait lui arriver, que bientôt il retrouverait sa Clo dans un monde meilleur, que, de toute façon, le bonheur n'était pas d'ici-bas. Puis il s'est levé, m'a donné l'accolade, comme si j'étais son meilleur ami, et, tout en me suppliant de ne pas me retourner, il s'est enfui dans la nuit... C'est alors que, soudain, une aile m'a frôlé l'épaule. J'ai

songé au rapace qui, en bon charognard, était prêt à dévorer le muscle vivant de Romain. Et je me suis fait un flip comme c'est pas possible !

– Vous n'avez pourtant rien d'un poltron ! rétorqua Cooker, flagorneur juste ce qu'il fallait. Vous n'allez pas me faire croire que vous appartenez à cette race d'individus un peu couards qui, sentant l'imminence du danger, pensent avec leurs jambes !

– Vous avez cette opinion-là de moi, patron ?

– Pas le moins du monde, mon garçon. Mais, au regard de tout ce que vous venez de me dire, prenez vite vos jambes à votre cou, car j'ai oublié mon téléphone portable dans la boîte à gants du break Mercedes et je me dois d'appeler Cluzel sur-le-champ avant qu'il ne commette une nouvelle bétise.

– Dites plutôt que vous voulez le coiffer sur le poteau !

– Non, Virgile, mais ne pas épauler ce malheureux Cluzel serait criminel !

À chaque extrémité de la longue table dressée dans la salle voûtée trônait un Guernesey. Le père avait convié, comme il se devait, Cooker à sa droite ; Virgile s'était fondu parmi les vendangeurs entre Émilie, une fille du pays, toute en générosité et en sourires, et Cathy Moliet, l'aînée des filles du maître de chai des Guernesey. À l'autre bout de la table, William tentait d'imiter le patriarche en s'essayant sans grand succès à raconter des histoires graveleuses. Régulièrement, il se levait pour faire chanter quelques bouchons. Cette fête des vendanges était prétexte à une verticale des vins de la maison Guernesey. Naturellement, le patriarche donnait le *la* et signait le premier commentaire. Parfois, Benjamin se faisait tirer l'oreille avant de glisser son grain de sel, mais il n'était pas homme à juger en public les vins qu'il mettait dans son verre. Il y avait le *Guide Cooker* pour cela ! Et puis il n'était pas convaincu que son auditoire fût des plus réceptifs à ce genre d'exercice qui appelait un vocabulaire approprié. En réalité, avoir exhumé de bonnes vieilles bouteilles du « paradis » des Guernesey était une manière élégante de remercier tous ceux qui s'étaient cassé les reins pour récolter, coûte que coûte, ce millésime malmené par la nature.

Tous, ici présents, avaient essuyé des rafales de grêle, les pieds englués dans la boue, maniant le sécateur avec dextérité pour éliminer la pourriture qui gagnait peu à peu les grappes. Les plus endurants avaient porté sur l'échine les hottes gorgées de fruits et de pluie, transbahuté à la force des bras les cagettes de raisins frais. Tous méritaient considération et respect. À l'évidence, Francis Guernesey ne manquerait pas de trouver les mots pour leur rendre un hommage solennel.

Il y avait là Lily, fidèle à sa blouse fleurie et à son turban fuchsia dans ses cheveux gras. Depuis trente-cinq ans, elle était de toutes les vendanges. Martine, celle qui avait un peu de moustache à la commissure des lèvres, faisait elle aussi partie de l'ancienne garde, au même titre que Roland, Jean-Jacques, Bernadette, Bernard et Lucien. Ah, Lulu, un sacré numéro, celui-là ! Cinquante-cinq ans et toujours célibataire après avoir cocufié tous les hommes du canton. Pour semer des éclats de rire parmi les vendangeuses, il n'avait pas son jumeau. À la gauche de Philippine se trouvait Frantz, un

Allemand qui avait refusé de rejoindre son pays après la guerre : un grand gaillard avec des yeux bleu cobalt et une musculature d'athlète des pays de l'Est ; depuis toujours il s'était assigné le statut de porteur et n'entendait pas en changer. En dépit de son âge, il n'accusait aucun signe de fatigue. À la droite de l'œnologue il y avait « Périscope », une sorte d'échalas au crâne d'œuf toujours coiffé d'un bonnet rouge qui dominait les rangs de vigne. Tout le monde l'appelait par son sobriquet. Rares étaient ceux qui connaissaient son vrai prénom. On disait qu'il avait été légionnaire. Un « fêlé du cerveau », un « dérégulé de la braguette » qui s'était réhabilité une « cabotte » des vignes du côté de Morey ou de Gevrey, on ne savait pas exactement. Il avait eu maille à partir avec la gendarmerie pour avoir, disait-on, volé des sous-vêtements féminins sur les étendoirs à linge des environs. Pas méchant du tout, « Périscope », et surtout vaillant comme pas deux ! À son côté il y avait Géry, avec sa tignasse blonde comme les blés. Natif de Galway, en Irlande, il était venu se perdre en Bourgogne vingt ans auparavant pour le cœur d'une Française légère et frivole. Elle l'avait quitté dès le lendemain de leur mariage. Lui n'avait pas eu le courage de repartir dans son île battue par les vents et s'était installé à Nuits-Saint-Georges où il travaillait à demeure pour les Guernesey. C'était un as de la taille et il avait un palais de grand sommelier, à telle enseigne que Francis le conviait parfois à quelques dégustations sous cape, quand coulait le vin nouveau. Eulalia, elle, prétendait être de Porto. En fait, elle était née à Lisbonne. C'était la meilleure des trieuses. Ses doigts fins ne laissaient rien passer des baies abîmées. Toujours en queue du tapis roulant : « c'est notre contrôle qualité, notre norme ISO 2002 ! » la raillait gentiment Francis Guernesey. À côté d'elle, son mari, Gilles, prêtait main-forte à l'heure des vendanges, mais se satisfaisait du métier de postier dans son quotidien. On prétendait que c'était elle qui, à la maison, portait le pantalon. Sa voisine de gauche n'était pas la plus loquace : Frédérique Servot était rmiste, fille-mère et franchement paumée dans la vie. Elle faisait les vendanges « pour l'ambiance et surtout pour les thunes », et vivait dans une caravane au fond du jardin de ses grands-parents qui l'avaient recueillie après la naissance de son Kevin. Antoine, lui, était de ceux qui foulaient la vendange. C'était un gars de la terre à qui le travail n'avait jamais fait peur. Il se disait « fiancé » mais louchait sur toutes les gorges bronzées, jamais mieux déployées que lorsque les vendangeuses se penchaient sur le cep pour le déshabiller de ses grappes toutes maquillées de pruine. Martin, dans cette assemblée bon enfant, paraissait un peu. Ses vingt-deux ans, sa gueule de jeune premier, avec ses cheveux bouclés et son allure un peu frêle, faisaient de lui

le protégé des coupeuses. Il en abusait impunément, au point qu'on lui prêtait déjà quelques aventures avec des filles de chez Faiveley et même de la Romanée-Conti. Peut-être que s'il avait connu Clotilde Leblanc, lui aussi aurait succombé à ses charmes ?

Des plateaux de cochonnailles circulaient sur la nappe en papier de ce banquet où les esprits s'étaient égayés depuis que Francis Guernesey, prenant la parole, avait dit tout le bien qu'il pensait de cette « grande famille réunie, cette année encore, pour faire le meilleur des vins, même si, de mémoire de Guernesey, on n'avait jamais connu vendanges aussi pourries... ». Le vin coulait dans les verres. D'abord « de l'ordinaire », comme disent les vieux Bourguignons. Ensuite le patron s'était fendu d'un Vosne-Romanée de 1999, éblouissant jusque dans son expression finale. Puis d'un 1995 qui ne l'était pas moins. À l'heure des fromages circula un 1990 que Géry but avec émotion et sur lequel Benjamin Cooker se montra très élogieux. Philippine sortit de sa réserve pour dire combien ce millésime était tout de même « en deçà du 1985 qu'elle avait eu le plaisir de déguster en compagnie de Monsieur Guernesey ». Lequel se crut obligé de quitter la table pour libérer des grilles de son « paradis » cinq bouteilles de ce 1985, objet d'une polémique naissante.

C'est alors que l'œnologue bordelais prit à nouveau la parole pour rappeler les conditions météorologiques qui avaient prévalu cette année-là :

– L'Anglais que je suis peut vous dire en effet que 1985 fut une grande année !

Savourant le compliment, Mlle Perraudin esquissa un sourire. Et Cooker de poursuivre, en embrassant du regard toute la tablée :

– ... 1985 fut en effet un très grand millésime, car c'est l'année où fut décidée enfin la création du tunnel sous la Manche !

L'assemblée fut secouée par quelques éclats de rire.

– C'est aussi l'année où Thatcher a fait capituler les mineurs de Grande-Bretagne après un an de grève. Vous me direz : ce n'est pas votre histoire, mais celle d'un pays qui a toujours préféré les vins de Bordeaux à ceux de Bourgogne, honte à lui ! Si ma mémoire ne me fait pas défaut, c'est aussi l'année où l'on a localisé l'épave du fameux *Titanic*.

Cette évocation mit de la lumière dans les yeux de chacun des convives. Le film à grand spectacle de James Cameron, avec Kate Winslet et Leonardo DiCaprio, était encore dans tous les esprits.

– Pour être plus sérieux, 1985 ne produisit pas une grande vendange, plutôt une demi-récolte. Un peu à l'image de ce que nous venons de vivre ces jours-ci. Les plus anciens d'entre vous s'en souviennent : cette année-là, nous avons eu un hiver très rigoureux, peut-être le plus froid du siècle. Le thermomètre était descendu jusqu'à – 25° ! Beaucoup de vignes avaient gelé au printemps. Et puis l'été avait été particulièrement caniculaire, avec des records de température jusqu'en septembre. Au final, on s'en est plutôt bien tirés, n'est-ce pas, Francis ?

Guernesey père avait déjà fait résonner ce doux bruit du bouchon qui s'arrache de plaisir au sortir du goulot. D'un geste instinctif, il avait porté au nez le liège comme font les esprits éclairés quand il s'agit d'un vin de garde, puis il avait rempli le verre de Cooker. L'expert avait apprécié les arômes de cerise qui flattaient ses narines. Portant son verre en bouche, il lui avait trouvé de la fraîcheur, encore une belle complexité, même si les tannins s'étaient totalement estompés. À l'évidence, son apogée avait déjà sonné. Restait à savoir quand Philippine avait partagé cette exquise communion de palais. Était-ce au temps où ils étaient amants ?

– Il mérite d'être bu sans tarder ! dit laconiquement Benjamin. Pour ma part, je reste sur mon jugement premier : le 1990 le surpasse haut la main. Mais, dans l'appréciation d'un vin, il y a toujours trois paramètres très subjectifs : à quel moment de la journée le boit-on, où le boit-on et avec qui le boit-on ?

Les pommettes de Philippine rosirent légèrement, Francis Guernesey dodelina en guise d'approbation. Quant à William, il blêmit au point que son visage se confondit avec la pâte de l'époisses qu'il ingurgitait avec cette préciosité dans les gestes qui irritait tant Virgile. Aussitôt les apartés reprirent de plus belle et la paulée renoua avec ses allures de grand festin.

C'est à l'heure du dessert que s'invita l'inspecteur Cluzel. Il n'était du reste pas seul. Quatre de ses hommes lui collaient aux santiags. Le traiteur de Beaune, le meilleur de la place, avait confectionné trois beaux vacherins au cassis. La tradition était ainsi respectée. Elle avait été instaurée par la mère de William, il y avait plus de trente ans, quand celle-ci avait pris le nom de Guernesey, elle qui était la fille cadette d'un riche liquoriste de Dijon spécialisé dans l'élaboration des sirops de cassis.

À grandes cuillerées de compliments, chacun s'extasiait devant l'onctuosité de la meringue quand l'homme de la PJ jeta un froid sur les agapes. Deux de ses sbires restèrent à l'entrée de la salle voûtée qui constituait l'unique issue par laquelle passaient les plats, les

bouteilles couvertes de poussière et les trois femmes en charge du service. Ne s'embarrassant pas des règles élémentaires de la courtoisie, Cluzel s'approcha de Cooker pour le saluer chaleureusement. Il en oublia presque le maître des lieux qui préféra prendre les devants :

– Inspecteur, voulez-vous partager ce 1985 de la maison Guernesey, à moins que vous ne préfériez, comme notre ami Cooker, le 1990... ?

– Vous êtes très aimable, monsieur Guernesey, et je suis sincèrement désolé de devoir troubler votre fête, mais je dois vous priver, cher monsieur, de votre œnologue en titre.

– Benjamin, mais que vous veut décidément la police ? C'est du harcèlement !

– Je me suis mal expliqué, reprit aussitôt le policier en mâchouillant son Piedra. Je suis ici pour appréhender non pas celui qui fait la réputation de vos vins, le plus rigoureux et certainement le plus intègre des œnologues de France, mais celle qui, immanquablement, va entacher la réputation de votre maison !

À l'unisson, les regards convergèrent sur Philippine Perraudin. Le coulis de cassis dégoulina de sa cuillère en suspens au-dessus du vacherin. Ses traits s'étaient durcis et ses cils battaient comme ceux d'une vieille poupée de porcelaine fracassée contre un mur. Pas l'once d'une protestation ne se dessinait sur ses lèvres fines. Juste de la résignation.

Cooker regarda Virgile, lequel avait l'œil rivé sur William, la mine livide, le geste saccadé, la pomme d'Adam saillante.

Furieux, Francis Guernesey tenta de soustraire la vedette à l'inspecteur Cluzel qui se complaisait dans une théâtralité de mauvais aloi :

– Puis-je vous demander, inspecteur, ce qu'il est reproché exactement à... ?

– Interpellez donc votre voisin de table. Monsieur Cooker est parfaitement habilité à vous expliquer comment votre dévouée collaboratrice s'est rendue coupable du crime commis dimanche soir dans l'enceinte du monastère de Saint-Vivant sur la personne de mademoiselle Clotilde Leblanc !

Un frisson parcourut la tablée. Sur le carrelage brunâtre de la grand-salle, un verre se brisa net pendant qu'une des serveuses, prise soudain d'un malaise, renversait le plateau où trônaient les cafés et une flûte de fine de marc.

Dès lors, celle qui se faisait appeler « Mademoiselle » se leva, repoussa la mèche qui lui barrait le front, et demanda d'une voix rauque « qu'on en finisse. Et vite ! ».

Avec sa dégaine de shérif désabusé, son Piedra pendu à ses lèvres boursouflées, Cluzel sortit un bracelet métallique de sa veste en skaï et laissa à son adjoint le privilège de menotter la femme par qui le scandale s'abattait sur la très respectée maison Guernesey.

Le lendemain, Benjamin et Virgile se levèrent aux aurores pour se rendre à la concession Europcar de Dijon afin de louer une voiture qui les ramènerait au plus tôt sur Bordeaux. Les vendanges conclues, il convenait de ne pas jouer les prolongations car, le soir même, débarquait à l'aéroport de Mérignac un passager de la plus haute importance : un certain Paul William Cooker.

En prenant possession du véhicule de location, Virgile s'assura que rien ne traînait sous le siège avant du passager. Il s'y prit à deux fois, glissa sa main à tâtons et sentit tout à coup comme la présence d'un tube en aluminium brossé, somme toute assez léger et d'à peine vingt centimètres de long.

– Étrange, patron : regardez ce que j'ai trouvé sous le siège.

– Quoi encore ? grogna Benjamin.

Sur le tube, on pouvait lire en lettres sérigraphiées vertes : *H. UPMANN Havana* et, en guise de bague, *Monarch, made in Havana, Cuba*.

Cooker gratifia d'un beau sourire la découverte providentielle de son assistant :

– Comment le précédent conducteur de cette satanée voiture pouvait-il savoir que c'est mon module de prédilection ?

– Avouez, patron, que c'est quand même plus sympa pour votre image qu'une petite culotte ou un soutien-gorge à balconnet !

– Encore que, dans votre cas, Virgile, ce type de trouvailles soit plutôt de nature à vous motiver !

Quand les deux consultants de la maison Cooker quittèrent Dijon, le jaquemart de l'horloge Notre-Dame affichait 8 heures 35. La capitale d'Aquitaine n'était plus qu'à sept heures de route de cette Bourgogne qu'un orage venu de l'ouest menaçait à nouveau de

tombereaux de pluie, et peut-être même de grêle.

– Quel automne pourri ! maugréa Cooker en décalottant d'un coup de dent son Upmann aux arômes suaves de poivre vert et de bois précieux.